NUMÉRO 1044 1er AOUT 1950

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

PIERRE REVERDY... ... Page 577 ..Cette Émotion appelée Poésie.

JEAN GILBERT... ... ...
Présentation de J. Schlumberger. Page 591 A Pontigny avec Paul Desjardins.

JACQUES DUPIN.. ... ... Page 612 ... ... Poèmes.

GEORGES NAVEL. ... ... Page 615 ... ... Parcours, *récit.*

ALBERT RANC ... ... Page 628 Pour la Philosophie des Sciences.

MARIE-JEANNE DURRY... Page 635 ... ... .Poèmes.

FERNAND ROJAS. ... ... Page 637 Scènes de "La Célestine" *(fin).*

ROMANTIQUES I

E.-J. DELÉCLUZE. ... ... Page 658 ... ... .Lettres à Albert Stapfer
Présentation de Robert Baschet. (1821-1827).

RAYMOND SCHWAB... ... Page 676 ... Cuvier, Balzac et le Sanscrit.

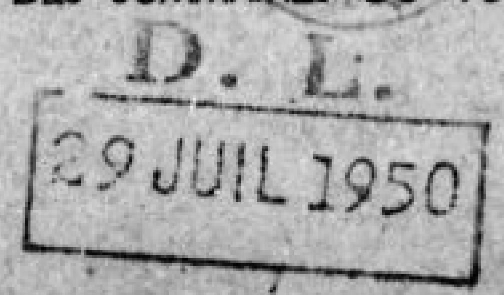
BERNARD CHENOT... ... Page 687 ... ... La Pensée politique de Chateaubriand.

MARTHE NICOLAŸ ... ... Page 703 ... ..La Duchesse de Dino (I).

MERCVRIALE

MAURICE NADEAU : Lettres, p. 716. — JEAN QUÉVAL : Cinéma, p. 721. — A. DUBOIS LA CHARTRE : Radio, p. 726. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 728. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 731. — J.-F. ANGELLOZ : Allemagne, p. 736. — JACQUES VALLETTE: Lettres anglo-saxonnes, p. 742. — FERNAND CHAPOUTHIER : Civilisation antique, p. 747. — S. de SACY : Histoire littéraire, p. 751. — Dr A. HERPIN : Médecine, p. 757. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 760.

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCIX



LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.250 fr.	1.600 fr.
6 mois	650 fr.	850 fr.

LE NUMÉRO : 125 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

PIERRE REVERDY

MAIN-D'ŒUVRE

POÈMES 1913-19~~14~~ 49

Un volume in-16 de 544 pages. . . . . 540 fr.

Ce dernier livre, qui est la somme poétique de vingt-cinq ans de sa vie, nous met en présence d'une des œuvres importantes de notre temps : non seulement du point de vue de l'art littéraire, mais pour tout ce que la poésie impose de dignité à qui la pratique avec rigueur comme un art de vivre.

...La vérité à laquelle il faut toujours revenir à son sujet est que sa solitude obstinée se lie à toutes les autres solitudes dont la communauté est celle des hommes dignes de faire l'humanité (ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le Figaro littéraire*).

Tous ceux qui ont un peu le sentiment de la poésie mettent depuis longtemps Reverdy à sa juste place. L'une des premières.

...L'époque tout entière, par la voix d'un de ses plus grands poètes... (ARMAND HOOG, *Carrefour*.)

Il a fallu que passe sur nous la guerre, que sombrent dans la bouffonnerie triste un certain nombre de ceux à qui il avait ouvert la porte de la poésie moderne, pour que nous nous apercevions qu'au milieu des décombres demeurait vivant ce grand poète honnête et solitaire.

...Le recueil qui paraît aujourd'hui lui donnera sa vraie place, qui est parmi les premières (MAURICE NADEAU, *Combat*).

Si beaucoup de jeunes poètes savent bien tout ce qu'ils l doivent, je ne crois pas que la critique ait pris conscience de cette influence en profondeur, qu'il exerce depuis vingt cinq ans, ni de la richesse de son œuvre.

...Son œuvre, jadis protégée par je ne sais quelle distance, est désormais de celles qu'on ne peut comprendre que si on l *accueille d'un cœur fraternel* (ALBERT BÉGUIN, *La Gazette d Lausanne*).

CETTE ÉMOTION APPELÉE POÉSIE

par PIERRE REVERDY

Je ne me rappelle plus, assez sûrement pour pouvoir le citer, le nom de ce célèbre chirurgien ou médecin qui disait n'avoir jamais pu rencontrer une âme à la pointe de son scalpel.

Est-ce le même qui prétendait que le cerveau sécrète la pensée comme le foie la bile? Quoi qu'il en soit, la première de ces deux propositions énonce une vérité irréfutable d'où découle toutefois cette autre, qui ne l'est pas moins, à savoir que l'âme serait justement une de ces choses qui ont pour propre de ne se jamais laisser surprendre à la pointe du scalpel. C'est tout. Il en est bien d'autres, que l'on a si longtemps considérées comme les attributs ou manifestations de l'âme, et dont aucun chirurgien ne s'est avisé de nier l'existence : la pensée, par exemple, l'intelligence, la mémoire. Et, encore, la personnalité dont, que je sache, l'on n'est pas si facilement parvenu à bien définir en quoi elle consiste vraiment. Pourtant à moins d'accident grave, d'affaiblissement morbide ou d'aliénation mentale, chaque homme a de sa personnalité un sens tellement irrépressible qu'il est tenu à un constant effort sur lui-même pour concéder une place à peu près raisonnable à celle des autres. Tout le monde sait que chaque homme, et dès l'enfance, a plutôt tendance à se considérer un peu comme le centre du monde — à ne voir autour de lui que de vagues épiphénomènes surtout gênants et dont il essaiera toute sa vie de tirer

tout ce qu'il pourra au profit de sa propre subsistance. Et malheur à celui à qui survient la fâcheuse aventure de perdre ce sens-là. En réalité, l'homme est obligé, tout au long de sa vie, d'être alternativement fauve et proie, n'étant que l'un ou l'autre exclusivement il ne tarde pas à être éliminé du concert. Mais si le goût le prend de rechercher un jour avec scrupule en quoi consiste cette personnalité dont il sent si fortement en lui à la fois l'exigence et le soutien, il s'apercevra vite en fin de compte qu'il ne lui reste proprement rien de bien substantiel dans l'esprit ni au bout des doigts, voire à la pointe du scalpel. Bien sûr, chacun de vous a pu se rendre compte qu'il ne reconnaît rien ni personne aussi facilement que son propre visage dans la glace ou son corps qui, si lentement, se dégradent. Pourtant une maladie grave, un accident suffisent pour les rendre brusquement méconnaissables. De plus, dans cette apparence si bien connue et reconnue qui contribue tellement au sens profond que nous avons de notre personnalité, quel est le trait, la marque incomparable qui nous distinguerait de façon irréfutable de ceux que nous appelons, bon gré mal gré d'ailleurs, nos semblables? Nous n'avons pas trois yeux ou deux bouches, ni deux nez. Il y a cependant des monstres, il est vrai. Mais, en général, ceux-là ne se félicitent pas tellement de cette particularité malheureuse, et l'anomalie physique qui les distingue, loin de soutenir en eux un sens plus aigu qu'ils pourraient avoir de leur individualité, les pousse, au contraire, à vouloir être, en tout le reste, considérés encore plus comme semblables aux autres. Mais au moral, c'est bien autre chose. Chacun, et le plus banal même, a plutôt tendance à se voir singulier ou à s'y efforcer, à s'en enorgueillir quand ce n'est pas à en souffrir au point de se sentir absolument isolé et perdu dans la foule, diverse il est vrai autant qu'uniforme des hommes. Sans parler de ces esprits rusés, à la fois timides et faux, qui parviennent cependant à s'épanouir miraculeusement en fin de course, grâce à la culture, intensive et à responsabilité limitée, du paradoxe. Mais, supposons quelqu'un qui se prenne à la recherche,

de bonne foi, et qui pousse assez loin cette recherche sur son propre moi. Il se connaît un peu. Du moins il le croit. Et le voilà en train d'écarter un à un les traits de son caractère qu'il avait toujours, jusque-là, considérés comme bien à lui, seulement à lui et qu'il est obligé de rejeter un à un parce qu'étant aussi des traits de caractère de tant d'autres. La poursuite est sans fin. Peu importe le nombre de sujets qu'il faudra pour prélever sur chacun d'eux ne serait-ce qu'un infime détail, une indéfinissable nuance. Il retrouvera toujours en partie dans autrui ce fameux trait qu'il avait tenu, ne fût-ce qu'un moment, pour une caractéristique absolument propre à son être — que ce soit dans le domaine de l'esprit ou des sentiments, de l'intelligence, du caractère, de la mémoire; à plus forte raison dans celui de l'instinct et toujours davantage en ce qui l'apparente le plus à l'animal qu'à l'homme. Il est un homme parmi les hommes — terriblement semblable et dissemblable à la fois, commun et singulier, unique et non identique — encore que depuis fort longtemps l'homme, ce bourreau de lui-même, ait tendu, par le sortilège diabolique et honteux du matricule, à se rendre indifféremment interchangeable comme deux billets de mille sur la table. Voilà pour l'homme. Prenons maintenant, entre les hommes, et qui représentera sa catégorie, le poète.



Je préviens que j'emploierai ce mot au sens large des anciens; non pas du faiseur de vers — qui n'en a plus aucun pour nous — mais désignant tout artiste dont l'ambition et le but sont de créer, par une œuvre esthétique faite de ses propres moyens, une émotion particulière que les choses de la nature, à leur place, ne sont pas en mesure de provoquer en l'homme. En effet, si les spectacles de la nature étaient capables de vous procurer cette émotion-là, vous n'iriez pas dans les musées, ni au concert, ni au théâtre et vous ne liriez pas de livres. Vous resteriez où et comme vous êtes, dans la vie, dans la

nature. Ce que vous allez chercher au théâtre, au musée, au concert et dans les livres, c'est une émotion que vous ne pouvez trouver que là — non pas une de ces émotions sans nombre, agréables ou pénibles, que vous dispense la vie, mais une émotion que l'art seul peut vous donner.

A ce propos je ferai remarquer que la beauté naturelle, c'est-à-dire celle que nous admirons dans certains spectacles de la nature, est une création de l'homme. La nature n'est ni belle ni laide, ni triste ni gaie — mais ce que nous y mettons par ricochet. C'est nous qui sommes gais ou tristes à la vue de tel ou tel spectacle; tout au plus pourrait-on dire qu'un paysage est ou n'est pas attristant — et c'est le sens du Beau cultivé en nous qui s'accorde ou ne s'accorde pas à tel ou tel spectacle naturel que nous avons sous les yeux. Quand on a dit, dans un brillant paradoxe, que la nature imite l'art, ce que de fort bons esprits ont accepté sans examen, il fallait redresser le faux pour rejoindre le vrai. Le vrai, c'est que, si nous admirons tant la nature, c'est parce que nous y retrouvons ce que l'art, depuis qu'il a été apporté au monde par l'homme, nous a appris à admirer. Il y a au monde — on l'oublie trop — des millions d'hommes qui ne sont nullement sensibles aux beautés de la nature, et particulièrement ceux qui vivent le plus près d'elle et la connaissent le mieux dans la réalité — parce qu'ils sont aux prises avec elle et n'ont pas reçu de l'art les leçons qui auraient pu éveiller en eux le sens qui leur permettrait de discerner ou de reconnaître ces beautés. Pour eux la beauté naturelle n'est pas encore née, ne naîtra sans doute jamais. Passons donc au poète qui est précisément celui chez qui la beauté est née et existe au point de devenir son unique souci.



Il n'y a plus personne aujourd'hui pour croire que les artistes apprennent leur art et leur métier dans la nature. En admettant qu'elle soit, comme on l'a dit, un dictionnaire, ce n'est pas dans un dictionnaire que l'on apprend

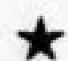
à s'exprimer. L'affrontement de l'artiste et de la nature ne vient que bien plus tard, dans sa maturité d'homme, quand la maîtrise de son art lui en laisse le répit. Au début, il s'agit d'aller au plus pressé, de commencer par le bon bout — et ce sont les diverses écoles, le contact avide et exclusif avec les œuvres du passé ancien ou récent. C'est par les toiles des maîtres que sont d'abord émus les jeunes peintres, par les poèmes des aînés que sont remués, blessés à vie, les futurs grands poètes. Enfin, puisque nous les tenons ceux-là, nous allons essayer de ne plus les lâcher.

C'est ce garçon entre quinze et vingt ans qui rencontre des amis et des livres. Par les uns il commencera son apprentissage de l'homme — par les autres il apprend l'existence au monde d'un mystère. Cet étrange pouvoir des mots qui lui disent des choses dont il serait tellement attristé si elles lui advenaient dans la vie, ou à ceux qu'il aime, et qui, lus dans ces livres, lui procurent une si inexprimable jouissance. Des mots qui lui disent des choses invraisemblables, improbables, qu'on ne rencontre jamais dans la vie et qui frappent dans son être intérieur avec une force plus grande, plus efficace que rien de ce que l'on expérimente vraiment dans la vie — des mots qui lui révèlent qu'il y a en lui un lieu sans lien apparent avec la commune mesure des événements de la vie et que ce lieu secret doit être celui où il se ressemble le plus à lui-même.

Mais il est poète, donc créateur. Il ne peut se contenter de lire; il faut qu'il écrive. En somme, il ne peut se contenter, il ne peut lui suffire de jouir de l'art. Il faut qu'il peine pour l'art, qu'il en souffre pour bien le connaître à fond comme l'exige, pour être bien connue, toute autre chose dans la vie. Il faut, enfin, que cette émotion, qu'il ressent, qu'il a surtout ressentie, au contact des premiers poèmes qu'il a lus lui-même, il la fasse ressentir à d'autres à son tour. C'est son rôle, c'est sa mission, désormais sa plus claire raison de vivre. Et, bien sûr, sans tarder les difficultés s'accumulent. Cette magie

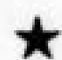
qui l'a envoûté à la lecture, ce ravissement, ce trouble qui lui ont fait perdre pied, ils sont bien loin d'entrer en ligne de compte à l'écriture... Il peut désespérer, se demander pourquoi et faire le bilan. C'est qu'à présent il n'est plus sous l'emprise magique des mots — ils sont à sa merci, il en use. Ils sont là comme un tas de pierres — et c'est avec eux qu'il est aux prises. Et ces mots sont à tout le monde. D'où vient donc qu'il ne pensait pas aux mots quand il lisait? Eh bien, parce que les mots, après tout, ne sont là que pour exprimer des idées et des sentiments et que, somme toute, ils ne comptent pas par eux-mêmes.

Alors, voyons plutôt ces idées, ces sentiments. — C'est bien pis. Ces idées, ces sentiments, il s'aperçoit tout de suite qu'ils sont encore plus communs à tout le monde. Et c'est pourtant par ces mots et par ces sentiments qui sont à tout le monde qu'il a été un jour, lui, ému comme par la plus grande nouveauté du monde. C'est que, voyez-vous, le fameux : *Tout est dit et l'on vient trop tard* de La Bruyère a été proféré pour la première fois, avec tant de modestie et de simplicité, il n'y a que 250 ans. Parce que rien ne sera jamais définitivement dit tant que l'homme aura besoin de s'exprimer pour vivre.



Et le poète écrit. Il écrit d'abord pour se révéler à lui-même, savoir de quoi il est capable, pour tenter l'ambitieuse aventure d'accéder peut-être un jour au domaine féerique, dont les œuvres qu'il aime lui ont donné l'insurmontable nostalgie. S'il est réellement marqué, il ne lui faut pas bien longtemps pour sentir et comprendre que ce qui importe c'est d'arriver à mettre au clair ce qu'il a de plus inconnu en lui, de plus secret, de plus caché, de plus difficile à déceler, d'unique. Et, s'il ne se trompe pas de voie, il aboutira bientôt au plus simple. Car, si ce qui importe surtout c'est ce qu'il peut avoir à dire pour exprimer sa personnalité la plus intime, ce qui

importe autant, au moins autant, ce sera la façon de le dire. En effet, pour si étrange que cela puisse paraître, ce sera la façon particulière de dire une chose très simple et très commune qui ira la porter au plus secret, au plus caché, au plus intime d'un autre et produira le choc. Car le choc poétique n'est pas de même nature que celui des idées qui nous apprennent et nous apportent du dehors quelque chose que nous ignorions; il est une révélation d'une chose que nous portions obscurément en nous et pour laquelle il ne nous manquait que la meilleure expression pour nous la dire à nous-même. Cette expression parfaite donnée par le poète nous l'adoptons, nous nous l'approprions, elle sera désormais l'expression de notre propre sentiment qui l'épouse.



Je vais prendre un exemple et je le choisirai exprès en dehors de tout sublime, dans la banalité la plus grande et même dans la vulgarité la plus scabreuse. Quand Rimbaud commence son poème *le Cœur volé* par ces deux vers, qui n'ont rien de ce que l'on a coutume d'appeler un sentiment ou un sujet poétique :

Mon triste cœur bave à la poupe
Mon cœur est plein de caporal

peut-être aurait-il été lui-même surpris qu'ils puissent être choisis en exemple, cependant je prétends y trouver l'appui de ce que j'avance. — Il n'y a là rien d'extraordinaire, rien d'exquis, de précieux, simplement l'expression d'un malaise que quiconque peut s'être mis dans le cas d'éprouver pour avoir trop fumé étant jeune — ou pour avoir pris le bateau par gros temps — et difficile à dire honnêtement. Il n'en reste pas moins que, depuis que le monde est monde, et il y a longtemps — bien plus que ne pensait La Bruyère — et parmi les milliards d'hommes qui se sont succédé sur cette terre — et ça fait beaucoup, il n'y en a qu'un qui ait exprimé

une chose aussi vulgaire avec autant de simplicité, de force et de bonheur, et c'est Rimbaud. Notre cœur, qu'avons-nous de plus précieux en nous que cet organe. Imaginez à présent que plusieurs hommes réunis autour d'un même baquet y aient laissé tomber, par mégarde, leur précieux cœur et que, restés vivants par un coup de magie, ils essaient vite de retrouver chacun le sien pour pouvoir s'en aller. Impossible, même poids, même forme, même aspect — des cœurs de chair, des cœurs d'hommes enfin — absolument interchangeables comme les deux billets de mille de tout à l'heure sur la table. Mais alors, parmi ces cœurs communs, il en est un qui se met à parler et qui dit : Mon triste cœur bave à la poupe...

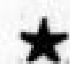
Pardon, dirait Rimbaud, celui-ci est le mien. Car tout ce qui reste du cœur d'un poète, c'est ce que lui-même en a dit.



Voilà pour ce qui est de la forme et du fond. Le fond, c'est-à-dire la substancé dont un auteur se sert pour soutenir la forme en laquelle il éprouve le besoin de communiquer le plus singulier de sa propre personnalité à autrui. Et c'est cette personnalité ainsi exprimée qui touche si profondément l'autre dans le choc le plus émouvant. C'est par là que s'opère la communion la plus hautement et la plus spécifiquement humaine. Ce qui est proprement humain, ce ne sont pas les choses extérieures, c'est l'homme; et pour que la communion ait lieu sans équivoque il ne s'agit pas de s'entendre plus ou moins approximativement sur les choses, il faut pénétrer dans l'homme, et pour y pénétrer sans équivoque, quitte à ce que ce soit rarement, il faut y pénétrer avec sa forme de penser, de sentir et y apporter la chose modelée à cette forme-là. Si elle y entre, elle y sera alors pour toujours. Pour toujours parce qu'elle aura trouvé dans l'autre la place exacte qu'il lui fallait pour se loger.

D'ailleurs, ce qui prouve bien que ce ne sont pas les

choses elles-mêmes qui comptent en art, mais la façon dont elles sont modelées, c'est que les choses telles qu'elles sont, il n'y a qu'à les prendre dans la nature — sans façons. C'est ce que font, sans plus, tous ceux, tellement plus nombreux qu'on ne semble le croire, qui n'ont pas du tout besoin de l'art pour exister.



Autre chose; Baudelaire a dit, à peu près, en de meilleurs termes que je n'ai pas sous les yeux, qu'il ne concevait pas la Beauté en Art, sans l'idée de malheur, de morbidité de souffrance. Ce n'est pas du tout ce que je pense moi-même. Bien au contraire, je crois que le but de l'art, le rôle de l'art n'est pas d'enfoncer encore davantage l'homme dans sa misère, dans sa souffrance ou sa tristesse — mais de l'en délivrer, de lui donner une clef de sortie en le soulevant du plan réel, lourdement quotidien, jusqu'au libre plan esthétique où l'artiste se hisse lui-même pour vivre et respirer.

Il est vrai, cependant, que l'œuvre d'art en son principe ne suppose pas toujours l'idée du bonheur. Elle est une sorte de rébellion contre l'œuvre de la nature. Elle est la preuve que l'artiste ne se contente pas de la nature. S'il l'acceptait, ne suffirait-elle pas à combler son besoin de contemplation? Mais, dès lors qu'il prétend même l'imiter, il la nie, il la critique et la corrige. S'il prétend dans son œuvre atteindre la Beauté, c'est donc que la Beauté naturelle ne le satisfait pas pleinement. Pour tout dire, il la trouve imparfaite, et le souci de l'homme a toujours été, quoi qu'il y paraisse, d'atteindre à la perfection — une perfection qui, de plus en plus, se détachait de celle que l'esprit se désole de ne pas toujours rencontrer dans les choses de la nature, à la création desquelles il n'a pas eu à intervenir, mais s'appliquant toujours davantage aux œuvres le plus librement conçues par lui. En somme, l'art tendait de plus en plus à devenir une activité exclusivement humaine, volontairement humaine — c'est-à-

dire libérée autant que possible du fatal ou divin. Or, le poète est bien, par excellence, celui que la nature ne saurait parvenir à combler. C'est un monstre — l'oiseau des grands voyages que l'ampleur de ses ailes empêche de marcher.

Et comment voudriez-vous qu'avec ce constant désir de records d'altitudes et de distances dans l'espace, avec cette sensation d'infini dans le cœur et dans l'âme, il s'accommode avec joie d'être si souvent obligé de ramper. Car le drame constant du poète c'est qu'aspirant plus que tout autre à adhérer au réel — comme dans l'absolu — l'excès de sa sensibilité même lui interdit de s'y adapter, de s'en accommoder, — dans le relatif — comme tout le monde — et d'y puiser, pour en jouir, le moindre des quelques avantages qu'il peut offrir. Certes, ce n'est pas le goût de vivre qui lui manque. Mais au contraire, ce qui le bride, c'est d'avoir ce goût à l'excès. De sorte que, quelles que soient, d'ailleurs, les circonstances sociales de sa vie, il ne peut éviter de se heurter et de se blesser toujours à des limites. Et ces limites, qui lui rendent le monde le plus vaste étouffant, il les retrouve encore dans son œuvre dont l'exigence de sa nature et de son caractère lui interdit de se trouver jamais satisfait.

C'est que, comme je le disais tout à l'heure, il s'agit de ce que le poète doit mettre au jour pour s'exprimer, se dévoiler à lui-même et aux autres — enfin atteindre ces autres sans la présence desquels il n'aurait qu'à se taire. On n'écrit pas pour soi. Si écrire est un moyen de révélation au premier chef, c'est aussi un moyen de communication. Mais, pour le poète, il est nécessaire de préciser le genre de communication — ce qu'il entend livrer de lui-même et ce qu'il ambitionne d'atteindre dans l'autre. S'agit-il de distraire? Point du tout. Il s'agit d'émouvoir. Ce qui n'est rien de moins que faire jaillir la source du rocher.

★

Cet amour insensé, excessif, dont le poète est altéré, du réel qui toujours se dérobe à sa quête et l'épuise, il veut

le retrouver dans les êtres humains à travers l'œuvre qu'il leur donne en pâture. C'est dire de quel fil cette œuvre devra être tissée. Or, avez-vous jamais entendu dire que l'on recherche les êtres que l'on aime vraiment pour en être distrait? Est-ce que l'amour est une distraction ou un moyen d'être encore davantage soi-même dans l'autre qui, à son tour, se retrouvera davantage lui-même en vous? Dès lors, ce qu'ambitionne de donner le poète, c'est, bien entendu, ce qu'il peut juger le plus digne en lui d'être aimé. Et, bien sûr, non pas sa personne brute et commune pour laquelle il peut n'avoir que fort peu d'estime, mais ce qu'il pressent de plus rare, de plus extraordinaire dans ses facultés, ce secret, cet intime, ce singulier dont je parlais plus haut et, mieux encore, cet inconnu. Ce qu'il ne sait pas lui-même avec certitude qu'il a — dont il sent cependant obscurément qu'il est fait et dont il ne peut se prouver à lui-même qu'il l'a qu'en écrivant. Or, je l'ai dit, ses sentiments sont à peu près ceux de tout le monde — et il voudrait tant donner de lui quelque chose qu'il sent ne pas être de tout le monde! C'est ce que j'entends par l'indicible et qui pourtant doit être dit. Eh bien, rien de ce qui est finalement dit n'était réellement indicible. Cet indicible c'est donc la façon dont les choses seront dites qui en tiendra lieu. C'est la façon de dire ces choses qui les rendra justement inédites. Inédites et simples, inouïes et si peu étrangères — tout de suite intimes et inséparables — et qui permettra la soudure d'âme à âme dans le choc-poésie. Alors, le poète donnant ce qu'il a de plus précieux en lui-même, le lecteur le recevra, à son tour, dans ce qu'il a de plus particulier, de plus intime et de plus élevé. Ainsi l'unique et l'unique se joignent dans l'essence de leurs différences, si vous me permettez cette torsion du poignet.



Enfin le poète a amené cet inconnu, qu'il recherchait en lui dans le tourment, au connaissable, qui peut être jugé, critiqué par autrui. Mais ce connaissable ne perd pas

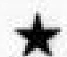
pour autant sa vertu qui lui vient de son origine — l'inconnu et atteignant un jour le lieu où se trouve l'inconnu de l'autre,—car chacun a le sien—et y trouvant son pôle opposé, le choc a lieu, l'étincelle jaillit. Or, ce choc, cette étincelle quand il s'agit des hommes s'appellent émotion. Non pas cette émotion, comme nous l'avons dit, plus ou moins profonde ou à fleur de peau que nous procure un événement plus ou moins dramatique de la réalité vécue, mais une émotion d'un autre ordre — gratuite en apparence, mais qui ne doit pas l'être autant qu'il semble puisqu'elle dure souvent beaucoup plus longtemps que celles qui se résolvent dans le seul circuit de la sensibilité et parfois aussi longtemps que celui qui l'a une fois ressentie. Emotion d'ordre esthétique indéfiniment renouvelable parce qu'elle s'insère dans l'être même de celui qui la reçoit et lui apporte une augmentation de lui-même. Emotion provoquée par ce qui est dit, certes, mais surtout par la façon dont c'est dit, le timbre sur lequel c'est dit.

Parce que cette façon, ce timbre sont ce qu'il y a de plus révélateur de la qualité, de la vertu, de la profondeur de la source d'où jaillit ce qui est dit. Ainsi, le lecteur possède, grâce à eux, ce que l'auteur a de plus authentiquement personnel, qu'il ne saurait donner autrement que par ce qu'il écrit — et l'auteur se connaît lui-même par là, dans sa propre nature, comme il n'aurait jamais pu se connaître s'il n'avait pas écrit. Son œuvre faite est finalement à côté de lui comme son double, tout au moins comme une partie, la plus importante, la plus révélatrice de lui-même et par laquelle, en effet, quand les choses méritaient de bien tourner, il persiste encore dans le monde, alors que ce qu'on se plaisait à croire de lui plus réel s'en est depuis très longtemps effacé.



Mais le miracle c'est qu'en vous parlant de sa propre misère, le poète vous libère de la vôtre par la seule vertu de l'expression qu'il vous en donne et que, sans lui, vous

n'auriez pas trouvée. Quand le même Rimbaud dit par exemple : « Par délicatesse, j'ai perdu ma vie », c'est une de ces clefs de libération dont je viens de parler qu'il vous donne. Mon Dieu, combien n'y a-t-il pas parmi nous de gens qui considèrent qu'en effet par délicatesse — n'est-ce pas au milieu de tant de brutes égoïstes — ils ont perdu ce que d'ailleurs personne d'autre n'a jamais retrouvé... Mais en extrayant de ce léger poème ces deux brèves lignes, ces quelques mots, voilà que se dissipe leur amertume, que s'allège ce poids. Cette amertume n'est plus seulement la leur. Ils la partagent. Ils la partagent avec un de ces élus qui savent dire — qui semblent avoir été particulièrement désignés par le destin pour changer le poids détestable du plomb en celui tellement sympathique de l'or. Grâce à lui, ce poids terrible qui vous écrasait cède la place à la grisante légèreté d'un vol.



Et c'est ici, enfin, que ce qu'il m'importait le plus de vous dire commence à se durcir en un nœud plus serré. Cette poésie, pour le moins aussi rebelle à la définition que l'âme à se laisser entamer par la pointe du bistouri, qu'est-ce que c'est? Oh! ce n'est pas que les plus grands poètes de ces derniers temps soient restés courts devant cette question. Mais l'abondance même des brillantes réponses qu'ils lui ont donnée les rend précisément embarrassantes. Elles fourniraient toutefois l'opulente matière d'une merveilleuse anthologie.

Voyez-vous, les vrais poètes ne peuvent prouver la poésie qu'en poétisant, si je puis dire. Pour moi, à qui certains prestigieux moyens n'ont pas été très libéralement départis, je suis bien obligé de m'y prendre autrement. On a souvent dit et répété que la poésie, comme la beauté, était en tout et qu'il suffisait de savoir l'y trouver. Eh bien non, ce n'est pas du tout mon avis. Tout au plus accorderai-je que la poésie n'étant au contraire nulle part, il s'agit précisément de la mettre là où elle aura le plus de chances

de pouvoir subsister — Mais aussi, qu'une fois admise la nécessité où l'homme s'est trouvé de la mettre au monde afin de pouvoir mieux supporter la réalité qui, telle qu'elle est, ne se met pas toujours très complaisamment à notre portée, la poésie n'a pas besoin pour aller à son but de tel ou tel véhicule particulier. Il n'y a pas de mots plus poétiques que d'autres. Car la poésie n'est pas plus dans les mots que dans le coucher du soleil ou l'épanouissement splendide de l'aurore — pas plus dans la tristesse que dans la joie. Elle est dans ce que deviennent les mots atteignant l'âme humaine, quand ils ont transformé le coucher du soleil ou l'aurore, la tristesse ou la joie. Elle est dans cette transmutation opérée sur les choses par la vertu des mots et les réactions qu'ils ont les uns sur les autres dans leurs arrangements — se répercutant dans l'esprit et sur la sensibilité. Ce n'est pas la matière dont la flèche est faite qui la fait voler — qu'importe le bois ou l'acier — mais sa forme, la façon dont elle est taillée et équilibrée qui font qu'elle va au but et pénètre et, bien entendu aussi, la force et l'adresse de l'archer. De même, ce n'est pas dans le fluide électrique qu'est la lumière, mais dans l'étincelle jaillissant au choc du courant des deux pôles, maîtrisé dans la lampe. Sans doute le fluide poétique était depuis toujours dans la nature, à l'état brut, depuis l'apparition de l'homme. Mais la lampe n'y était pas. Ce sont les poètes, ces téméraires accumulateurs d'émotions violentes, qui l'y ont mise — pour vivre, pour se débarrasser des intolérables surcharges.

Et ce passage de l'émotion brute, lourdement sensible ou morale, au plan esthétique où, sans rien perdre de sa valeur humaine, s'élevant à l'échelle, elle s'allège de son poids de terre et de chair, s'épure et se libère de telle sorte qu'elle devient, de souffrance pesante du cœur, jouissance ineffable d'esprit, c'est ça la poésie.

A PONTIGNY
AVEC PAUL DESJARDINS

par JEAN GILBERT

Rares sont les témoignages qui, sans tomber dans l'irrévérence ou dans les pieux ménagements, consignent avec vérité les altérations que la vieillesse apporte à une forte personnalité. Les proches mettent toute leur affection à les pallier; les indifférents ne savent pas discerner, sous ses parties ruinées, ce qui reste debout d'une nature jadis puissante; les adversaires s'emparent de quelques faiblesses, de lapsus, et prétendent y saisir l'essentiel du caractère. Pour retrouver les traits authentiques sous l'embu qui par place les rend indistincts, pour ne pas interpréter comme congénital ce qui n'est qu'accident et blessure, il faut n'être placé ni trop près ni trop loin; il faut un observateur patient, attentif à des faits minimes et curieux de ce qu'ils signifient; il faut surtout une clairvoyance du cœur, émue par ce qu'il y a de pathétique dans les fléchissements et les sursauts d'un esprit que ses forces commencent à trahir.

Parmi ceux d'entre nous qui avons suivi toute la carrière de Paul Desjardins et qui, élèves, amis, collaborateurs, l'avons connu dans sa pleine maîtrise, aucun sans doute n'aurait su être le témoin de ses dernières années avec la liberté et la fraîcheur de sentiments qu'a montrées l'auteur des notes qu'on va lire. Que ce soit dans les réunions de l'Union pour la Vérité, que ce soit dans les décades de Pontigny, nous avions trop de fois subi l'ascendant de celui qui en était l'animateur et la séduction des lumineuses échappées que sa parole ouvrait sur la vie de l'esprit : c'est ce passé-là qui demeurait présent en nous, c'est lui que nous nous sommes efforcés d'évoquer dans un In Memoriam *récemment paru aux Editions de Minuit. La gratitude et l'admiration y dominent; le respect y apparaît plus que la familiarité, et l'on sent, dans l'hommage que plusieurs ont voulu rendre au vieux maître, un reste de l'intimidation dont ils ne se sont jamais tout à fait départis. Et c'est fort bien ainsi, car dans l'ano-*

nymat où Paul Desjardins a toujours voulu maintenir son œuvre, il n'eût pas accepté que l'intérêt pour sa personne vînt se mêler indiscrètement à celui que méritaient ses idées. Mais si ce petit volume est ce qu'il devait être, il y manque, pour l'amateur d'âmes, une certaine note intime et de gentil humour qui lui facilite l'abord d'une figure assez subtilement déroutante et qui éludait les confidences. Jean Gilbert n'est devenu que tardivement l'hôte de l'Abbaye; il n'en a pas connu la période la plus brillante, avec ce qu'elle avait d'unique et d'illuminant; mais ce qu'il a observé avec un attendrissement souvent malicieux, dans le plain-pied de la vie quotidienne, complète et corrige ce que d'autres souvenirs gardent d'un peu trop solennel.

Ce qui avait fait la vigueur, et aussi par contre-coup le point vulnérable de la personnalité de Paul Desjardins, c'est qu'il se l'était construite par application et volonté. A la suite d'une sorte de conversion morale, il avait renié le dilettantisme ironique de sa jeunesse et centré toute sa vie sur une certaine mission qu'il s'était donnée. Or le propre de la vieillesse est d'affaiblir le contrôle de la volonté sur le tempérament. L'acquis et le naturel, dont l'intime fusion a créé la force de l'âge mûr, tendent à se dessouder. Mais dans la mesure même où ils se disjoignent, ils laissent pénétrer quelques regards sur les secrets de l'être lui-même, plus attachants, plus émouvants, maintenant qu'ils ne sont plus protégés par une constante surveillance de soi. Et le portrait qu'avec une finesse enjouée Jean Gilbert a tracé du vieillard, encore plein de sève mais sur lequel commence à descendre le soir, pourrait bien être ce qu'on a écrit sur lui de plus délicatement affectueux.

JEAN SCHLUMBERGER.

Un article de Thibaudet, dans les *Nouvelles Littéraires*, m'avait révélé les décades de Pontigny et fait connaître le nom de Paul Desjardins. J'avais rêvé sur ces réunions d'écrivains. L'hiver suivant, j'adressai au maître de l'Abbaye un recueil de poèmes que je venais de publier. Par retour du courrier, je recevais une lettre qui me tourna la tête. Ma plaquette de débutant y était louée avec tant d'élan juvénile que j'y répondis sur-le-champ. Une seconde lettre m'apprit que Paul Desjardins s'apprêtait à quitter Paris, mais qu'il recevrait encore le dimanche suivant. A l'heure dite, je me présentai rue de Boulainvilliers. La grille du jardin poussée, le perron gravi, j'hésitais dans le vestibule. Un bruit

de voix me guida. Dans une pièce du rez-de-chaussée, quelques hommes debout entouraient un vieux monsieur coiffé d'un béret d'étudiant. Je dus répéter mon nom et rappeler notre échange de lettres. Présenté aux autres visiteurs, j'eus la surprise de constater qu'ils étaient tous des professeurs allemands (Paul Desjardins venait de préfacer un choix de lettres d'étudiants allemands tués à la guerre). On discutait la situation politique. Nous étions en mars 1933. Les élections avaient lieu le jour même en Allemagne. Le maître de la maison n'ouvrit la bouche que pour dire à ses hôtes : « Vous ne devriez pas être ici le jour où se décide le sort de votre pays. »

Quelques semaines plus tard, j'allai passer le congé de Pentecôte à Pontigny. Dans l'Abbaye déserte, autour du maître et de Miss Petre, l'amie anglaise qui l'aidait à recevoir ses hôtes en l'absence de Mme Desjardins, ne se trouvaient alors que deux ménages : celui du philosophe Koyré et celui du biologiste Augé. Malgré la courtoisie un peu cérémonieuse de Paul Desjardins, ou peut-être à cause d'elle, je ne ressentis pas l'attrait que m'avait inspiré la grâce de sa lettre. Un seul éclair de sympathie quand j'exprimai, à table, mon peu de goût pour Charlie Chaplin.

Le programme des décades paru, je m'inscrivis pour la troisième qui proposait le thème de « la transmission des valeurs ». Le maître nous attendait sur le quai de la petite gare. Les habitués se retrouvaient tandis qu'on empilait les bagages dans un tombereau. A l'Abbaye, Mme Desjardins accueillait et répartissait ses hôtes. Les meneurs du jeu étaient de choix. André Malraux improvisait; Raymond Aron, lecteur en Allemagne, tentait de nous rassurer sur les manifestations de la jeunesse nazie, moins agressives que sportives; André Philip, avocat des objecteurs de conscience devant les conseils de guerre, nous parla d'eux. Une brève apparition de Saint-Exupéry et de sa femme nous valut un tango après l'entretien. Les aînés se réservaient : Léon Brunschvicg, vieil habitué, très écouté des jeunes comme de ses pairs; Jean Schlumberger n'intervenant que son papier à la main; Roger Martin du Gard, obstinément silencieux en public. Quant au maître, très fatigué, il s'en était remis à Ramon Fernandez du soin de diriger les débats. A vrai dire, le piétinement des entretiens me déçut. Personne ne semblait soucieux de répondre aux questions si bien posées dans le programme. Paul Desjardins, conscient de l'échec, se plaignait doucement

entre intimes. Je le vis, la veille du départ, entrer, l'air sombre, dans la bibliothèque. Il me jeta au passage un regard si hostile que je me levai et balbutiai je ne sais quoi à propos du livre que je venais de prendre. Sa réponse, glaciale, acheva de me décontenancer.

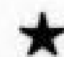
L'année suivante, je reçus le programme des activités de l'Abbaye. J'y répondis par l'envoi d'une seconde plaquette où j'essayais de préciser quelques rapports de la musique à l'art des vers. La réponse, au téléphone cette fois, fut : « Je me suis, en vous lisant, découvert des abîmes d'ignorance. »

Encore un an. Dans l'intervalle, j'ai collaboré au *Mouvement romantique,* le catalogue de la collection de Maurice Escoffier. Je l'envoie à Paul Desjardins. Réponse immédiate; invitation à retourner le voir. Lors de cette deuxième visite à Paris, j'eus la bonne fortune de faire la connaissance d'André Gide.

Au printemps suivant, convoqué à la réunion préparatoire des décades, chez M. Georges Raverat, j'y retrouve un Paul Desjardins ravagé par l'âge et la fatigue. C'est lui qui doit présenter les sujets d'entretien. Il fait effort pour dominer sa panique, et s'élance vers moi, les mains tendues. Les deux salons sont pleins de dames assises et de messieurs debout. Mais la salle à manger regorge d'invités qui se bourrent de bonnes choses, et caquettent. Paul Desjardins, livide, n'y tient plus. Il distille à mi-voix : « Si les personnes qui sont au buffet consentaient à nous faire part de la finesse de leurs aperçus... » On se précipite sur les portes. Le vieux maître reprend ses papiers. Il s'agit de l'ascétisme. Et malgré la faiblesse de la voix, son discours, coupé à chaque instant de pannes de mémoire, conquiert pourtant l'attention, s'impose peu à peu à tous ceux qui l'écoutent et le comprennent; lorsqu'un homme rougeaud, que je ne connais pas encore, prend la parole pour demander si c'est bien le moment de prôner l'ascétisme, en pleine crise de surproduction? Paul Desjardins se rassied, effondré. Quelques instants plus tard, je me retrouve dans le métro auprès du contempteur de l'ascétisme. Il s'épanche : « J'en aurais dit bien davantage, mais ils sont tellement gentils! C'est comme avec leur théâtre classique : Racine! Andromaque!... Andromaque, elle ne s'occupe que de ses fesses! » — « Quel dommage! » dira de lui Paul Desjardins. « Quel dommage! Il est si intéressant quand il parle de ce qu'il sait. »

★

Dans l'entourage de ce vieillard de soixante-dix-sept ans qui se surmène, il apparaît bientôt qu'un secrétaire permanent rendrait service. J'irai passer les fêtes de Pâques à Pontigny : trois journées idylliques près d'un Paul Desjardins reposé. L'idée de tous les travaux que nous allons entreprendre : mise en ordre des correspondances (Lyautey, Bergson, Loisy...), des dossiers débordant de documents, du catalogue des vingt mille livres de la bibliothèque, l'emplit d'une espèce de griserie. Quand arrive le soir, l'effervescence de son esprit nous laisse anéantis l'un et l'autre.



Au cours de l'année précédente, Pontigny avait reçu la visite d'un inconnu. Négligeant de se présenter, il avait, sans préambule, exposé le projet d'amener à l'Abbaye un groupe de Scandinaves envoyés à Genève par différents syndicats pour y suivre, pendant une session, les séances de la Société des Nations. Un stage de trois semaines à Pontigny compléterait heureusement leur culture européenne. Ce projet rencontra l'approbation immédiate de Paul Desjardins, qui voyait là un prolongement de son *Ecole nouvelle* interrompue par la guerre de 1914. Il retint à dîner le visiteur, le fit coucher à l'Abbaye, et reprit l'entretien dans la matinée. Ce n'est qu'en le reconduisant au train, après avoir arrêté les grandes lignes du programme et la date d'un prochain séjour, qu'il se permit de lui poser, sur le quai de la gare, une question différée jusque-là : « Oserai-je vous demander qui vous êtes? » Le voyageur n'eut que le temps de décliner son nom et sa profession : Sven Backlund, journaliste suédois.

Au moment où je m'apprêtais à quitter Paris pour m'installer à Pontigny comme secrétaire-bibliothécaire, je reçus l'avis de me rendre à l'Institut de Coopération intellectuelle où devait se tenir, sous la présidence de Célestin Bouglé, directeur de l'Ecole Normale, et de Léon Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., la première séance du comité destiné à mettre en œuvre le projet Backlund-Desjardins. Le principe des bourses de séjour adopté, M. Desjardins prenait, dès le

lendemain, le train pour Pontigny. J'étais du voyage. Le maître, très animé, me parla de la Loi, de son caractère impersonnel; de l'erreur d'avoir lié l'existence de la Société des Nations, institution juridique, à un traité de paix, résultat fortuit de circonstances historiques. Au milieu de ces considérations, un homme jeune et vif entra dans le compartiment. Sans égard pour le voyageur vénérable, il alluma sa pipe en lançant un « ça ne vous gêne pas? » purement formel. Or, M. Desjardins détestait le tabac et les manières désinvoltes. Mais la méthode directe n'étant pas son fort, il se contenta de répondre à l'innocent : « Entre anciens sous-offs! » L'autre s'apprêtait déjà à remuer des souvenirs. Le visage soudain figé de son interlocuteur le découragea.

Les jours qui suivirent me laissent le souvenir d'un bonheur diffus : chambre agréable, vie matérielle réglée, température printanière, humeur charmante de celui que je venais aider. Aider à quoi? J'avais fait table rase devant une situation nouvelle, assuré d'échanger occupations antérieures et habitudes acquises contre quelque chose de meilleur. Mais les jours passaient sans que rien vînt s'inscrire sur le vierge tableau de ma bonne volonté. La foule d'impressions vivifiantes qui m'assaillaient au milieu de ces murs, dans ce jardin aux allées hantées, m'empêchaient de voir ce qu'avait de scandaleux, aux yeux du maître impatient d'agir, un loisir apparemment vide. J'attendais une direction. Il attendait une impulsion. Le malentendu éclata en une scène presque muette, mais violente. Des échéances que j'ignorais : retour de Mme Desjardins, arrivée de Backlund, rendaient urgente la rédaction des idées dont on m'entretenait du matin au soir, et qui pullulaient d'autant plus qu'aucune mise en forme définitive n'en venait libérer leur auteur.

Commencèrent alors les séances de travail. Assis à la même table, nous tapions dans un tas d'enveloppes pleines de coupures de journaux, de bribes de papier couvertes dans tous les sens de références, de croquis, de formules plusieurs fois répétées. Nous tentions de raccorder l'un à l'autre ces morceaux d'un puzzle dont le dessin, hélas, variait sans cesse. Comment dominer une imagination despotique, une mémoire infinie, au moyen de ces débris propres à tout? Chaque séance durait des heures. Le stylo à la main, j'essayais de piquer une phrase cohérente dans le flux de paroles qui coulait, sans arrêt et sans arêtes, de cette bouche hésitante. L'heure des repas nous délivrait. Mornes repas. Je sentais peser sur

moi la réprobation d'un homme trahi. L'attention que j'avais prêtée à ses propos avait fait rebondir sa pensée, lui donnant l'illusion d'une puissance recouvrée. La vue du résultat dérisoire obtenu noir sur blanc le poignait comme un remords. Nous renonçâmes au travail en commun. Il s'enferma avec ses Erynnies. Je m'attelai au catalogue de la bibliothèque. Mais une détresse si proche planait comme un nuage sur mes jours et mes nuits.

L'arrivée de Mme Desjardins nous tira de cette léthargie. Aux questions touchant le programme, son mari se tournait vers moi comme pour me prendre à témoin de l'effort accompli. J'opinais en hochant la tête. Ce jeu de scène signifiait : Rassurez-vous! Backlund peut venir, nous avons de quoi répondre à toutes les exigences.

Quand le journaliste arriva, il rayonnait. Ses articles, ses démarches avaient produit leur fruit. Les concours ne manqueraient pas. Non seulement le Collège scandinave viendrait chaque année à date fixe, mais un courant régulier d'élèves allait s'établir entre les Ecoles Supérieures d'enseignement populaire suédoises, norvégiennes, danoises et finlandaises, voire islandaises, et l'*Amitié Enseignante* qui devait fonctionner à Pontigny, à partir de 1937. Il ne manquait plus que le programme... qu'il vient chercher.

L'optimisme de son ami rend à Paul Desjardins une sérénité qui frise l'imposture. Il feint de différer à dessein la remise du programme supposé rédigé, pour laisser, dit-il, le projet s'enrichir des alluvions que ne manquera pas d'y déposer une attente prolongée. Mais il ne voit aucun inconvénient à discuter le titre de l'entreprise. Puisque le vice radical dont on veut purger l'esprit de la génération destinée à prendre l'avenir en charge semble bien être la confusion des idées, la maudite confusion des idées, et que, d'autre part, on s'adresse à des nations protestantes familiarisées avec les expressions bibliques, pourquoi ne pas substituer aux deux mots *Amitié Enseignante* le vocable plus entrant d'*Anti-Babel?* Sur ce, il va chercher un tome de Michelet hérissé de signets, et, d'une voix admirable, nous lit, debout, un long passage se rapportant au vieux mythe. On compare ensuite le récit de la Sainte Ecriture dans la version synodale, puis dans celle de Crampon. On interroge la Bible de Reuss. On pèse chaque terme. Nous sommes sous le charme. Impossible de ramener à la tâche un esprit qui s'en va vers tout ce qui l'attire, comme une chèvre en liberté. Au moment du départ, Backlund vint

me trouver, un peu inquiet tout de même : Qu'y a-t-il de prêt? Le magicien avait prévu cette démarche; il m'avait dit, la veille : « Surtout, ne donnez rien! » Je n'avais rien à donner. L'ami dévoué nous quitta, ébloui, désolé.

Nous restions à présent sous le regard sévère de Mme Desjardins. On rangea les volumes consultés. On fit semblant de se remettre au travail. Mais cette complicité, qui ne trompait personne, nous pesait. D'un commun accord, je pris quelques jours de congé. La veille de mon retour, un bulletin de victoire m'annonçait l'achèvement du programme; je n'aurais qu'à le taper à la machine. En post-scriptum : « Le fils du jardinier m'accorde une aide précieuse. »

Sur le quai de la gare, Paul Desjardins m'accueille d'un mot charmant. On s'apprête à recevoir le Collège scandinave. Une équipe de jeunes filles et de femmes du village fait la toilette de l'Abbaye. Le maître de la maison erre d'une pièce à l'autre, arpente la charmille en brisant au passage l'extrémité des branches mortes. Il s'apprête à quitter la petite maison pour émigrer dans la grande, et transporte lui-même, à travers le jardin, des piles de livres, sa pendulette et ses papiers. Dans l'attente du manuscrit qui reste à dactylographier, et dont je ne sais quelle pudeur m'empêche de parler, je me suis remis à mes fiches.

L'arrivée en car, à la tombée de la nuit, d'une trentaine de jeunes Scandinaves précédés d'une grande femme brune portant sur ses bras sa fille endormie, va provoquer, chez le pédagogue-né, un regain de vitalité. Il répond, infatigable, à tout ce qu'attendent de lui des étrangers avides de recueillir la sagesse annoncée par Backlund. Et cette prodigieuse érudition, si rebelle au travail de la plume, se monnaye en formules inoubliables. On reconnaît au passage les phrases mises en réserve dans les enveloppes, mais elles se prolongent en résonances harmoniques par l'effet d'une magie verbale jointe à des dons d'acteur spontanés. Le patriarche de Pontigny, redressé sous les épreuves, confie à la jeunesse les clés de l'avenir. Nul doute que certains de ses auditeurs n'aient trouvé là les directives de leur vie.

Après leur départ, l'euphorie subsista. Mais la promesse de remettre avant l'été le programme d'Anti-Babel avait été renouvelée d'une manière trop solennelle au moment des adieux pour qu'on ne songeât point à tenir parole. J'entrai en possession du manuscrit : une quinzaine de feuillets blancs sur lesquels le contenu des enveloppes avait été collé suivant un

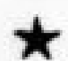
ordre qui demeurait secret. Les titres des paragraphes à venir, moulés en onciale majestueuse, ornaient le haut des pages. J'essayai de maçonner quelque chose. L'auteur, goguenard, venait voir travailler son castor. Au doute, que je lui confiai, de réussir à dégager un commencement, un milieu et une fin, je reçus pour réponse : « Vous êtes bien ambitieux. »

Une fois de plus, l'Abbaye se prépare à recevoir des hôtes invités par Jean Coutrot. Dans le nombre, Henri Focillon et le cher Marcel Prélot, camarade de guerre un peu perdu de vue, mais jamais oublié. Nous retrouver à l'Abbaye serait une joie. Soit qu'il en prît ombrage, soit qu'il pensât n'avoir aucun rôle à jouer, Paul Desjardins décide de se retirer, pour la durée de la réunion, à Mont-Saint-Sulpice, dans les environs immédiats de Pontigny. Je dois l'y suivre pour achever, sous sa direction, la mise en forme du programme. La sœur du curé nous loua deux chambres et mit la salle à manger à notre disposition. Nous étalâmes sur la table les feuillets multipliés, surchargés de flèches et de renvois. Leur contenu avait nourri les improvisations prodiguées aux Scandinaves. Défloré, pourrait-il encore fournir un programme? On en doutait. Les feuillets, parcourus d'un œil dégoûté, un à un regagnèrent les enveloppes.



Certains jours de marché, nous allions à Auxerre. L'autobus passait devant la porte. La chose se décidait habituellement le soir. L'heure du petit déjeuner était avancée. On faisait la liste des commissions. Mais le véritable but de ces escapades était de baguenauder dans les rues de la petite ville. Rien de commun avec les visites appliquées qu'on faisait faire aux invités de passage : la cathédrale, son portail mutilé, « victime d'un zèle qui s'égare », ses figures bachiques et le buste d'Amyot; Saint-Germain, son tombeau et sa fresque romane encore visible sous le badigeon; le promenoir des évêques... Nous visitions d'abord une ou deux pâtisseries. Bien que l'ordinaire de l'Abbaye fût soigné, il tournait dans un cercle prévu. La fréquence de certains plats affligeait M. Desjardins comme l'indice d'un manque d'inventivité. Le papetier le voyait ensuite choisir carnets, fiches, étiquettes, papier-machine, papier à lettres, en cahiers, en feuilles, en blocs. On craignait toujours d'être à court, bien qu'on utilisât surtout

les dos d'enveloppes, les faire-part et les cartes de visites qui traînent dans les poches et qu'on a sous la main quand l'inspiration vous saisit en plein air. Puis on allait chez le coiffeur, dont l'eau courante et le linge frais n'avaient pas d'équivalents au village. Un coup d'œil en passant aux vitrines des libraires; on entrait rarement; les achats se faisaient à Paris. Enfin, on passait au marché, à la recherche d'une pièce rare, belle et savoureuse. Au milieu des commères, souriant à la marchande, le vieil homme trouvait un mot aimable en cherchant son argent dans le porte-monnaie et les deux portefeuilles qui ne le quittaient jamais. Il avait aussi deux montres, dont l'une avançait, et qu'il sortait de préférence à l'autre quand il s'ennuyait.



Une ancienne pensionnaire de M. et de Mme Desjardins, vivant aux Etats-Unis, conduisait en France, chaque printemps, une demi-douzaine de jeunes filles américaines. Elle en profitait pour revoir ses vieux amis. Les demoiselles n'étaient pas fâchées de se reposer à Pontigny, d'où elles rayonnaient dans le Morvan et la Bourgogne. Un soir, après le dîner, le fondateur de l'Union pour la Vérité, voulant aider ces futures citoyennes d'une république libre à se faire de la France une opinion juste, leur parle de la prise de la Bastille. Elles font cercle autour de lui, en colliers de perles et robes du soir. Aucune évocation d'émeute; ni sueur, ni sang, ni poudre; à peine une forteresse débonnaire apparaît-elle dans le lointain. On ne dramatise rien. On insiste sur le caractère moral de l'événement. L'usage des lettres de cachet, voilà ce que le peuple français est disposé à ne plus souffrir. L'horreur de la Raison d'Etat, voilà ce qui s'inscrit dans cette victoire symbolique du Droit sur l'Arbitraire. Le vieil admirateur de Schiller, qui répète souvent à haute voix, pour lui-même, « *Ich geniesse die Gesetze* », ne se lasse jamais de revenir sur ce point. Les petites voulaient bien. Il n'était pas question de remettre un devoir. Elles désiraient pourtant montrer ce qu'elles savaient faire, et récompenser de sa peine un aimable grand-père. Elles s'esquivent pour revenir, quelques minutes plus tard, en tenue de gymnastique. Après quelques mouvements rythmiques, elles esquissent un pas de danse, et disparaissent.

Un peu plus tard, un très jeune homme se présente, une bicyclette à la main. Il arrivait de Boston pour faire une surprise à sa fiancée. Comment, sans un mot de français, il avait réussi à se tromper de train, à manquer la correspondance, à négocier l'achat d'une bicyclette qui lui permît d'arriver avant la nuit, c'est ce qu'il nous explique tandis qu'on va prévenir ces demoiselles. Elles n'étaient pas dans leurs chambres. On les cherche dans le cloître, sous la charmille, dans la roseraie; sous les tilleuls, autour de la grande vasque; à l'orangerie, au potager, dans le verger; nous poussons jusqu'au Pavillon de l'Encyclopédie où sont les dictionnaires et les livres d'histoire : peut-être ont-elles voulu, avant d'aller dormir, préciser un point demeuré obscur dans la leçon de M. Desjardins? La nuit était venue. Le fiancé commençait à trouver le temps long. Allait-on les chercher dans le village? L'épicerie Bruhl était fermée. Qu'auraient-elles fait à l'hôtel Saint-Vincent? C'est au Café de la Gare qu'on les trouva, autour d'une bouteille de Chablis.



Au petit déjeuner, la place de M. Desjardins est déjà encombrée par les journaux, le courrier, les livres reçus qu'il brûle de vous communiquer; les articles déjà analysés lui suggèrent des projets de lecture en commun, des rapprochements à vérifier, tout un flux léger de paroles coupées de pain et de beurre offerts. A la question : « Avez-vous bien dormi? » il répond : « Etes-vous bien réveillé? »

Le branle une fois donné, le maître recueille lettres, journaux, revues, livres épars sur la table ou dans les mains de son entourage, élit l'un ou l'une de ses hôtes, et, debout, serrant son butin contre soi, commence le premier entretien de la journée. Il aime à le poursuivre dans la bibliothèque. Si l'interlocuteur vient pour la première fois, on lui en fait les honneurs. D'abord, les textes du Moyen Age. On s'y attarde peu. La pierre de touche, c'est Montaigne. Un jour, un visiteur prévenu en faveur de la littérature contemporaine déclara qu' « à présent, on n'écrirait plus les *Essais* comme ça ». Paul Desjardins en demeura d'accord, et convint même qu'il vaudrait mieux y renoncer tout de suite. Dans la travée suivante, on pouvait voir la collection complète et rarissime des œuvres de Gabriel Naudé, le bibliothécaire de Mazarin. Le

fac-similé du manuscrit des *Pensées* voisinait avec la belle édition des Grands Ecrivains de la France; au XVIIIe, un Rivarol corrigé par l'auteur en vue d'une nouvelle édition. A chaque époque, les œuvres, françaises et étrangères, se groupaient par affinités et selon les formats. A partir de la Restauration abondaient les éditions originales; à partir du Second Empire, les envois d'auteurs : Sainte-Beuve, Renan, Taine, collègues et amis du père de M. Desjardins, de son oncle, Emile Picot, de son beau-père, Gaston Paris. Quant aux contemporains, ils ne pouvaient être mieux ni plus diversement représentés. Edmond Rostand et Marcel Proust, anciens élèves du maître à Condorcet, avaient dédicacé, le premier, un exemplaire de son *Cyrano* en édition originale, le second une photographie. Gide et Schlumberger étaient là au complet, ainsi que Roger Martin du Gard. Maurras et Barrès portaient chacun des signets aux passages désobligeants pour le fondateur de l'Union pour la Vérité. Sur un grand exemplaire de *Charmes*, une dédicace de Valéry résumait à la perfection le caractère de son destinataire : *Paulo Desjardins, Optimo lectori.*

Dans la bibliothèque annexe, un retrait réservé, nommé le *lararium,* rassemblait les souvenirs de famille : œuvres imprimées ou manuscrites, correspondances, portraits. On remarquait une composition bizarre exécutée dans les prisons de la Terreur par un ancêtre de M. Desjardins, un projet de palais imaginaire... en Chine. Seule la façade en était dessinée, mais dans le plus grand détail. Cette précision dans le rêve se retrouvait chez son arrière-neveu.



Par une après-midi d'été, l'opulent directeur du *Matin* se présenta, demandant à saluer les maîtres de la maison. Il attendait au salon, en compagnie de deux jeunes dames et d'un ami. « Montrez-leur le réfectoire et la galerie, me dit Mme Desjardins; ni mon mari ni moi ne voulons le recevoir. » Les visiteurs admirèrent l'ancien cellier où nous prenions nos repas : vaste quadrilatère dont les voûtes reposent sur un pilier central. Au-dessus, l'ancien grenier, devenu une galerie aux dalles blanches. Nous la suivîmes pour jeter un coup d'œil à la bibliothèque. M. Desjardins travaillait à sa

table encastrée dans une baie romane. Sa silhouette de vieil humaniste, soulignée par le béret de velours, ignora le bruit de nos voix involontairement atténué. L'impassibilité du maître de la maison faisait sentir aux visiteurs qu'on n'avait pas voulu se commettre. Bunau-Varilla marqua le coup. Un balcon rapporté de Malte, deux portes en fer forgé dessinées sur celles de Raguse, lui avaient rappelé une croisière en Méditerranée : « J'avais un yacht, alors. J'étais riche », ajoutant aussitôt : « Je le suis encore. » En revenant sur nos pas, l'humeur changea. Il compara la verdeur de ses quatre-vingts ans à l'apparente fragilité de l'Erasme pontignacien, et prit congé en recommandant un tonique propre à revigorer les personnes âgées.

Cette visite m'en rappelle une autre. L'auteur d'*Une femme au Mont-Athos* et d'*Un mois chez les Filles* s'amena un soir, très tard, bien après minuit. Mme Desjardins, contre son habitude, n'avait pas attendu. J'eus l'honneur de recevoir la dame, très préoccupée de son petit siamois. On alla chercher un plat à la cuisine, on le garnit de terre, puis je les menai l'un et l'autre à leur chambre. Elle partit le lendemain. Sans doute Mme Maryse Choisy était-elle venue se documenter en vue d'un troisième ouvrage : *Vingt-quatre heures chez les Intellectuels.*

★

Chaque dimanche, à la messe, la haute stature de Paul Desjardins se détachait sur le bois sombre des stalles. Il ne s'agenouillait pas et s'asseyait rarement. Jamais un livre entre les mains. L'église était peut-être le seul endroit au monde où il n'en charriât point. Le visage tourné vers l'autel, il méditait, écoutant sans broncher les prônes, dont certains le visaient, surtout aux environs de Pâques : son assiduité aux offices était exemplaire, mais il n'approchait pas des sacrements. Une allusion trop directe eut pour effet de le faire rester chez lui les dimanches suivants. S'il prenait volontiers sa part d'un sermon, il n'aimait pas qu'on la lui fasse. Au bout d'un mois, ses habitudes de piété mesurée reprirent comme si de rien n'était.

A table, il élevait parfois son verre à la manière d'un calice. Le soir, quand il s'éclipse du salon pour aller se coucher, il

demeure un instant, la main sur le bouton de la porte. L'un de nous l'entendit alors murmurer ces vers de Hugo :

O Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit
Afin que je m'en aille et que je disparaisse!

Au pied de l'escalier qui mène à sa chambre, une photographie du cardinal Mercier, mitré, crossé, caparaçonné, vous fixe d'un œil éteint, comme une idole. Au premier tournant, Proudhon et Albert Thomas proposent leurs barbes jumelles. Une image gothique de la Vierge veillait sur son sommeil. A son chevet, un recueil, composé par lui-même, des récits de la mort de Socrate, de Jeanne d'Arc, de La Boëtie et de saint Vincent de Paul, empruntés respectivement à Platon, à Michelet, à Montaigne et à un Prêtre de la Mission, se trouvait à portée de la main.

La cérémonie royale des funérailles de George V l'avait ému. L'étymologie de certains mots, comme *transi, trépassé, abîmé,* retenait souvent son attention. Pour parler de la mort, il disait volontiers : « Passer de l'autre côté de la tapisserie. » Je l'entendis une fois déclarer : « J'ai soif de choses divines. » Dans la trame des événements, il croyait voir un dessein caché qu'il nommait « le serpentement divin ». Certains hasards lui paraissaient significatifs. Tel l'essaim d'abeilles tombant de la cheminée dans le cabinet de Montaigne, au moment même où lui, Paul Desjardins, le visitait. A l'époque où il étudiait Emerson, il avait vécu, en rêve, toutes les nuits d'un mois entier, à Concord (U. S. A.). Sans y avoir jamais mis les pieds, il en connaissait chaque rue, disait-il. Enfin, je n'oserais affirmer qu'il eût voulu simplement plaisanter, le jour où il conta comment, à Bagatelle, en conversation avec une élève, il avait reçu d'un cycliste l'avertissement providentiel : « Trop vieux! » — « C'était un ange », concluait M. Desjardins.



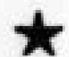
A vivre auprès de lui, j'ai pris ses habitudes, adopté ses manies. Il porte une cape, j'en achète une; prend-il une canne, moi aussi. Un jour, Paule rira de me voir briser en passant les brindilles sèches de la charmille. Nous partons en promenade du côté de Saint-Porquère, un lieu-dit qui figure sur les chartes de l'abbaye. Au passage à niveau, nous croi-

sons le Père de Saint-Edme qui va, chaque jeudi, catéchiser les enfants du village voisin. Sa corpulence naturelle s'enfle d'une sacoche de cuir; sa face rubiconde s'épanouit au-dessus d'une barbe en éventail. Un peu d'emphase dans la tenue comme dans le physique du missionnaire lui vaut un salut ironique : « — Ça tient chaud, mon Père, une belle barbe comme ça! » Comme nous longeons les terres de Saint-Porquère, l'amateur de religions comparées murmure : « Apollon chez Admète... le saint porcher. » Une auto m'oblige à me ranger. J'ai fait vite. Le commentateur de Corneille m'en raille gentiment. Je lui réponds avec Molière : *Les uns à s'exposer trouvent mille délices, moi, j'en trouve à me conserver.* « Mon pauvre Sosie! » soupire-t-il. La chaleur est vive et nous marchons en plein soleil. Tout à coup, le connaisseur de Racine s'appuie lourdement à mon bras et gémit : « — *Ah!...* » Je m'alarme. Il continue : « *Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!* » C'est Sarah Bernhardt qu'il imite. A propos de la musique des vers, je lui conte l'anecdote, empruntée à Cocteau, du vieux ménage venu au théâtre pour voir précisément Sarah Bernhardt dans *Phèdre*. La dame, sourde comme un pot, demande à son mari : « Qu'est-ce qu'elle dit? » Et lui, complaisamment, lui détaille à l'oreille : « *Elle-dit-qu'elle-vou-drait-être-as-sise-à-l'om-bre-des-forêts.* » « — Et c'est vrai, qu'elle le dit », reprend Paul Desjardins en riant de bon cœur.

Le but de notre promenade est un camp militaire en construction qui emploie de la main-d'œuvre locale. Des hommes du village s'y rendent chaque jour à bicyclette et nous en ont parlé. La paysanne à qui nous demandons le chemin nous dit que nous en avons pour une heure. C'est trop loin. Il faut y renoncer et retourner à Pontigny, « vous savez, là où il y a une abbaye ». La vieille n'a jamais été par là, et n'a pas entendu parler de l'Abbaye.

« — Merci, Madame », répond le Père Abbé en remettant son chapeau, « merci du renseignement, si décevant soit-il! » Cette déception l'incline à rentrer en lui-même. Il entame un dialogue avec l'Interlocuteur qui lui tient compagnie dans la solitude. « — Quoi! vous avez fondé l'Union pour la Vérité, et vous mentez tout le temps! » Quand il s'avise de ma présence : « — Ah! cher ami, que direz-vous de moi? Je ne suis pas drôle tous les jours. » Je lui laisse entendre qu'on parle habituellement peu de ceux auprès de qui on a beaucoup vécu. Son silence mortifié me rappelle qu'il est facile de le blesser.

Nous rentrons au soleil couchant. L'Abbaye, qu'on aperçoit du pont, le ramène à la considération du complexe agglomérat de personnalités qu'elle abrite. « Des incompatibilités qui s'arcboutent », prononce-t-il, appuyé sur sa canne. Et le sociologue se remémore Durkheim comparant les groupes sociaux à des systèmes d'étoiles; chaque individu emporté vers son but personnel, contraint pourtant de graviter avec l'ensemble. « — Oui », me dit-il, en reprenant sa marche, « oui... nous sommes *roulés* ».



De 1936 à 1939, douze décades se succédèrent. Des figures saillent dans le souvenir : Jean Baruzi revivant le drame de Luther, une jambe enroulée autour de l'autre, un bras passé sur le dossier de sa chaise, comme un sarment qui se tortille dans la flamme; son frère, Joseph, commodément assis dans l'angle d'un canapé, parlant avec tendresse de Jean-Jacques et de la solitude; Martin Buber, en route vers Jérusalem, disant la tragédie des martyrs suppliciés dans les caves, et qui meurent sans pouvoir « témoigner », faute de témoins; Groethuysen caressant de la main les idées, comme des formes charnelles, un mégot fiché dans le coin de son sourire, la chaussette retombant comme un pétale sur le pied qui se balance; Gaston Bachelard, poilu comme un ogre et bon comme le pain, mettant au tableau noir la poésie en équation.

Le soir, tout le monde s'amuse. On improvise le procès de Raskolnikov. C'est Pierre Boutang qui l'incarne. Léon Brunschvicg préside le jury. Une autre fois, André Gide lira son *Retour de l'Enfant prodigue,* sa *Bethsabée* (je le revois dans le jardin, déclamant au clair de lune l'*Ode au Rossignol,* de Keats). Jean Schlumberger lit tout un acte de *La Mort de Sparte.* Au grand Pleyel, Vladimir Jankelevitch accompagne Kitty de Josselin de Jongh; Jane Bathori chante.

Les saisons passent. Jules Supervielle promène dans la galerie sa longue silhouette placide; au ping-pong, par exemple, il est imbattable. Quand il y a peu de monde et qu'on est entre soi, il récite ses poèmes et les charge d'une telle musique qu'on ne peut plus les lire sans croire l'entendre. Jean Paulhan nous fait connaître un manuscrit de Sartre. Etiemble monte une comédie et la joue. Yassu Gauclère, elle,

trouve qu'on mange trop de pommes de terre et propose de commémorer Parmentier.

La « Commémoration » est l'exercice quotidien des hôtes de l'Abbaye pendant la durée des cours anti-babéliens. Chaque matin, à dix heures, on se réunit à la bibliothèque où l'un de nous commente l'œuvre, l'acte, l'événement ou la figure historique dont c'est le jour anniversaire. *Le Calendrier-Manuel des Serviteurs de la Vérité* nous fournit des uns et des autres. Paul Desjardins préside aux débats. Confrontée à sa rectitude intellectuelle, toute rhétorique paraît ce qu'elle est : roublarde ou jobarde. On nous dresse à ne pas fausser l'outil de la connaissance : l'attention, cette « prière naturelle ». Quand on cherche la vérité, il faut, suivant l'expression et l'exemple du maître, que les paroles ne soient qu'une introduction au silence.

Des leçons d'histoire et de littérature complétaient cette formation. Une ancienne élève de Sèvres, Mme Charvet, professeur à Besançon, venait faire un cours chaque semaine. Très versée dans les questions sociales, et fort soucieuse de ne pas donner à ses paroles une portée exagérée, elle commençait invariablement ses exposés par la phrase attendue qui nous faisait sourire : « Dans la région de Besançon... » Nous n'en sourirons plus. La chère femme était juive. Elle est morte à Auschwitz.

L'Ecole Normale envoya Roger Caillois. Sa jeune parole révélait une agressive autorité. En revanche, son comportement trahissait l'inquiétude anxieuse. En promenade, s'étant baissé pour dégager un papillon pris dans une toile d'araignée, il éprouva le besoin de nous mettre en garde contre une interprétation hâtive de son geste, qui n'avait nullement la pitié pour mobile. L'amour de l'ordre, peut-être? Depuis, l'ami Caillois a fait bruire ses fuseaux. L'inquiétude a disparu, l'autorité s'est teintée d'ironie.

Qui vint encore? Edouard Dolléans, Jean Norton-Cru, Aldous Huxley, Paul Mazon, traducteur de l'*Iliade;* les professeurs de l'art, M. et Mme Zarnowski, qui prennent les photographies les plus caractéristiques de l'Abbaye et de l'église, et qui expliquent à nos élèves la technique des constructions de l'époque; le Révérend Stewart, spécialiste de Pascal et parfait gentleman à Pontigny comme à Cambridge; enfin, le cher André Philip, toujours surchargé de besognes, mais incapable de se ménager. Il surgit entre deux trains. Inaltérablement cordial, son tutoiement fait merveille auprès des jeunes

qui l'interrogent. Il parle. De quoi parle-t-il? Des commerçants-détaillants de Lyon qu'il organise en coopératives; de son accablant courrier; de ses secrétaires bénévoles; des milliers d'auditeurs américains qui attendent sa tournée annuelle aux Etats-Unis. Il continue ses exposés à table. Tout en parlant, il lance les aliments dans sa bouche, à la hâte, comme on bourre un calorifère. C'est qu'en effet le temps presse. En France, le Front Populaire; en Espagne, la Guerre Civile. Les hommes comme lui sont partout nécessaires. La veille d'une séance à la Chambre, il demande, par télégramme, la référence exacte d'une phrase de Michelet. Tant d'honnêteté charmait M. Desjardins.

Nos élèves nordiques, d'éducation puritaine, appréciaient à l'égal d'une cérémonie païenne, riche de couleurs et de superstitions, la fête patronale de Pontigny. Juchés sur le mur de l'Abbaye, ils filment l'archevêque de Sens qui s'avance sous les tilleuls, beau comme un Tiepolo dans sa longue robe violette tirant vers le pourpre, suivi de son porte-queue, un moricaud qui n'a pas les yeux dans sa poche. On lui présente un infirme. Il s'incline pour bénir. Arrivé sous le porche, il adresse un mot gracieux à trois petites filles qui rougissent de plaisir. A l'orgue, Jean-Sébastien Bach est à l'honneur; sa grande fugue en la mineur se déploie au-dessus du cortège. L'après-midi, les fidèles vénèrent la châsse de saint Edme. Un des volets ouverts laisse voir, à l'intérieur, une grosse tête ronde et des mâchoires authentiquement anglaises. Quand Mgr Lamy reviendra, pendant l'occupation, pour l'enterrement du Supérieur des Pères de Saint-Edme, il n'y aura ni pompe ni musique. Debout dans son manteau noir, les mains posées sur le prie-Dieu qu'il a placé devant lui, il parle du défunt avec la tranquille autorité du prêtre.

Les réunions se succèdent. Lord Davies, le Comte Sforza et la New-Commonwealth; l'Institut Supérieur Ouvrier; Jean Coutrot et ses amis du C. E. P. H.; Detoeuf et la rédaction des *Nouveaux Cahiers;* les syndicats patronaux et ouvriers suédois et français avec le consul Nordling et son frère, Rolf; Charles Rist, Robert Marjolin et l'élite de la financc internationale. Après Munich, il faut acheter une maison et louer des chambres dans le village pour y loger des intellectuels qui fuient l'Allemagne, et des réfugiés espagnols. Quand, dans ce même salon où il était venu, accompagné de son ami Dulot, la voix du Président Daladier, à la radio, cette fois, nous annonça la guerre, André Gide était là, un sous-secrétaire

d'Etat, Claude Mauriac et son groupe, et une douzaine d'étrangers anxieux de regagner leur patrie avant la fermeture des frontières.

★

« JE SAIS EN QUI J'AI CRU »

Cette parole, que Paul Desjardins prononçait en latin, avec grande énergie, devait lui rappeler Jules Lagneau. Ils ne s'étaient fréquentés que durant une année, mais chaque jour. Ce dialogue quotidien avec l'ascète valétudinaire confirma dans la voie du *Devoir Présent,* et pour sa vie entière, le jeune professeur reçu dans le salon de la princesse Mathilde et de la baronne de Rothschild, passé du journalisme littéraire à l'action sociale, et dont une photographie, prise à l'époque, rappelle étrangement le portrait de Ludovic Sforza, dit Le More, par Mantegna.

« — Ma rencontre avec Jules Lagneau », disait gravement le vieux maître, « a été le principal événement et la bénédiction de toute ma vie. La vérité dans l'amitié, c'était le cadeau qu'il pouvait faire; c'était tout, et c'était assez. Lagneau est présent partout où se rencontrent ceux qui ne transigent pas avec la vérité. Il nous a appris que cela devait être inflexiblement conservé, et que c'était un acte d'amour. Lagneau était le plus simple, le plus grand, le plus véritablement homme. »

Dès mon arrivée à l'Abbaye, j'avais reçu un exemplaire des *Simples notes pour un programme d'union et d'action, suivies de divers fragments,* de Jules Lagneau. En voici les titres : *La vraie réalité; Qu'est-ce qu'être libre? La liberté doit être aimée pour elle-même; Sur quoi repose la liberté politique? Danger pour l'esprit de se croire en possession de l'absolu; Possession de soi et passion; Le Devoir est sans limites; Comment se garder de tout fanatisme.* Les *Notes* résument toute l'action tentée par Paul Desjardins; les *Fragments,* toute sa pensée avouée.

Quelques semaines avant sa mort, l'octogénaire note dans son agenda : « La nuit dernière, j'ai rêvé de Jules Lagneau. Il me souriait. »

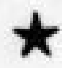


Novembre-décembre 1939. — Mornes semaines. Paul Desjardins, privé d'amis, s'ennuie au milieu de nous, ses familiers, qui nous sommes créé des tâches. Il reste assis, les mains aux genoux. Il murmure : « Je suis comme Bélisaire. »

Pourtant, un soir qu'il vint, avant le dîner, s'asseoir à la table où je travaillais, je le sentis détendu, jouissant du silence de la petite maison où nous nous trouvions exceptionnellement seuls. Je m'enhardis alors à lui dire ma dette, tout ce que je devais aux quatre années passées dans cet extraordinaire Pontigny où il m'avait appelé, où ma santé s'était rétablie, où j'avais connu, près de lui, le bonheur dont je suis capable. Ce jour-là, nous entrâmes dans la communion des amis.



Il est tard. Je vais me coucher. Ma chambre est sous la sienne. Panne d'électricité. J'allume ma bougie. Un bruit de chaise qui tombe, le cri : « Je brûle! » me font grimper chez lui. Il est debout, son bougeoir à la main; des flammes minuscules courent sur sa robe de chambre. Un geste les éteint. A la lueur mobile de la bougie, je suis frappé de l'allure faunesque du vieillard surpris dans sa toilette de nuit : ses longues oreilles, ses larges narines roses, ses pommettes velues... Sans oser trop le regarder, je demeurai près de lui jusqu'au retour de la lumière.



Lundi 19 *février* 1940. — Paul Desjardins, revenant de la poste, me remet la convocation militaire.

Jeudi 22 *février* 1940. — Adieux sur le quai de la gare. Au moment où le train s'ébranle, son regard perdu, sa main levée vers son petit-fils et moi qui partons.

Quelques jours plus tard, lettre de Catherine : « Grand-père est très malade. On a cru qu'il allait mourir. »

Vendredi 8 *mars* 1940. — Au pied du lit de Paul Desjardins mourant. Une voix chère prononce mon nom à son

oreille. Elle insiste : « Dites-lui bonjour! » Le vaste front, les paupières, le nez sensible, rien ne bouge. Seules, les lèvres, avec une docilité enfantine, balbutient un timide : « Bonjour, Monsieur ».

Dimanche 10 *mars* 1940. — Mort de Paul Desjardins. Lettre de sa fille.

Mercredi 13 *mars* 1940. — Enterrement de Paul Desjardins. Comme nous traversons le village, une réflexion de Mme Préau, la fermière, me revient à l'esprit : « M. Desjardins, il faut se dépêcher si l'on veut le saluer la première. » Aujourd'hui, on peut prendre son temps. Pour entrer à l'église, le grand cercueil est porté par des artisans du pays, ceux qu'il avait fait travailler pour l'Abbaye et qu'il admirait, le forgeron surtout, Graillot, l'auteur des belles portes de la bibliothèque.

Septembre 1940. — Retour à Pontigny. La lessive des soldats allemands sèche sur les ifs; leurs canons sont alignés sous le cloître. Du fond de cette humiliation monte en moi la parole antique parvenue jusqu'à nous sous le nom d'un autre Paul : « Toute correction, il est vrai, paraît sur l'heure un sujet de tristesse, et non de joie; mais elle produit plus tard, pour ceux qui ont été ainsi exercés, un fruit paisible de justice. Relevez donc ces mains qui tombent et ces genoux qui défaillent! »



En 1949, la bibliothèque de M. Desjardins est à l'Abbaye de Royaumont, où se tiennent annuellement des décades qui s'inspirent de celles qu'il avait instituées.

A Pontigny, l'Abbaye est devenue un collège.

POÈMES[1]

par JACQUES DUPIN

ENFANT DU GLAS

Ce rude lit de fortune, ma gouttière de bleuâtre torpeur, ce lit trop étroit pour séduire encore le sommeil, je n'ai plus qu'à m'y couler comme un lingot de plomb. C'est le moment qu'espérait l'enfance aux aguets derrière la vitre nulle pour apporter ses relents, ses bizarres traînées de lumière, le brisement de sa voix d'incomprise ou d'étrangère, et ce désir surtout qu'elle a, de se bercer à mes années rugueuses. Et de retour à mon chevet, voici la nuée des anciennes mouches qui scintille et bourdonne, qui implore et menace... Vraiment, je n'ai plus la force d'inventer de nouvelles erreurs, d'éclairer de nouveaux mirages. Je deviens immobile, comme on entre dans la mer.

Nous avons poussé très vite, au hasard des intempéries, chardons parmi les ruines, herbes folles, entre les tombes. Dans nos yeux orphelins, pour éveiller le risque et la lueur, un vent précoce se leva. On eut beau nous passer en guise de harnais les habits du dimanche, nous portions le noir avec tant d'élégance que l'agressive nudité traversait l'ordre des ténèbres. Nous n'avons pas triché, mais sous le deuil notre innocence a vu... Tellement nous avons grandi, mes frères! Et nos maîtres n'ont rien appris...

Embellir le paysage pour l'éparpiller en bijoux, nous déclinons ce déshonneur. Sur l'éboulis des remparts, nous serons les danseurs de l'approche du soir, avec nos femmes relevées. Rien ne passera vivant qu'à travers notre corps. Craignez ce

(1) D'un recueil à paraître aux éditions G. L. M.

large afflux d'azur dans le sang du désir. Obliques, accusez-nous d'incarner la rigueur du miroir. Le plus haut regard de l'amour nous crie son nom : REVOLTE!

Enfants du glas, enfants du large, je dors afin que nous rêvions ensemble. Un glaive au flanc, le torrent remonte son cours pour aveugler la source absente. Le vide de nos mains frissonne dans l'air mort... La mesure est perdue. C'est le temps du reniement, le point d'orgue du cœur aboli!

L'entrevision, là-bas, d'une épée nue qui danse sur la mer, ce vertical rayon qui poignarde l'immense, serait-ce pas le signe précurseur ou le regard naissant des races neuves qui se lèvent? Pour eux la moisson, et la Fête, et les Noces! Pour nous... Je hais ceux qui viendront. Ils ne viendront jamais.

Hors du fruit-roi dont la libration s'alentit jusqu'au rêve, monte un chant qui s'ignore et qui peut croître sans déchoir, aujourd'hui que la fumée d'un brasier mort l'enserre et le réhausse comme un blâme. C'est la naissance illimitée qui commence de naître.

...En allée, cette voix, sans échos — les murs sont souvenirs —, je suis le dernier à l'entendre. et de si loin que ce n'est plus ma voix.

LA FEMME ARMÉE

J'aime l'accueil que réserve à l'orage la femme. L'obsession de se prostituer la tyrannise. Elle en oublie ce pouvoir d'extra-lucidité que lui confère son troisième œil, son accoutumance au vertige. Jamais elle n'a pu concevoir la hiérarchie féroce qui la rend vassale du poignard, qui la rive aux décrets obscurs des pulsations du sang. Par les fissures dont sa race se meurt, où pousse le chiendent, son étreinte révèle à qui s'abandonne le message à bouche fermée d'un monde en veilleuse. Le cristal artériel qui vibre en écartant les chairs que violent doucement des effluves de fleurs géantes m'apporte l'écho étouffé des remuements, des girations, des heurts qui ébranlent les fondations sans déraciner les secrets des dessous de la vie. A l'heure

privilégiée où les chimères semblent l'écarteler, où la succession des couleurs martèle ses yeux, où son souffle vireux s'exaspère pour opérer la fusion des quatre éléments, je sens trembler en elle le grand chaos primitif. Elle est mon double noir qui harcèle mes épées solaires. La femme au corps sonore a trop de bouches pour parler. Qu'elle se hausse, émergeant du tumulte intérieur, c'est la rupture. Les dernières chevauchées la traversent, la délaissent et s'ennuagent, et sur sa lèvre expire une jaune écume où vient s'émerveiller le soleil.

LA ROSE ET LE RAT

Les mots suffoquent, retour des zones pures, les yeux dérogent. L'angoisse ne finit pas de savourer la brume au dedans des vertèbres. L'ombre s'aggrave à résorber les mauvais rêves. La pourpre des guenilles est pendue au clou. La lampe-tempête agonise... Ce n'est plus le cercle enchanté, c'est le cercle.

Tout vient de se mêler étrangement, de s'éprendre et de se détruire, de s'étreindre et de brûler. La terre encerclait le ciel, je n'ai pas su l'arrondir. Aujourd'hui tout est ciel, tout conspire à l'oubli de tout. La parole n'en demeure pas moins solitaire. Comme le monde qu'elle hait.

Volcan, je te jugule! Et le tendre moribond vit sa jeune fumée s'étonner et disparaître. Il aimait ceux qu'on tue par erreur ceux qui passent sans regard. Il est mort d'une orgie de lumière, entre deux fatigues, entre deux nuages.

Roi que je fus, ta couronne est un appel au meurtre. Un appel sans réponse. J'ai joué pour perdre et j'ai gagné : je suis perdu. Puissent vos têtes et l'oubli retomber sur ma mort!

PARCOURS

par GEORGES NAVEL

Au-dessus du lit de mes parents, deux gravures de champ de bataille encadraient un crucifix. A la fête des Rameaux, ma mère ne manquait pas de renouveler la branche de buis soutenue entre ivoire et croix. Le lit de bois ciré était large et tranquille. Les oreillers toujours blancs, ajustés à la même inclinaison, voisinaient avec l'édredon rouge, rebondi sans creux ni bosses, qui le couvrait presque entièrement. Nos murs étaient tapissés de papier à fleurs que mes grandes sœurs s'entendaient à changer avant qu'il ne devienne trop vilain. C'était le même dans les deux alcôves, la cuisine et la grande chambre où se trouvait le lit des parents. Avec mes yeux de cinq ans, la pièce me semblait vaste, gai le coquelicot du lit, couleur de blé notre parquet de planches. Tout rayonnait. Les jours de « fla-fla », comme mon père nommait les fêtes, l'édredon s'embourgeoisait d'un dessus de lit de dentelles, pesant et plus crémeux que les rideaux des deux fenêtres de la chambre. Couronné d'une pyramide de pots de confiture et de gros pots de grès remplis de saindoux, le haut bahut pour le linge faisait face au lit.

A l'heure du coucher ma mère posait la lampe sur une commode en dessous des portraits de nos morts. Une jeune fille à chignon haut, les yeux tristes, le visage sévère, un adolescent en tenue d'usine, casquette à visière de cuir, colletin, tricot à rayures des marins et des ouvriers de fonderie. Les trois autres, au berceau et en robette, figuraient dans des cadres plus petits. L'angle

qu'occupait le lit des parents attirait le sacré, les souvenirs. Sur la même paroi, près de son diplôme de bon soldat, la montre d'argent de mon père pendait à un clou. L'écrin de sa médaille du travail voisinait avec un vase au bouquet d'herbes folles, près de sa photographie en militaire dans un cadre à dorures. Datée de 1875, elle avait été prise à Constantine . La main sur un guéridon, la taille redressée, imberbe, les joues pleines, le chasseur à pied représentait le bleu venu de la culture. Commis de ferme, il avait lâché la charrue pour un engagement de cinq ans dans l'armée d'Afrique, Après l'invasion et la perte de l'Alsace-Lorraine, le jeune patriote avait voulu servir la France. Comme il avait perdu ses parents une dizaine d'années avant le désastre national, s'engager c'était retrouver une grande famille avec pour père un colonel. Il était fils de soldat de carrière. Mon grand-père, avant de revenir à ses vignes de Pagny-sur-Moselle, avait servi quinze ans comme tambour dans les armées de Louis-Philippe. De retour au village natal, il avait continué de taper sur la peau d'âne, ses fonctions d'appariteur de la commune ajoutaient au revenu de ses tonneaux de vin gris, à sa retraite. La vie civile a ses dangers : il fut tué d'un coup de couteau.

A l'armée, mon père avait appris l'alphabet et le clairon, qui effrayait les derniers lions d'Algérie. Jardinier le dimanche chez les colons de Batna, ordonnance en semaine, de l'argent de poche en suffisance pour ses soirées de faridon, le vin à un sou le litre et l'amour des moukères en rapport, le pays lui laissait des regrets. Depuis, les jours de gaieté, il parlait arbi. En quittant l'armée, il avait voulu être gendarme, mais l'instruction lui manquait trop. Il était devenu manœuvre aux fonderies de Pont-à-Mousson. Sa médaille de Trente ans de service voisinait avec l'emblème de son régiment, le cor de chasse de la Sidi-Brahim.

Le chasseur à pied était un vieil homme. A l'heure du coucher, il gémissait en retirant de ses gros souliers ses pieds enveloppés de chaussettes russes. L'abat-jour découpait sur le plancher un cercle rose. Assis, le buste dans la

pénombre, les pieds dans le cercle lumineux, il examinait ses durillons et ses cors. Il se déshabillait lentement, toujours en se plaignant de la fatigue de sa journée. Quant il entrait au lit, le sommier craquait sous sa corpulence. Après quelques instants de repos allongé, il clamait d'une voix de chambrée son bonheur d'être enfin couché. « Vive le schloff! Il n'y a que là qu'on est bien! » disait-il tous les soirs en retrouvant un accent de conscrit.

Hiver comme été il était debout avant cinq heures. La famille se couchait tôt. Mes deux grandes sœurs s'éclairaient d'une bougie pour rejoindre leur alcôve. Il y avait un Christ au-dessus de leur lit. Marie, en longue chemise et la chevelure pendante, s'agenouillait pour une prière.

Je dormais dans l'alcôve contiguë à la chambre des parents. Deux grands lits de fer s'y alignaient, celui de mes sœurs plus jeunes, celui des garçons. Pendant que mon père se déshabillait, je sautais d'un lit à l'autre en m'enfiévrant à des culbutes. Les doigts qui me pinçaient le nez portaient des taches d'encre : écolière, ma jeune sœur avait deux ans de plus que moi. Les cheveux de Jeanne sentaient le carton de la fabrique où elle travaillait. Elle me saisissait par une patte, amusée de ma colère quand elle pouvait trousser ma chemise. Fâché, l'entrain me quittait. Je m'allongeais entre mes deux frères, René, de sept ans plus âgé que moi, Lucien de dix. Ma mère était la dernière à se coucher. Elle soufflait la lampe après avoir fouillé l'entrebâillement de sa chemise pour saisir une puce qui la tourmentait depuis le moment du matin où elle avait traversé une remise trop fréquentée par les chiens. Elle ne se couchait jamais sans avoir accordé un regard à ses disparus. Après sa victoire rituelle, la nuit régnait dans la chambre. Ma mère repoussait un peu mon père qui ne lui laissait pas assez de place à l'avant du lit. Dans le noir, les chuchotements de René cultivaient ma terreur du diable et de la mort.

En hiver, quand il gelait dehors, il faisait toujours bon chez nous. Quand je me levais, mon père et les grands étaient partis au travail. Hélène galopait vers l'école. J'avais à peine ouvert les yeux sur un remuement d'om-

bres, vu ma mère, la première levée, traversant la chambre avec sa lampe allumée, revenir pour secouer les garçons et la jeune fille, les tirer du sommeil doucement. C'était jour de verglas, ou la neige tombait, je savais le temps depuis leur lever par le ton des voix, les recommandations de ma mère aux partants. C'était plus de huit heures quand elle m'appelait. La lampe était soufflée. Je courais à la fenêtre pour voir sur la vitre les dessins du gel, le travail des anges ou de la Vierge pendant la nuit. S'il neigeait, les vitres étaient transparentes, le reflet de neige du toit de la maison d'en face éclairait la chambre, le clocher du village était blanc aussi, son coq figé me faisait pitié, seul dans les hauteurs striées de flocons.

Assis à croupetons, les pieds rentrés sous ma chemise, j'avalais distraitement le grand bol de café au lait, les tartines que ma mère mettait devant moi. La cafetière bleue avait rejoint sa place sur le poêle ronflant. Le lait en bouillant avait versé sur le feu, son odeur se mêlait à celle du café et du pain grillé. Une pendule à coucou répondait à la sonnerie de notre horloge à poids. Sur la table, la marque d'un paquet de chicorée s'ornait d'une caravane en marche près d'une oasis. Elle me faisait rêver aux lointains pays chauds et poser des questions sur les lions et les crocodiles. Ma mère marchait à pas feutrés, dans le village régnait le silence des jours d'hiver. Les coqs chantaient moins fort dans les poulaillers. Je m'habillais. Ma mère jugeait ma toilette suffisante quand elle m'avait débarbouillé le visage du coin mouillé de son tablier. Elle retrouvait ses sabots à la porte, je la suivais au jardin avec son panier d'épluchures, un seau de pâtée pour le cochon, elle descendait l'escalier de bois, traversait une remise, passait près de la chambre à four où de temps à autre elle faisait cuire notre pain. Pendant que ma mère distribuait la nourriture aux bêtes, notre voisine apparaissait à sa fenêtre, l'ouvrait pour les salutations matinales. Considérations sur la température, la neige fondante ou les dangers du verglas, elle plaignait les partants dans la froidure et l'obscurité, surtout mon père qui travaillait dehors. Quand j'étais seul près d'elle, j'ai

toujours vu ma mère sereine, mais en parlant à une voisine, elle accentuait son enjouement, elle ébrouait un peu ses épaules dans le froid comme s'il l'eût seulement taquinée et mettait fin à la conversation en marquant du plaisir à retourner au chaud. Notre pommier était triste près de la baraque à cochons. Des tiges de choux de Bruxelles dépassaient de la couche de neige.

A la bonne saison, les bordures des carrés de choux et de laitues, plantés de fleurs variées, m'émerveillaient le matin. Ma mère pouvait faire de gros bouquets. Quand elle s'affairait avec ses ciseaux, elle était radieuse. Hélène emportait sa gerbe pour fleurir l'église en allant au catéchisme.

Ma mère n'allait jamais à la messe, mais quelquefois, le soir, en revenant des champs, à l'heure de la prière, nous entrions à l'église. Elle touchait l'eau bénite, me tendait les doigts, se signait. J'imitais son geste. J'aimais les couleurs des vitraux. Quand nous sortions, je croyais connaître un secret. Les maisons du village me semblaient autres, comme un décor. Troublé, je croyais savoir qu'il n'y avait qu'en apparence une vieille femme et un petit garçon. En touchant sa main, son âme illuminée par la foi passait dans la mienne. La coulée de sa main m'émouvait davantage, me donnait la sensation que nous ne formions qu'un seul être.

Entre des champs et des vergers, comme de nombreux villages lorrains, le pays s'étire en longueur. Notre enclos voisinait avec les murs du parc d'un château dont les tilleuls et les marronniers attiraient les oiseaux de la forêt. Dès l'aube commençait le ramage. Réveillé par le départ des grands, je m'engourdissais dans le sommeil sans cesser d'entendre siffler les merles. En m'éveillant le matin j'ai toujours cru au paradis.

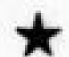
Derrière le mur de notre jardin coulait un ruisseau où ma mère rinçait ses lessives. La belle saison ramenait les libellules, les papillons sur les orties, les bardanes des rives, des épanouissements de blancheurs dans le verger à côté. L'eau était claire, peu profonde, elle coulait sur des débris de vaisselle colorée, des oies, des canards navi-

guaient. Quand ma mère lavait, je jouais avec les scarabées bleus, les coccinelles. Toutes les couleurs se tenaient en rapport avec le ciel, le terrestre s'accordait à l'invisible, les croyances aux anges faisaient musique, par beau temps j'étais grisé. Parfois, inquiet un moment — l'eau transportait une portée de chatons noyés, ou les cloches avaient sonné le glas — j'avais soudain peur que le monde désenchanté soit le vrai monde. Un moment j'étais coupé de mes rêves, tendu pour mieux voir, écouter. Je regardais les champs, le ciel vide des présences dont je l'avais peuplé. Ma mère mourrait, je la perdrais pour toujours. Elle avait des cheveux gris, ma joue touchait ses lunettes, je l'embrassais. Je retournais à mes coccinelles quand elle m'avait rassuré. J'aurais voulu devenir grand sans qu'elle vieillisse.

En été, pour aller aux champs, elle se coiffait de la halette lorraine. Une couche épaisse de jupons enflait sa silhouette. Elle portait toujours un tablier de jardinier, un caraco dégageait ses bras hâlés. Pendant qu'elle s'occupait à biner les pommes de terre, couché sur la terre chaude je regardais les nuages changer. Les cloches de Montauville répondaient aux cloches de Maidières, sonnaient les heures et les offices. On n'était jamais très seuls, le silence n'était jamais pesant.

En revenant du champ de manœuvre, des détachements de soldats passaient sur la route. J'admirais les dragons, je rêvais d'être grand et d'avoir un cheval. Ma mère se redressait pour regarder la troupe, sourire à la jeunesse, je criais des bonjours. Un de nos champs était près du cimetière. En revenant ma mère laissait sa brouette, poussait doucement la grille, nous entrions à pas légers chez les dormeurs. Quand le fossoyeur était là creusant une nouvelle fosse, je regardais bien la terre profonde en songeant moins à l'enfer qu'au poids de la glaise sur les cercueils. Aucun des nôtres n'était enterré là, tous reposaient au cimetière de Pont-à-Mousson. Ma mère entrait là par politesse, visite à d'anciennes relations, pour prier sur quelques tombes. Nous sortions. Après avoir assuré l'équilibre d'un sac d'herbe, ma mère

reprenait sa brouette. Face au soleil couchant, nous marchions dans un silence recueilli. Ebloui par une autre lumière, la poussière du chemin me semblait celle de l'éternité.



Mon pere avait le vin gai, l'ivresse patriotique. Il soupçonnait de sentiments germanophiles un agent de Pont-à Mousson qui plusieurs fois l'avait conduit au poste pour faire cesser ses Marseillaises et ses Vivats à la Sidi-Brahim. Inquiète les soirs de paye, ma mère m'envoyait à sa rencontre pour lui éviter les tentations d'un tour en ville. Dès que j'ai eu les jambes assez longues, j'ai fait le parcours de Maidières à la route des Forges. Le gaz l'éclairait d'une lumière souffrante, avec d'inquiétants points d'ombre. Des trains passaient sur le talus. La lune dansait dans les nuages, elle ressemblait aux affiches du cirage, sa vue me rassurait. Dès le commencement, la route sentait l'enfer, le minerai. A la sortie, après le mugissement du «gueulard», mon père accrochait un jeton de cuivre au contrôle sous le regard du gardien en képi. J'embrassais sa joue piquante, sa main était dure comme de la corne, elle était souvent écorchée. Il avançait en tanguant sur ses pieds douloureux. Il s'arrêtait au caboulot pour boire une chopine, retrouver des compagnons. Comme lui, c'étaient de vrais mâles à longues moustaches, les joues couvertes d'un barbe de fin de semaine, des hommes forts qui sentaient la sueur de fonderie. Ils avaient des dents jaunies et des creux entre. J'hésitais à mettre ma main dans leurs grandes pinces. Ils la serraient sans me faire mal. Ils buvaient le vin d'Algérie dans des verres épais. Un paquet de gris circulait entre les buveurs. Dans le nez je recevais de la fumée âcre en admirant la force et la bonté des hommes qui m'avaient fait peur. Pendant qu'ils se racontaient des histoires de régiment, j'habillais en couleurs d'Epinal les anciens zouaves, spahis, marins, tous ces lascars vêtus de colletins, largeaux et de ceintures de terrasse. Mon père sortait d'un portefeuille noirci la

photo d'un caïd en turban et burnous, celle d'une moukère de ses souvenirs. On se montrait des tatouages. A une autre table, solitaire et le regard fauve, un ancien Bat d'Af devant une absinthe, foulard au cou, visière cassée, soutenait de son air bravache l'honneur d'avoir servi aux Joyeux.

★

En hiver j'allais attendre à la gare de Pont-à-Mousson mes grandes sœurs qui revenaient d'une fabrique de Pagny-sur-Moselle. La station un moment s'animait des rires, des exclamations d'une jeune foule, des claquements de portières. J'embrassais des joues qu'un peu de poudre de riz avait parfumées en frôlant des cols de fourrure. Je marchais entre Marguerite et Marie, le rayonnement de leur corps sans pesanteur m'enveloppait d'une certitude affectueuse. S'il pleuvait, ma mère m'envoyait leur porter un parapluie. J'avais marché dans le noir, d'un bec de gaz à l'autre, sous le crépitement des gouttes. Près d'elles, aux lumières des boutiques, la pluie était plus belle, elle ruisselait en gouttes d'argent, mêlait son bruit à leurs propos. J'étais bien près d'elles sous la pluie, j'étais bien près d'elles quand il neigeait, aux premières fines neiges avant la Saint-Nicolas. Dans la gare où je les attendais à l'abri d'un auvent, un fin grésil commençait de couvrir la voie. La locomotive apparaissait en éclairant devant elle des stries blanches. J'embrassais la neige sur des joues humidifiées par les atteintes des flocons qui dès la descente du train avaient poudré mes sœurs en s'attardant en poussière fondante sur les fourrures de leurs cols en peau de lapin, leurs manchons, sur la plume de leurs chapeaux à larges ailes. Une couche de neige, guère plus épaisse qu'un drap couvrait le trottoir. Elle ouatait les bruits ordinaires. Les becs de gaz en chapeau blanc répandaient une lumière plus douce. Sous leur abat-jour, un fiacre sortant de la nuit passait brillant et presque irréel. Les grands marronniers de la promenade profilaient leurs silhouettes au plus haut de la nuit. Il semblait

faire bon dans les maisons. Les lumières aux façades s'accordaient intimement à la nuit neigeuse, à l'étouffée des pas. Mes sœurs rentraient rarement à Maidières sans avoir fait un tour en ville. Parfois nous entrions dans un grand bazar. En réglant un achat, sous le regard des mannequins de cire, des vendeurs cérémonieux, de la caissière hiératique, les grandes sœurs me paraissaient accomplir un geste très difficile. Je ne savais pas compter l'argent. Elles entraient aussi dans une pâtisserie sans être timides devant la belle dame à bonnet blanc qui me tendait une tarte aux cerises. Nous revenions sur nos pas. La gare était déserte, un cheminot agitait une lanterne, la lumière rouge à l'arrière d'un train s'enfonçait dans la nuit. Le chemin de retour était peu éclairé. Si mes sœurs avaient rencontré une amie, les filles parlaient des histoires d'amour de leurs compagnes de travail, mariages, fiançailles, abandons. Délaissée par un dragon, une jeune fille s'était jetée dans la Moselle, une autre était partie à Paris « faire la vie ». Un parfum discret de poudre et de violette, un froufrou de jupes, une chaleur, une conversation chuchotée où se mêlaient des exclamations apitoyées adoucissaient le sentiment que j'avais de la grande nuit. Les filles de fabrique se nourrissaient mal. Elles partaient le matin avec un casse-croute au pâté d'Italie qui leur servait de repas à midi. Un coup de froid, une bronchite, quelques-unes s'en allaient doucement de la poitrine. Quand nous quittions la jeune amie, mes sœurs murmuraient : « Elle n'ira pas loin, la pauvre... ». Elle toussait beaucoup.

En tenue de gymnaste, un jeune homme aux pommettes roses, le fiancé de Marguerite, arrivait chez nous le dimanche matin. Les jeunes gens se fréquentaient depuis des années. Camille était mon parrain, je l'accueillais joyeusement, ses bras me servaient d'agrès. L'après-midi, je partais en promenade avec les fiancés. Marguerite portait une toilette à la taille haute et pincée. Sa robe longue couvrait ses bottines, de deux doigts elle la relevait légèrement sur le côté. Elle tenait une ombrelle et des

gants. Je suçais un sucre d'orge ou je soufflais dans un mirliton. En costume de ville, la tête redressée par un col en celluloïd, Camille portait le chapeau melon. Les jeunes gens, se donnant le bras, marchaient cérémonieusement sous la voûte verte des marronniers de la promenade. Nous croisions des militaires de la garnison. Des dragons en hautes bottes, en casques de pompiers à crinière, la main sur le pommeau du sabre pour en relever la pointe extrême, cherchaient aventure. Les jeunes filles, par petits groupes, se donnaient le bras pour mieux protéger leur cœur. Près de nous passaient les familles et les poussettes des derniers-nés. Sous l'allée verte, au-dessus des uniformes et des toilettes claires, se balançaient mollement les petits ballons rouges et bleus à la perche d'un marchand. La foule se pressait vers les flonflons du kiosque à musique. Pendant ce temps, René tambour et Lucien trombone suivaient le drapeau de la fanfare du village sur les routes poudreuses et blanches aux accents de Sambre-et-Meuse.



Il fut un temps où mon père, après sa journée de douze heures à l'usine, veillait en aidant ma mère qui cousait des boutons sur des tuniques de soldats, besogne qu'elle prenait à domicile en plus de son ménage, du travail des champs et des soins à sa ribambelle de jeunes enfants. Temps de misère, non de pauvreté, pain à crédit, soupe des casernes, visite des dames charitables, billets de cent sous, paquets de vêtements usagés. Les premiers de la nichée avaient eu la vie dure, leur pain quotidien trempé d'humiliations. Plus tard, au salaire du père s'étaient ajoutés ceux des adolescents. Passé que je n'ai connu que par ouï-dire : en arrivant le dernier, j'étais né dans des temps plus favorables. Après le mariage de l'aîné de ses fils, mon père avait pour l'aider la paye de cinq gagnants et la seule charge de deux petites bouches à nourrir. Un peu après ma naissance, la famille avait quitté Pont-à-Mousson. Une famille nombreuse, quand les enfants ont

de l'âge, trouve plus facilement à se loger. J'étais né dans une maison de misère où les batailles des gosses, suivies de rixes entre les parents, étaient fréquentes. Le revolver claquait. Mon père en avait gardé de mauvais souvenirs. Le dimanche, de mes petites mains palpant ses joues, je retrouvais le long de ses mâchoires deux balles qui se déplaçaient entre chair et peau, cadeau à bout portant d'un voisin irascible.

A Pont-à-Mousson, mes grandes sœurs étaient allées en classe à l'école religieuse. Jeanne se souvenait des châtiments, mais plus de l'alphabet. Marguerite savait écrire son nom, guère davantage. Avec Marie succès : les rudiments du certificat et les bons principes. Grande, brune, maigre, les traits fins, de mise modeste mais soignée, de manières réservées, la jeune fille avait retenu l'attention de quelques fils de famille aisés, des prétendants que son genre sérieux, un peu fier, attirait. Première ou contremaîtresse, à la fabrique elle gagnait davantage que ses sœurs. A la maison, sa paye était nécessaire. Marie avait éloigné d'elle certains soupirants pour cette raison. De plus, elle savait que sa présence favorisait la paix chez nous. Mon père l'écoutait, cessait de bougonner. Le dimanche matin, Marie, en dirigeant ses sœurs, en s'activant elle même, secondait bien ma mère. Repassage, raccommodage, les vitres et la poussière leur passaient par les mains. Elles avaient à faire pour elles-mêmes, bas, vêtements de semaine et du dimanche. Tout se faisait, leur toilette, la chambre fermée, et sur la tête d'Hélène et la mienne, la recherche des poux de l'école après le savonnage des pieds à la tête. De l'eau chauffait. Mon père attendait la bassine pour son bain de pieds. C'était son tour de se laver, la tête, le torse, les extrémités. Grand remue-ménage le matin : les fers à repasser, l'eau bouillante, disputaient la place aux marmites du repas. Ma mère faisait la cuisine, distribuait le linge, les vêtements de rechange à son homme, à ses gamins. On la dérangeait souvent. Neuf présences font beaucoup de vie à ces heures-là. Au sentiment de la fête se mêlait la nervosité. Mon père m'avait dit « bon p'tiot » parce que je lui appor-

tais ses bottines cirées par mes soins. Cela me chauffait le cœur. Mais cinq minutes après, Jeanne, que j'avais appelée « grande vache », me donnait une gifle. Lucien qui me protégeait la menaçait de son poing. Moqueries, plaisanteries prises en mauvaise part, les éclats succédaient aux rires. Ma mère avait le vertige. Marie, d'une voix douce mais impérative, ramenait tout le monde à la raison. Jamais sa main ne s'abattait sur ma joue. Elle me grondait avec gentillesse quand sans malice j'avais dit un gros mot. Sérieuse, sans tristesse, son regard était vif, un peu moqueur. A son égalité d'humeur, la foi religieuse avait grande part. Le dimanche était un jour où elle s'appliquait à faire régner du calme et du bonheur autour d'elle.

L'âge n'avait pas rendu mon père chauve, et sa coupe de cheveux continuait de satisfaire aux exigences de la vie de caserne en manière de fidélité. Le crâne tondu était à ses yeux un symbole de l'honnêteté allié à la discipline qui fait la force des armées. Il s'accordait la coupe réglementaire, deux centimètres relevé en brosse. Il se caressait la tête avec douceur, contentement, pour s'administrer la preuve de ses bons sentiments, de sa rectitude envers l'Etat, de son sens du devoir et de sa vie sans reproche. Il ressemblait à Bismarck : yeux bleus, gonflement des paupières au niveau des sourcils broussailleux, grosses moustaches, tête carrée, nuque plate, l'air de hauteur remplacé par l'humilité. Mon père agissait avec lenteur. Son bain de pieds du dimanche l'occupait longtemps, compliqué de la taille délicate de ses durillons. Et tous les dimanches à ce moment-là il se querellait avec Lucien dès que l'adolescent, achevant sa toilette, peignait ses cheveux modérément longs. Les cloches de Maidières carillonnaient, mon père reprochait à Lucien, de son premier biberon à son entrée à l'usine, les incidents de sa carrière de mauvais sujet, en lui prophétisant la prison et le couperet de la guillotine. Blagueur, sûr de la force de son poing ou de son élan dans la fuite, l'adolescent ne restait pas à court de répliques et prenait du plaisir à la colère du vieil homme. Marie intervenait.

Un fils de paysans aisés, assez beau garçon, de bureaucrate à l'usine était devenu militaire de carrière. En permission, le sergent-major passait chez nous parfois pour voir Marie le dimanche après-midi. Ce garçon lui plaisait. C'était un soupirant qu'elle avait écarté des années plus tôt en repoussant la possibilité de son mariage jusqu'à l'âge où elle devrait coiffer Sainte-Catherine. Fiancé ou marié depuis, il venait de loin en loin couver la « regrettée » d'un regard amical. La grande chambre était nette, Marie endimanchée sans coquetterie l'attendait. Elle portait une jupe noire, un corsage à manches longues, à col montant de guipure qui lui tenait la tête droite. Sèche et haute, son apparence de directrice d'orphelinat s'adoucissait de la courbe de sa coiffure un peu bouffante, son visage et ses mains longues semblaient pétris de sérénité. Assise près de la fenêtre, elle brodait. Le jeune homme se tenait à distance, leur conversation languissait. Je restais près d'eux sans plaisir. Ma mère apportait le café sur la table cirée où Marie avait étalé un napperon. Pour donner plus de gaieté au dimanche, ma mère mettait en marche un phonographe à grand pavillon nasillard, et sans savoir pourquoi une sorte de détresse me gagnait.

TÉMOIGNAGE POUR LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES

par ALBERT RANC

C'est au début du XX[e] siècle que s'est réuni à Paris le premier congrès international de Philosophie. C'est à la fin de la première moitié du XX[e] siècle que s'est réuni à Paris le premier congrès international de Philosophie des Sciences. Cette double constatation est une des caractéristiques les plus frappantes du mouvement des idées au cours de cette étonnante période de l'histoire intellectuelle de l'humanité. Emile Bréhier l'a parfaitement noté; l'homme de solide culture avait, vers 1900, une vision du monde assez cohérente. Elle était appuyée sur des données positives tout en étant dégagée des incertitudes métaphysiques. Elle semblait avoir devant elle de larges possibilités et un long avenir : « déterminisme et évolution, tels étaient les mots de passe qui ouvraient toutes les avenues de la connaissance ». Il existait alors une collaboration intime entre la science et la philosophie, car on était revenu à la tradition cartésienne écartée au cours du XIX[e] siècle par le positivisme. L'état des choses changea à la fin du premier quart du présent siècle, lorsque vers 1925 la microphysique partit en flèche. Elle est la réalité profonde. Comme l'a dit Louis de Broglie, le microscopique sous-tend le macroscopique : c'est en lui qu'il faut chercher les ultimes arcanes de la réalité qui, dans le macroscopique, c'est-à-dire à l'échelle humaine, « se dissimulent sous l'imprécision des données sensorielles et dans la masse confuse des moyennes statistiques ». On pense bien que c'est suivant les résultats des travaux des microphysiciens qu'il faudra peut-être un jour traiter à nouveau les grands problèmes de la philosophie, et cependant c'est à l'époque de leurs premiers envols que s'est produite la scission entre elle et la science.

Bien rares, en effet, furent les philosophes qui acceptèrent les exigences de la microphysique où règne la discontinuité, et c'est alors que commença la constitution d'une philosophie des sciences qui a son autonomie et n'entre pas, jusqu'à plus ample développement tout au moins, dans le courant de la philosophie générale.

Pour autant, c'est cette interpénétration que Henri Bouchet voudrait voir réaliser aujourd'hui (1) en donnant à la philosophie comme tâche essentielle, dit-il, d'être la gardienne des principes rationnels qu'ébranlent les découvertes des microphysiciens. Elles ont ouvert une crise du déterminisme, le principe de causalité est nié ou tout au moins affaibli, le principe d'identité est mis à bas, celui de la non-contradiction est menacé et l'on tente d'introduire « une troisième valeur » logique entre la vérité et l'erreur. Parce que les théories nouvelles contredisent les théories classiques, il faudrait, avec Lupasco, faire de la contradiction « le fondement même de la réalité ». Comment réagir contre toutes ces nouveautés que Henri Bouchet juge pernicieuses, comment réagir contre « cette menace de démission de la raison humaine » ? A son sens, en restaurant la notion d'individualité en général, si malmenée durant vingt-quatre siècles de rationalisme unitaire. Il a suivi l'aventure vécue par les prospecteurs du monde microphysique, leur découverte de l'atome lacunaire et sécable à l'encontre de l'antique tradition, celle de la solidité de la structure atomique si difficile à modifier de l'extérieur, alors que ses transmutations spontanées sont mises en évidence. Bref, l'atome lui apparaît comme parfaitement équilibré et réluctant aux éléments extérieurs de désintégration. Son individualité puissante, dit-il, se manifeste, capable de rétablir un équilibre compromis et d'assurer une sorte d'autonomie constructive dont l'effet le plus saisissant est représenté par les molécules. Aussi bien, est-ce en quittant le domaine des concepts de la philosophie unitaire, en se plaçant sur le terrain du réel concret, des individus, que Henri Bouchet croit pouvoir réintégrer dans tous leurs droits les principes traditionnels de causalité et d'identité altérés par l'expérience microphysique. Ainsi, toute l'infrastructure des phénomènes moléculaires, des phénomènes d'ensemble, c'est-à-dire en somme le réel vrai, ne resterait pas

(1) Henri Bouchet. *Introduction à la philosophie de l'individu*. Flammarion, 1949.

à tout jamais imperméable à notre raison. Avec Jakubisiak, il considère qu'en ce qui concerne la causalité, un abandon est nécessaire, celui de la causalité *efficiente* ou *transitive* au profit d'une causalité *immanente* à chaque « individu », ce mot s'appliquant aussi bien à l'électron qu'à l'être humain. Le déterminisme repose sur le postulat de la causalité transitive suivant lequel le phénomène *causant* est censé faire passer dans le phénomène *causé* une certaine vertu modificatrice, par une opération mystérieuse transformant, par exemple, le mouvement du corps choquant en mouvement du corps choqué. A cette causalité occulte en quelque sorte il faudrait substituer le principe de la causalité immanente suivant laquelle la raison de tout mouvement, de toute modification d'une parcelle de matière se trouve non pas en dehors d'elle-même, mais dans sa propre nature. Jakubisiak et Henri Bouchet rejoignent Leibniz, ils soutiennent que toute qualité, tout mode d'une substance lui est substantiellement inhérent. C'est « dans le sujet agissant que se trouve la raison de toutes les modifications dont il est le siège. Ainsi, toute cause est individuelle. Tout être se détermine lui-même et il ne faut plus parler ni de déterminisme qui nie la liberté, ni d'indéterminisme qui en fait une fantaisie arbitraire, mais *d'autodéterminisme* ». Toute détermination est autodétermination. Le physicien Bohr n'a-t-il pas reconnu que du fait que tout processus atomique contient un trait de discontinuité ou plutôt d'individualité il ne faut pas renoncer au principe de causalité mais à une de ses interprétations : celle où la cause est censée se trouver en dehors du sujet qui agit, où l'action causatrice est conçue comme transitive. Cette faillite du déterminisme classique fait conclure à la validité de l'autodéterminisme. Seul, il est à même d'expliquer le réel discontinu par le principe de causalité interprété au sens individualiste. Certes, la notion de quanta née au cours de l'année 1900, en brisant la vision continuiste des phénomènes s'est révélée incompatible avec celle du déterminisme fondée sur leur continuité. Du coup, il fallut renoncer « à la description causale des phénomènes atomiques dans le temps et l'espace ». D'ailleurs, leur valeur objective était sérieusement amenuisée, puisque l'observation d'un système microphysique ne peut se faire sans qu'il soit troublé et qu'elle se ramène, de par la nature des choses, à l'examen de sa réaction à la perturbation causée. Déterminisme absolu et objectivisme absolu s'évanouissant, le physicien Dirac notera que

l'état final d'un système observé dépendant non de lois rigoureuses mais d'un état probable parmi d'autres états probables, il faut considérer l'état réellement réalisé comme un *choix* fait par la nature parmi d'autres choix possibles. Après avoir constaté que les phénomènes de la microphysique répondent mieux à une vision autodéterministe qu'à toute autre conception de la causalité, Dirac parlera du *libre arbitre de la nature.*

Un philosophe comme Henri Bouchet et tous ceux qui s'intéressent aux phénomènes humains n'ont-ils pas le droit de s'emparer de ces notions attribuées à l'existence de la discontinuité microphysique? Assez longtemps, dit-il, les sciences humaines ont été opprimées par le joug du déterminisme classique pour qu'elles soient fondées aujourd'hui à le secouer puisqu'une préfiguration de ce libre arbitre que l'on refusait à l'homme est décelée aujourd'hui jusqu'au sein de la matière brute. Cette espérance frise la tautologie, car, à bien sonder les choses, l'aspect anthropomorphique des phénomènes microphysiques résulte de l'introduction de ces principes mêmes qu'y ont faite deux physiciens qui, avec autant d'imprudence que de témérité, se sont aventurés hors la zone d'études des théories physiques où leur réputation immense est incontestée. C'est là où l'on touche le point faible et fait résonner le creux.

La philosophie des sciences ne poursuit pas la recherche des moyens d'interprétation de l'expérience pour sauvegarder les catégories de la raison. Elle s'efforce, au contraire, de déceler les possibilités d'évolution de la raison en fonction de l'expérience, quelles que soient les étrangetés que fait jaillir cette dernière. Dans le domaine microphysique elle nous a montré que le passage d'un atome d'un état à un autre, l'émission ou l'absorption d'un photon par la matière sont des phénomènes indescriptibles et imprécisibles avec précision. Elle a établi aussi l'impossibilité de dessiner très précisément la trajectoire d'un électron qui est en quelque sorte entouré d'un halo. L'évolution de l'univers n'est déterminée qu'avec un certain flou, nous en avons une vision diaphane, mais cela entraîne-t-il à parler, puisque la rigueur déterministe est évanescente, du libre choix de la nature, du libre arbitre d'un atome ou d'un électron, et à se demander ce qui se passe « quand un atome décide entre ses divers sauts possibles de quantum ».

Il faut s'élever avec force contre ce langage, dit Edmond

Bauer (2). La microphysique se sert avec succès du calcul des probabilités, de la logique du hasard; or, hasard et libre arbitre sont contradictoires : le premier est l'incohérence parfaite, le désordre absolu, alors que le second signifie volonté réfléchie, dessein concerté, et ne souffre pas le calcul des probabilités.

D'autre part, est-il légitime d'attribuer aux corpuscules élémentaires le caractère de l'individualité, un de ceux les plus importants du corps à notre échelle? Nullement. Le phénomène d'échange est bien établi en microphysique. Dans, par exemple, le choc d'un électron en mouvement rapide sur des atomes qu'il ionise en poursuivant sa route, la substitution est possible à l'électron incident d'un électron quelconque de l'atome frappé. Il y a bien identité foncière entre les corpuscules de même nature, mais nous ne pouvons leur attacher à chacun un signe distinctif marquant leur individualité. On n'a pas le droit, pas plus d'ailleurs que le moyen, d'inscrire des qualités individuelles dans des éléments qu'on définira par l'intégration dans un ensemble. L'individualité n'est pas l'apanage d'un corpuscule isolé, elle ne peut jaillir que dans la complexité où se réalise la synthèse par laquelle le divers se trouve unifié et organisé.

Alors, que devient la causalité immanente à l'individu, de l'électron à l'être humain, devant cette carence de l'individualité? Comment soutenir l'autodéterminisme qui refuse en bloc le hasard et le déterminisme extérieur visant « à expliquer la chose par tout ce qui l'entoure, par ce qui n'est pas elle, par son contour, ses connexions? »

Ne serait-il pas vrai que subsiste toujours, de nos jours, les oppositions entre les géniales intuitions atomistiques de Démocrite d'une part et d'Epicure de l'autre? Celui-ci repoussait la détermination absolue du mouvement des atomes, leur enchaînement fatal et admettait que les atomes possèdent, outre la pesanteur, une seconde cause de mouvement, d'activité propre, une aptitude entièrement indéterminée, à s'écarter spontanément mais infiniment peu de la verticale de chute. C'est la déclinaison, le mystérieux clinamen qui leur permet de se heurter, de rebondir, de s'accrocher, de s'agglomérer pour créer les corps. Par son indétermination le clinamen pourrait être, en une certaine mesure, assimilé à une anticipa-

(2) Edmond Bauer, *L'électromagnétisme hier et aujourd'hui*, Albin-Michel, 1949.

tion des incertitudes révélées par la microphysique contemporaine. Il y a une dialectique de l'atome, dit Bachelard.

Au demeurant, la philosophie des sciences ne doit pas s'abîmer dans la contemplation de ces ressurgences de la pensée primitive déjà fortement élaborée, pas plus qu'elle ne doit se laisser entraîner par les fallacieuses séductions de l'anthropomorphisme. Bohr ne croit pas cependant qu'il soit possible, devant les révélations de la microphysique, de perdre de vue que malgré leur limitation on puisse se passer des formes habituelles d'intuition « qui constituent en fin de compte le cadre de notre expérience et qui colorent tout notre langage ». Il précise qu'à son sens on aurait tort de croire « qu'il soit éventuellement possible d'éluder les difficultés rencontrées par la théorie atomique en remplaçant les concepts de la physique classique par des nouveaux concepts. En effet, la limitation de nos formes d'intuition ne signifie nullement que, dans la coordination de nos expressions sensorielles, nous puissions nous passer des représentations habituelles et de leur expression immédiate par le langage. De même, les concepts fondamentaux des théories de la physique classique seront toujours indispensables à la description des expériences ».

Ainsi, selon Bohr, fait remarquer Edmond Bauer, nous sommes des êtres macroscopiques, nos expériences ne peuvent se faire sans utiliser des appareils macroscopiques et nous sommes dès lors obligés d'analyser nos observations à l'aide des concepts classiques découlant de la macrophysique. Toutefois, ces arguments aussi forts soient-ils ne paraissent pas décisifs à ce physicien. Pour lui, la possibilité n'est pas écartée « qu'un sentiment de plus en plus profond, de plus en plus intuitif de l'insuffisance de nos concepts classiques, puisse un jour nous rendre plus facile l'abord des phénomènes atomiques ». N'a-t-on pas déjà vu le concept anthropomorphique de force être éliminé par la théorie de la Relativité? Paul Langevin s'est demandé si nous avions raison d'introduire en microphysique la notion de corpuscule individualisable. Elle est la notion subjective d'individu acquise par l'expérience de relations entre les êtres humains qui est extrapolée, projetée dans l'objet, puis dans le corpuscule. Nous travaillons, disait-il, dans des domaines nouveaux avec un philonéisme exacerbé en utilisant les vieux outils de l'équipement intellectuel qui s'est constitué tout au long des millénaires de l'histoire des sciences et des techniques.

Il n'est donc pas surprenant de constater que plus nous pénétrons dans le réel, dont la prospection n'a encore duré qu'un demi-siècle, plus nous nous éloignons de nos conceptions et de nos représentations ancestrales, plus leurs transformations paraissent s'imposer impérieusement. Les révélations de la microphysique sont comme une permanente contrariété de nos intuitions et de nos conceptions courantes même les plus évoluées. Elles ébranlent notre logique. A la fois inexprimables par nos mots et inimaginables par nos images, elles forment en quelque manière une Physique non figurative tout autant que peuvent l'être certaines formes de l'Art et de la Poésie. L'évolution de l'esprit humain serait-elle donc à un stade de non-figuration généralisée dans lequel s'élaborerait péniblement des messages inattendus? Il semble, en effet, que nous traversons une époque où, dans les domaines de la pensée rationnelle ou affective, la moindre originalité soit comme un frémissement annonçant des grands souffles prochains et de vastes ébranlements. Attente dans l'angoisse ou l'allégresse! Il importe en tout cas de bien marquer, ainsi que l'a fait Louis de Broglie, que les conceptions qui forment aujourd'hui la base de l'interprétation de la microphysique, tout hérissées qu'elles soient de difficultés pour la pensée philosophique contemporaine, sont d'origines expérimentales. Elles n'ont pas été développées par pur dilettantisme, pour le plaisir d'innover et de provoquer la stupéfaction. Elles ne sont pas dues au caprice de quelques esprits abstraits et compliqués, mais « découlent de l'évolution même de nos connaissances concrètes ».

POÈMES

par MARIE-JEANNE DURRY

NAGEUSE

Endormie ô passant dans une eau de silence,
Prisonnière des mots qui n'ont pas été dits,
Je rêve au fond du puits où s'inversent les choses.
Sur mes yeux sans regards mes paupières sont closes,
Il frappe en vain les eaux le soleil de midi,
La pénombre mouvante sous l'eau se balance.
Je suis plus loin de la clarté que n'est un mort.
Tous les secrets en moi sont gisants, et je mords
Mes lèvres qu'un sommeil plein d'images perdues
Fait trembler d'incertains souvenirs de paroles.
Quel pêcheur au filet magique, se penchant,
Devinerait au fond de l'eau noire ce chant
D'une voix qui se tait? et forme confondue
Parmi ces fleurs de l'eau qui n'ont pas de corolles
La nageuse lointaine, obscure avec son corps
De lumière où captif et vaincu l'esprit dort.
Pêche-moi si tu peux, guetteur qui tends les nasses!
Je flotte bras ouverts comme une croix de chair.
Devine au fond de l'eau mes reflets qui s'éteignent,
Tire-moi du sommeil où des mondes se peignent
Et se défont! Si tu m'enlèves jusqu'à l'air
Tu liras dévoilés des songes sur ma face.

Vérité, nudité, ruisselante des pleurs
Qui roulent dans la nuit, tu m'étreindras pêcheur
Si tu sais deviner au fond de l'eau ma trace.

SOLEIL

Le soleil a sauté dans ma vitre
Il y restera pris jusqu'à la mort du temps

SCÈNES DE LA “ CÉLESTINE ”

(*fin*)*

par FERNAND ROJAS
Traduction de René-Louis Doyon.

CÉLESTINE (*seule avec Parmeno*). — Je me réjouis, Parmeno, que la chance nous soit offerte de te montrer l'amour que j'ai pour toi et la place que tu occupes dans mon indigne sollicitude. Je dis indigne pour ce que je t'ai entendu dire et de quoi d'ailleurs je ne fais point cas. La vertu nous enseigne à subir les tentations et à ne pas rendre mal pour mal, spécialement quand nous sommes portés à le faire à l'égard de jeunes gens; ils n'ont pas une bonne connaissance du monde, et ils se perdent, et leurs maîtres, par une ignorante loyauté, comme c'est ton cas à l'égard de Calixte et de toi-même. Je t'ai bien entendu; ne va pas croire qu'avec l'âge j'ai perdu l'ouïe comme d'autres les sens. Non seulement je vois, j'entends, je sais, mais de plus, mes yeux intérieurs scrutent. Tu dois savoir, Parmeno, que Calixte est affligé d'un amour alarmant. Je ne le tiens pas pour abattu, car l'amour vainc tous les obstacles. Sache — si tu ne le sais pas encore — ces deux sentences pleines de vérité : la première, c'est que par la force des choses, l'homme aime la femme et la femme l'homme; la seconde, c'est que le véritable amoureux doit être troublé à la pensée des douceurs attachées aux plaisirs souverains dispensés par le Créateur de toutes choses, pour perpétuer l'espèce humaine afin de la préserver d'épuisement. Il n'en est pas ainsi que pour l'humanité, mais aussi pour les poissons, les bêtes, les oiseaux, les reptiles. Quelques plantes, par respect de cette loi, et sans

* Voir le *Mercure de France* du 1er juillet.

autre intervention, poussent à plus de distance les unes des autres, si bien que des horticulteurs et des agriculteurs les ont classées en mâles et en femelles. Que dis-tu de cela, Parmeno, petit ignorant, petit fou, angelot, petite perle, simple d'esprit, louveteau?

Approche donc, indigne qui ne sait rien du monde et de son délice! Mais que la male rage m'abatte si je ne t'accroche à moi toute vieille que je suis... Car tu as la voix rauque; tes poils pointent à peine et tu dois avoir un dard au bout du ventre qui s'esjouit mal.

PARMENO. — Comme la queue d'un scorpion!

CÉLESTINE. — Pis encore, car celle-ci pique sans causer d'enflure, tandis que ta piqûre ferait enfler pendant neuf mois.

PARMENO. — Hi, hi, hi!

CÉLESTINE. — Tu ris, petite noix!

PARMENO. — Tais-toi, Mère! Ne m'accuse pas, ne me prends pas pour un enfant, pour un sot. J'aime Calixte parce que je lui dois fidélité, par bonne éducation, pour mes avantages, par honneur et parce qu'il me traite bien; c'est la meilleure chaîne qui attache le serviteur au maître; agir autrement les sépare. Je le vois perdu, car il n'y a rien de désespérant comme de poursuivre un désir sans espoir, surtout quand on veut le guérir d'un mal si vif et si opiniâtre avec de vains conseils et de sottes raisons. Cette brute de Sempronio croit chasser les morpions avec une pelle et une pioche. Je ne peux souffrir cela; je le dis et j'en suis éploré.

CÉLESTINE. — Parmeno, ne vois-tu pas que c'est sottise et enfantillage de pleurer pour ce qu'on ne peut guérir?

PARMENO. — C'est bien cela qui me désole. S'il était possible d'apporter la guérison à mon maître par les pleurs, cette espérance me causerait un plaisir si grand que je n'en pourrais pas pleurer. Mais comme vont les choses, tout espoir est perdu, toute joie aussi et je pleure!

CÉLESTINE. — Les larmes sont sans pouvoir sur celui qu'elles ne peuvent empêcher de pleurer ni le guérir. Voyons; cela n'est-il pas arrivé à d'autres, Parmeno?

PARMENO. — Oui. Cependant je ne voudrais pas voir mon maître souffrir.

CÉLESTINE. — Il ne souffre pas, et même s'il souffrait, il pourrait guérir.

PARMENO. — Je n'ai pas confiance en ce que tu dis, parce que pour le bien, les actes valent mieux que les possibilités,

pour le mal, les intentions mieux que les actes. Ainsi il est préférable d'être bien portant que de pouvoir l'être, et pouvoir être malade que de l'être réellement. En un mot, la possibilité d'un mal est préférable au mal lui-même.

CÉLESTINE. — Maudit, combien tu es sans entendement! Ne comprends-tu pas son infirmité? Qu'as-tu dit jusqu'à présent? De quoi te plains-tu? Te moques-tu ou dis-tu faux pour le vrai? Après tout, crois ce que tu voudras; ton maître est vraiment malade et le pouvoir de le guérir est dans les mains de cette vieille débile.

PARMENO. — Plutôt de cette vieille putain décrépite.

CÉLESTINE. — Puisses-tu vivre autant de jours qu'elle, petite canaille! Comment oses-tu parler ainsi?

PARMENO. — Parce que je te connais.

CÉLESTINE. — Qui es-tu?

PARMENO. — Qui? Parmeno, fils d'Albert ton compère. J'ai passé un mois chez toi à qui ma mère m'avait confié quand tu demeurais sur le flanc de la rivière, près des tanneries.

CÉLESTINE. — Jésus, Jésus, Jésus! Tu es Parmeno, le fils de la Claudine!

PARMENO. — Hélas! je le suis.

CÉLESTINE. — Puisse le feu maudit te consumer! Ta mère était une aussi vieille putain que moi-même. Pourquoi me persécutes-tu, mon petit Parmeno? C'est lui, c'est lui, par les saints de Dieu.

Approche-toi; viens ici. Je t'ai donné dans ce monde plus de mille fessées, de calottes, et autant de baisers. Te souviens-tu quand tu dormais à mes pieds, petit fou?

PARMENO. — Oui, je m'en souviens très bien. D'autres fois, j'étais alors bien petit, tu me plaçais à ton chevet, me pressais contre toi et cela me faisait fuir de toi à cause de ton odeur de vieille.

CÉLESTINE. — Qu'un mauvais abcès t'étouffe! Comment oses-tu me manquer ainsi de respect? Laisse-donc bêtises et passe-temps; écoute maintenant, mon fils; ouvre ton oreille, et la bonne. Bien que j'aie été appelée pour une raison, en réalité, je viens pour une autre. Mais en te rencontrant, il m'en naît de nouvelles dont tu es l'origine. Mon fils, tu sais bien que ta mère (Dieu l'ait en sa sainte garde!) me confia tes soins du vivant de ton père. Comme tu m'avais quittée, elle n'eut d'autre inquiétude avant de mourir que l'incertitude de ta vie et de ta personne. Ton absence rendit les quelques années de sa vieillesse pleines d'angoisses et d'in-

quiétudes. Quand elle sentit sa mort prochaine, elle me fit chercher et me chargea en secret de ton destin. Sans autre témoin que Celui qui témoigne de toute œuvre et de toute pensée, scrute les cœurs et les reins et qui s'est placé entre elle et moi, elle me recommanda de te chercher, de te ramener et de te garder chez moi. Puis quand ton éducation serait accomplie de telle façon que tu puisses vivre dans de bonnes conditions, je devais te découvrir une somme importante d'or et d'argent cachée pour cette destination et plus que suffisante pour dépasser ce que tu touches de Calixte. Aussi je lui promis, et ma promesse allégea sa fin. Il vaut mieux tenir avec les morts qui ne peuvent rien pour eux ici-bas qu'avec les vivants. En enquêtes et en filatures pour t'atteindre, j'ai assez perdu de temps et beaucoup d'argent jusqu'à cet instant où il a plu à Celui qui satisfait toutes les justes revendications et favorise les œuvres pieuses, que je te rencontre ici où je sais depuis trois jours seulement, que tu demeures. Tu ne peux douter quelles peines j'ai subies à te savoir vagabonder ou voyager dans tant d'endroits, sans profits et sans gain, sans parents et sans amis. Sénèque nous dit fort justement : *Les voyageurs ont beaucoup de demeures et peu d'amis,* car en peu de temps on ne peut rien fonder de solide. Celui qui est en plusieurs entreprises à la fois n'est dans aucune. A qui mange en courant, la nourriture n'est d'aucun réconfort. La santé est d'autant compromise, que les mets sont variés dans leur nature, leur préparation, leur qualité. Aucun allégement à une blessure qu'on traite avec différents remèdes; l'arbre qu'on change souvent de terrain végète. Il n'est pas de bonne réussite dès une prompte réalisation... Maintenant, mon fils, abandonne les impétuosités de ton âge et reviens, par les principes de tes pères, à la raison. Fixe-toi quelque part. Où seras-tu mieux que sous ma gouverne, mon attention, mes conseils? Tes parents ne m'ont-ils pas confié ton sort? Et je parle comme ta véritable mère sous peine des malédictions que t'infligeront tes parents si tu me désobéis. Pour le moment, souffre le maître que tu as choisi, et sers-le jusqu'à ce que je te donne un autre avis, mais non pas avec cette loyauté ignorante, capable de rendre ferme un caractère mobile, marque des seigneurs de ce temps. Gagne-toi ses amitiés; ce sont biens durables; montre-leur de la constance. Ne vis pas en fleur. Néglige les vaines promesses de ces Messieurs. Comme les sangsues ils pompent le sang, sont ingrats, injurient, oublient les bons

offices et nient devoir récompenser. Tant pis pour ceux qui vieillissent dans un palais; il en est d'eux comme les usagers de la piscine de Probation; sur cent malades qui y entraient, il n'en sortait qu'un seul de guéri. Les maîtres d'à présent s'aiment mieux que leurs serviteurs, et ils ne se trompent pas; ceux qui les servent doivent se comporter de même manière. Tout est perdu avec eux : mérites, beaux exploits, actes nobles; chacun d'eux en profite et préfère mesquinement son intérêt à celui des siens. Les autres, qui sont moins nombreux, ne peuvent que vivre sous cette loi. Je te dis tout cela, mon fils Parmeno, puisque ton maître comme on le dit me paraît un attrape-nigaud; il cherche à se servir de tous sans frais. Observe-le bien, crois-moi. Fais-toi dans sa maison des amis, c'est ce qu'il y a de plus précieux au monde. Mais ne pense pas t'en faire un ami comme le permet rarement la différence d'état et de condition. Une circonstance, tu le sais, s'offre à nous; elle doit nous apporter à tous du profit. Pour le moment, pense à toi. Ce dont je t'ai parlé, je le garde pour une autre fois. Tu auras grand avantage à devenir l'ami de Sempronio.

PARMENO. — A t'entendre, Célestine, je suis tout frémissant. Je ne sais que faire, et demeure perplexe. D'une part, je te tiens pour mère; d'autre part, Calixte est mon maître. Je désire la richesse, et cependant, celui qui s'élève d'une manière déshonnête tombe plus facilement qu'il n'est monté. Je ne cherche pas les biens mal acquis.

CÉLESTINE. — Et moi, oui. A tort ou à raison, que notre maison soit remplie jusqu'au toit.

PARMENO. — Pour moi, je ne pourrais vivre heureux avec de tels acquêts. Je tiens pour honnête condition la joyeuse pauvreté. Je te dirai plus : ne sont pas pauvres ceux qui ont peu, mais bien ceux qui désirent beaucoup. Sur ces questions, malgré tes nombreuses affirmations, je ne te crois pas. Je voudrais traverser l'existence sans envie, le désert et les aspérités sans frayeur, le sommeil sans épouvante, les injures sans riposter et les épreuves sans me révolter.

CÉLESTINE. — Mon fils, on a bien raison de dire que la prudence ne se rencontre que dans les vieillards; et tu es bien jeune.

PARMENO. — Quelle grande sécurité est une douce pauvreté!

CÉLESTINE. — Dis plutôt, comme Maro, que la fortune aide aux audacieux. Enfin, je te le répète, quel est l'homme qui, ayant quelque bien dans la république, pense vivre sans ami?

Or, loue Dieu! Tu as quelque bien. Ne sais-tu pas que tu as besoin d'ami pour les conserver? Ne pense pas que ton intimité avec ce Monsieur te soit une garantie. Plus grande est la fortune, plus elle est vulnérable. Dans les infortunes, le plus grand secours est dans les amis. Dis-moi : où trouveras-tu plus de profit que dans cette occurrence où trois sortes d'amitiés convergent, à savoir pour le bien, pour le profit et pour le plaisir? Pour le bien, songe que la volonté de Sempronio est conforme à la tienne, et pour la vertu, vous avez de grandes similitudes, toi et lui. Pour le profit, il est dans vos mains si vous marchez d'accord. Pour le plaisir, c'est la même chose, car vous êtes en état pour en cueillir de toutes sortes; c'est pourquoi les jeunes préfèrent leur société à celle des vieux. Pour les jeux, la toilette, les fariboles, pour manger et boire, pour engager des affaires d'amour, ils sont de compagnie. Oh, si tu le voulais, Parmeno, quelle vie joyeuse nous mènerions! Sempronio aime Elicie, cousine d'Areusa.

PARMENO. — D'Areusa?

CÉLESTINE. — Oui, d'Areusa.

PARMENO. — Areusa, la fille d'Elisée?

CÉLESTINE. — Oui, la fille d'Elisée.

PARMENO. — C'est certain?

CÉLESTINE. — Sûr.

PARMENO. — Quelle chose étonnante!

CÉLESTINE. — Cela te paraît bien.

PARMENO. — Il n'y a rien de mieux!

CÉLESTINE. — Puisque ton bon destin le veut, quelqu'un ici te la donnera.

PARMENO. — Ma foi, mère, je ne crois en personne.

CÉLESTINE. — C'est un excès de croire à tous et un autre de ne croire en personne.

PARMENO. — J'avoue que je te crois, mais je ne veux pas m'aventurer. Laisse-moi.

CÉLESTINE. — Pauvre gosse! C'est avoir le cœur malade de ne pouvoir souffrir le bien. Dieu donne des fèves à qui n'a pas de mâchoires. Benêt! On peut dire que là où est le meilleur raisonnement est la plus grande fortune et là où il y a le plus de finesse la fortune est moins abondante et heureusement!

PARMENO. — Ecoute, Célestine! J'ai entendu dire à mes parents qu'un exemple de luxure et d'avarice fait beaucoup de mal; que l'homme doit fréquenter les meilleurs et fuir ceux qui paraissent l'être. Sempronio ne me rendra point

meilleur par son exemple et je ne saurais le guérir de ses vices. Pour que je me rende à tes raisons, je devrais être seul à les savoir afin que le péché soit caché à l'exemple. Si l'homme dominé par les plaisirs offense la vertu, qu'il n'attente pas à l'honnêteté.

CÉLESTINE. — Tu parles sans prudence, car il n'est pas de joyeuse possession sans compagnie. Ne fuis pas la société et ne t'amertume pas. La nature fuit la tristesse et recherche le délectable. Les plaisirs sensuels demandent des amis, surtout pour évoquer les exploits amoureux, se les communiquer : *Voilà ce qui s'est passé... Celle-ci m'a dit... Nous avons fait telle mignardise... Je l'ai prise de telle façon... Je l'ai embrassée ainsi... Elle m'a mordu comme ça... Je l'ai enlacée de cette manière... Elle a pris telle posture... Ah! quels propos! Quelle grâce! Quels jeux! Quels baisers!.. Allons par là... Tournons par ici... En avant la musique... Disons des vers, chantons des chansons, des extravagances... Joutons; mais quel cimier coifferez-vous et avec quel chiffre?.. Elle va à la messe... Demain elle sortira... Tournaillons dans la rue... Regarde sa lettre... Allons-y de nuit... Tiens-moi l'échelle... Surveille la porte... Comment t'es-tu comporté?.. Tiens, voici le cocu... il la laisse seule, donne-lui de l'occupation; j'y retourne.* Et pour cela, Parmeno, y a-t-il plaisir sans compagnie? Allons, allons! Que celui qui sait s'exécute. C'est là qu'est le plaisir; les ânes l'ont meilleur dans les prés.

PARMENO. — Mère, je ne veux pas que tu m'offres tes conseils avec des promesses de plaisir comme le font ceux qui manquent de fondement raisonnable, enveloppant leurs propos de doux poison, pour écarter ou capter des faibles et aveugler leur raison avec la poudre d'une touchante affection.

CÉLESTINE. — Qu'est-ce que la raison, oh! fou? Quelle affection, petit âne! La finesse qui te manque la fixe. Le bon sens vaut mieux que la prudence; celle-ci ne s'acquiert pas sans expérience — et il n'y a que les vieillards qui ont de l'expérience. Aussi nous appelle-t-on pères, et les bons pères conseillent fort bien leurs enfants. Moi, spécialement toi-même pour qui je désire vie et honneur plus que pour moi-même. Et quand me paieras-tu cela? Jamais on ne rend avec égalité les services rendus par les parents, par les maîtres.

PARMENO. — Toute ma crainte, mère, est de recevoir un conseil douteux.

CÉLESTINE. — Tu ne veux pas? Alors je répéterai les paroles d'un sage : *L'homme qui méprise avec hauteur celui qui le*

châtie sera découragé et abattu, et aucune force ne sera en lui. Parmeno, j'en ai assez de toi et de cette affaire.

PARMENO (*à lui-même*). — Ma mère a l'air acharné; je doute fortement de ses avis. C'est erreur que ne pas croire; c'est une faute de tout accepter. Cependant c'est bien humain d'avoir confiance, surtout quand il y a promesse de bienfaits et, de plus, perspective d'avantages amoureux. J'ai entendu dire que l'homme doit accorder créance à ceux qui sont plus âgés que lui. C'est bien le cas. Que me conseille-t-elle? La paix avec Sempronio. On ne doit pas refuser la paix. Bienheureux les pacifiques; ils seront appelés enfants de Dieu! L'amour ne doit pas se refuser ni la charité à ses frères; ils y ont un peu d'intérêt. C'est pourquoi je veux lui complaire et l'écouter.

(*A Célestine.*) Mère, le maître ne doit pas se fâcher contre l'ignorance de son disciple, sinon, peu de son enseignement essentiellement communicable ne peut profiter à l'entendement. Maintenant il faut me pardonner et me parler. Non seulement, je veux t'écouter et te croire, mais recevoir tes conseils, avec une particulière reconnaissance. Ne m'en rends point grâces, car la louange et les mérites de l'action reviennent davantage à celui qui donne qu'à celui qui reçoit. Maintenant, ordonne, je consens humblement à t'obéir.

CÉLESTINE. — Le propre de l'homme est de se tromper, l'obstination est animale. Ta décision me réjouit, Parmeno, parce que tu purifies tes yeux des voiles qui les obscurcissaient. Voici que tu réponds à la reconnaissance, au savoir et à l'intelligence de ton père de qui le souvenir suscité maintenant à ma mémoire, m'attendrit jusqu'aux larmes que mes yeux répandent pieusement. Parfois, comme toi-même, il s'opiniâtrait contre de dures entreprises, mais bien vite il revenait au vrai. Sur Dieu et sur mon âme! Quand je te voyais tout à l'heure t'obstiner et comment la vérité t'a reconquis, je croyais le voir vivant devant moi. Oh! quel homme! Quelle riche nature et combien vénérable! Maintenant, taisons-nous, car voici Calixte et ton nouvel ami Sempronio qui s'approchent. La ressemblance de vos natures vous ouvre des perspectives. Quand deux hommes vivent d'un même cœur ils sont plus puissants en action et en esprit.

(*On entend fermer des portes. Calixte revient avec Sempronio.*)

★

CALIXTE. — Mère, à traîner mes infortunes, je doutais de te retrouver vivante; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que je sois encore vivant. Reçois avec ce don la preuve que, avec lui, c'est ma vie que je t'offre.

(*Il lui donne un sac de pièces.*)

CÉLESTINE. — Comme dans l'or fin travaillé par un art subtil l'œuvre surpasse la matière, ainsi la grâce et la forme de ta libéralité surpassent ce magnifique présent. Sans aucun doute, la promptitude à donner double l'effet du don. Celui qui tarde à exécuter ses promesses paraît les nier et s'en repentir.

PARMENO. — Sempronio, que lui a-t-il donné?

SEMPRONIO. — Cent pièces d'or.

PARMENO. — Hi! Hi! Hi!

SEMPRONIO. — La mère t'a-t-elle mis au courant?

PARMENO. — Bien entendu, mais tais-toi!

SEMPRONIO. — Eh bien, comment sommes-nous tous les deux?

PARMENO. — Comme tu le désires; maintenant je suis épouvanté...

SEMPRONIO. — Allons, calme-toi, car j'aurai de quoi t'épouvanter bien plus encore.

PARMENO. — Seigneur! Il n'est pas de pestilance plus efficace à détruire qu'un ennemi de sa maison.

CALIXTE. — Maintenant, mère, tu peux regagner ta demeure, mais reviens consoler la mienne le plus tôt possible.

CÉLESTINE. — Dieu soit avec toi!

CALIXTE. — Qu'il nous garde!

(*Elle s'en va.*)

ACTE II

(*Chez Calixte.*)

CALIXTE. — Mes amis, j'ai donné cent pièces d'or à la mère. Est-ce bien?

SEMPRONIO. — Si vous avez bien fait? Outre que vous avez gagné un remède pour votre vie, vous avez acquis un grand honneur. Que favorise et sert la fortune sinon l'honneur qui

est le plus grand des biens terrestres? C'est la récompense, le prix de la vertu. C'est pourquoi nous l'offrons à Dieu pour qui nous n'avons pas de plus riche présent. Largesse et libéralité sont de ceux-là. L'honneur est terni, perdu pour ceux qui gardent leurs trésors, alors que la magnificence et les largesses atteignent au sublime. Quel profit à garder ce dont on ne jouit point? Il n'y a pas à en douter : il est mieux d'user de ses richesses que de les posséder. Qu'il est beau de donner et combien misérable de recevoir! Autant donner est supérieur à posséder, autant il est plus noble de donner que de recevoir. Des éléments, le feu qui en est le plus actif, occupe dans ce monde le plus haut rang. Certains prétendent que la noblesse est une gloire, héritage des mérites et de l'ancienneté atavique. Moi je dis que l'éclat d'autrui ne rejaillit pas sur vous si vous-même n'avez pas d'éclat. Et n'allez pas vous vanter de la gloire de votre père toute grande qu'elle fût, si vous-même n'en avez pas. Ainsi se gagne l'honneur le plus grand, des bienfaits qui jaillissent hors de l'homme. La parfaite vertu tient en lui dont est digne, non pas le mauvais, mais le généreux comme vous; et j'ajoute : la vertu parfaite ne demande pas que cela mais une digne générosité. Aussi réjouissez-vous d'avoir été aussi large, aussi munificent. A mon avis, vous devriez regagner votre chambre et vous y reposer puisque votre affaire est entre bonnes mains, et comme les débuts prennent excellente tournure, la fin sera meilleure encore. Allons vite, car je veux m'entretenir avec vous plus longuement sur ce sujet.

CALIXTE. — Sempronio, il ne me paraît pas sage que tu demeures avec moi pendant qu'aille seule celle qui cherche remède à mes maux. Il vaudrait mieux que tu l'accompagnes et excites son zèle, car tu sais que de sa diligence dépend mon salut, de ses retards ma peine, de son oubli ma désespérance. Tu t'y connais bien, tu es fidèle et je te tiens pour un bon serviteur. Agis en sorte que, rien qu'à te voir, elle juge la peine qui me poigne, le feu qui me dévore dont l'ardeur ne m'a permis de lui montrer le tiers de mon infortune tant il tient ma langue captive et ma pensée affaiblie. Toi qui es exempt d'une telle passion, tu pourras lui parler sans gêne.

SEMPRONIO. — Monsieur, je voudrais partir pour accomplir votre commandement. Je voudrais rester pour alléger votre souci. Vos craintes m'affligent, votre solitude me retient. Je suivrai l'ordre par obéissance et je vais hâter la vieille. Mais comment puis-je partir, quand, vous voyant seul, vous diva-

guez comme un homme privé de raison? Vous soupirez, vous gémissez, vous êtes mal inspiré, vous ne faites rien de clair; vous désirez la solitude, cherchez de nouveaux moyens d'analyser vos tourments. Si vous persévérez ainsi, vous n'échapperez pas à la mort ou à la folie, à moins d'être toujours en compagnie de quelqu'un à qui il plaise de vous égayer, dire des gentillesses, vous jouer de joyeux airs, chanter des romances, conter des histoires, faire des vers, inventer des histoires, jouer aux cartes, préparer vos tisanes, enfin quelqu'un qui sache découvrir d'agréables passe-temps pour ne pas laisser peser sur votre esprit le cruel dépit éprouvé pour cette dame à votre premier frémissement d'amour.

CALIXTE. — Que tu es simple! Ne sais-tu pas que pleurer la cause c'est alléger son douloureux effet? Combien est doux aux tristes d'interroger leur passion? Quel soulagement apportent les soupirs arrachés? Combien la douleur, les larmes et les gémissements rassérènent? Tous les écrivains consolants n'ont pas exprimé d'autre opinion.

SEMPRONIO. — Poussez davantage votre lecture, tournez la page et vous trouverez qu'ils disent que se fier au moment et chercher des sujets de tristesse, c'est un genre identique de folie. Macias, l'idole des amants, se plaignait de l'oubli parce qu'il ne savait pas oublier. La peine d'amour réside dans l'analyse, et le repos dans l'oubli. Evitez de ruer dans l'aiguillon. Feignez la joie et l'apaisement pour les avoir. Bien des fois, nous attirons les choses que nous souhaitons, non pour que la vérité soit changée mais pour que notre sentiment se tempère et notre jugement soit régi.

CALIXTE. — Sempronio, mon ami, puisque tu ne veux pas que je sois seul, appelle Parmeno pour qu'il reste avec moi. Continue à être loyal à mon service comme tu l'es à présent. C'est dans le zèle du serviteur que réside la récompense du maître.

(*Sempronio va chercher Parmeno qui arrive peu après.*)

PARMENO. — Je suis ici, Monsieur!

CALIXTE. — Pas moi! Aussi je ne te voyais... Sempronio, ne la quitte pas et ne m'oublie pas. Que Dieu t'accompagne! (*Sempronio s'en va.*) Parmeno, que te semble-t-il des événements d'aujourd'hui? Ma peine est grande, Mélibée altière, Célestine savante et une maîtresse femme dans ces problèmes. Nous ne pouvons pas errer. Tu m'as approuvé de toute ton inimitié. La force de la vérité est telle que la langue de ses ennemis la proclament. Puisque Célestine est de cette sorte,

je préfère lui avoir donné cent pièces que cinq à une autre.

PARMENO. — En avez-vous le regret?

(*A part.*) Ça promet, voici une occasion de jeûner à la maison avec ces largesses!

CALIXTE. — Puisque je te le demande, sois-moi agréable. Ne baisse pas la tête en me répondant. L'envie est triste et la tristesse sans langue et mes craintes avec toi règnent plus que ma volonté. Que disais-tu donc, fâcheux?

PARMENO. — Je dis, Monsieur, que vous feriez meilleur usage de vos largesses en les utilisant en présents et en bons offices à Mélibée, au lieu de donner des pièces d'or à cette femme que je connais. Le pire, c'est que vous en devenez l'esclave.

CALIXTE. — Comment l'esclave, dis, fou?

PARMENO. — Parce que en révélant votre secret à un tiers, vous lui aliénez votre liberté.

CALIXTE. — Pas mal déduit pour un ignorant! Cependant je voudrais que tu saches ceci : quand il y a un grand écart entre celui qui est prié et celui qui demande, soit par l'importance de la sujétion, soit par la supériorité du niveau, la différence de classe, comme entre cette dame et moi, un intercesseur ou un intermédiaire est nécessaire pour remettre mon message de ma main à la main de celle que je tiens pour impossible à pouvoir entretenir une seconde fois. Ceci posé, dis-moi si tu m'approuves?

PARMENO. — Que le Diable approuve!

CALIXTE. — Que dis-tu?

PARMENO. — Je dis, Monsieur, qu'une erreur ne vient jamais sans compagnie et qu'un inconvénient ouvre la porte à une suite nombreuse.

CALIXTE. — J'approuve cette remarque, mais je n'en comprends pas l'application.

PARMENO. — Monsieur, pour avoir perdu l'autre jour votre faucon, vous avez dû pénétrer dans le jardin de Mélibée. Cette recherche a été la cause de votre rencontre avec Mélibée. L'avoir vue et lui avoir parlé ont engendré l'amour; cet amour devient votre peine, laquelle causera la perte de votre corps, de votre âme et de votre fortune. Mais ce que je ressens avec plus d'acuité, c'est de vous voir aux mains de cette *trotteuse de couvents* qui a déjà subi trois fois la condamnation de l'emplumage.

CALIXTE. — Allons, parle avec plus de courage, Parmeno, pour m'être agréable. Plus tu la déblatères, plus elle me

paraît meilleure. Qu'elle continue avec moi et elle sera une quatrième fois emplumée! Tu ne souffres pas comme moi, Parmeno!

PARMENO. — Monsieur, je préfère que vous me repreniez avec colère pour vous avoir contrarié que d'être condamné par vous plus tard pour ne pas vous avoir donné conseil, car vous avez perdu le titre d'homme libre en aliénant votre volonté.

CALIXTE. — Ce coquin veut recevoir du bâton! Réponds, mauvais serviteur. Pourquoi décries-tu ce que j'adore? Que sais-tu de l'honneur? Réponds. Qu'est l'amour? En quoi consiste la bonne éducation pour toi qui te vantes d'être discret? Ne sais-tu pas que le premier échelon de la folie est de se croire savant? Si tu comprenais ma douleur, tu panserais avec une autre eau la blessure brûlante que m'a infligée la cruelle flèche de Cupidon. Autant Sempronio me soulage en courant pour moi, autant tu me déprimes avec tes propos, et tes vaines diatribes. Tu feins la fidélité, et tu es un parterre de flatteries, un réservoir de malices, un réceptacle d'envie; tout cela pour diffamer la vieille à tort ou à raison. Tu sèmes la défiance dans mes amours. Pourtant tu sais que ma peine et les flots de ma douleur ne sont pas tributaires de la raison et ne requièrent avis ni conseils. Si quelqu'un croit les chasser de mon esprit, les déraciner, il ne pourrait sans arracher en même temps mes entrailles : Sempronio craignait son départ et ta présence. Il vaut mieux être seul que mal accompagné.

PARMENO. — Monsieur, la fidélité est faible quand la crainte de peiner la change en flatterie, surtout avec un maître que l'état douloureux prive de son naturel bon sens. Il tombera le voile de votre aveuglement! Ces flammes momentanées passeront. Vous reconnaîtrez alors que mes aigres paroles sont meilleures pour vaincre ce cancer grandissant que les blandices de Sempronio; ses flatteries le nourrissent, en attisent le feu en avivant votre amour, en allumant le feu, en attisant les étincelles; tout cela finira par votre ruine et votre sépulture.

CALIXTE. — Tais-toi, tais-toi. Perdu! Alors que je souffre, toi tu philosophes. Je ne compte plus sur toi. Qu'on me prépare un cheval; qu'il soit bien lustré; qu'on le sangle bien. Je veux passer devant la maison de ma maîtresse et de mon Dieu!

PARMENO (*appelant*). — Garçons!... (*On l'entend passer dans différentes pièces et descendre.*) — Il n'y en a pas un à la maison. Il faudrait que ce soit moi qui fasse la besogne. Voici pire : je deviens dans la circonstance garçon d'écurie! Allons, Allons! Mes commères m'aiment mal parce que je dis la vérité. Tu renâcles, Monsieur le cheval? N'y a-t-il pas assez d'un jaloux dans la maison, ou jalouses-tu Mélibée?

(*Il va préparer le cheval.*)

CALIXTE (*attend dans l'entrée*). — Est-ce que ce cheval arrive? Que fais-tu, Parmeno?

PARMENO (*arrivant avec le cheval et ouvrant le portail*). — Le voici, Monsieur. Sosie n'est pas à la maison.

CALIXTE. — Alors, tiens mon étrier : Ouvre plus grand cette porte et si Sempronio revient avec cette dame, recommande-leur de m'attendre. Je serai promptement de retour.

(*Il pique et s'en va.*)

PARMENO (*seul*). — Plutôt jamais! Allez avec le Diable! Allez dire à ces fous ce qui les intéresse; ils ne peuvent pas voir! Par mon âme, si maintenant on lui donnait un coup de lance au talon, il en sortirait plus de cervelle que de la tête. Va toujours! Je garantis que Célestine et Sempronio te déplumeront. Malheur de moi! Pour être loyal, je suis déconsidéré, mal traité. Tandis que d'autres ont du profit à être méchants, je me perds pour le bien. Le monde est ainsi. Je suivrai donc les gens de cette sorte dans laquelle on appelle les traîtres des discrets et les imbéciles des fidèles. Si j'avais cru Célestine, malgré les six douzaines d'années qui pèsent sur ses épaules, Calixte ne me maltraiterait pas. Que cela me serve d'avertissement pour ma conduite avec lui maintenant. Qu'il dise : « Mangeons! » Moi aussi. S'il veut détruire la maison, je l'approuverai. S'il veut brûler ses domaines, j'irai lui chercher du feu. Détruisez, cassez, brisez, abîmez, donnez tout ce que vous avez aux maquerelles, mais qu'une part m'en revienne, car il est dit : *En eau trouble, les pêcheurs ont gain! Le chien n'est jamais si bien qu'au moulin.*

(*Il ferme le portail et monte en bougonnant.*)

ACTE III

(*Chez Célestine.*)

SEMPRONIO (*faisant le pied de grue devant la porte fermée. Tout à coup il la voit venir à grands pas.*) — Comme elle dévore l'espace, la barbue! Ses pieds étaient moins lents pour venir. Quand les pièces sont touchées, les bras sont rompus... Hé! Madame Célestine! Vous êtes peu pressée!

CÉLESTINE. — Eh! que viens-tu faire ici, Fils?

SEMPRONIO. — Notre malade ne sait quoi demander, il n'est pas content de ses mains inactives... L'on ne sait pas cuire son pain. Il craint ta négligence, maudit son avarice et sa mesquinerie pour t'avoir trop peu donné d'argent.

CÉLESTINE. — Rien n'est plus particulier aux amoureux que l'impatience. Tout retard les tourmente. Aucun délai n'a leur agrément. Ils voudraient à la minute voir leurs desseins réalisés, et à peine commencée, leur affaire conclue. Surtout ces amoureux novices qui foncent sur quelque chimère sans délibération, sans réflexion, sans se soucier du tort que l'impétuosité de leur désir cause à la marche des négociations et aux personnes et aux serviteurs qui s'en occupent.

SEMPRONIO. — Que parles-tu de serviteurs? Il paraît par ton raisonnement que cette négociation pourrait nous valoir des tracas et que nous pourrions bien brûler aux étincelles jaillies du foyer de Calixte. Je donnerais bien au diable ses amours. A la première déconvenue que je relève dans cette affaire, je ne mange plus de ton pain. Mieux vaut perdre mon emploi que ma vie pour le conserver. Le temps indiquera ma conduite, avant que tout s'écroule, il me donnera un avertissement ainsi qu'une maison craque avant de s'abattre. Si tu es dans le même sentiment, Mère, gardons-nous du péril, qu'il en soit ce qu'il doit advenir. Qu'il réussisse cette année, sinon la suivante, sinon jamais! Il n'est pas de choses si difficiles à entreprendre en principe que le temps n'amollisse et ne rende accessible. Aucune plaie si sensible qui, à la longue, n'amoindrisse sa nocivité. Le mal et le bon, la prospérité et l'adversité, la gloire et la peine, tout perd avec le temps la force du premier élan. Les cas qui ont suscité un enthousiasme et sont venus au plus vif du désir passent vite et sont plus vite oubliés encore. Chaque jour, nous voyons des nouveautés, elles s'effacent et nous les laissons

dans le passé; le temps les amenuise et les rend contingentes. Si l'on te disait pour t'étonner : *La terre tremble* ou quelque chose dans ce goût, ne l'oublies-tu pas aussitôt? Ainsi on t'annonce : *Le fleuve est gelé... Cet aveugle a recouvré la vue... Ton père est mort... La foudre est tombée... Grenade est prise... Le roi rentre aujourd'hui... Le turc est vaincu... Une éclipse a eu lieu ce matin... Le pont s'est écroulé... Un tel est évêque... Pierre a été volé... Inès s'est pendue...*, que peux-tu ajouter sinon que trois jours après ou à la seconde fois que tu les entends, il ne reste rien de ces nouvelles? Tout est ainsi, tout passe de cette façon, tout s'oublie, tout tombe dans le vide. Il en sera ainsi de l'amour pour mon maître; plus il traînera en longueur, plus il ira en diminuant. Une longue accoutumance atténue la douleur, affadit, effiloche les plaisirs, désenchante des merveilles. Procurons-nous nos profits tandis que l'action est en cours. Si nous pouvons à pied sec le guérir, c'est ce qu'il y aura de mieux. Sinon, nous laisserons tomber la prévention et le dédain de Mélibée contre lui. De toute façon il vaut mieux que la peine soit pour le maître que le danger pour le serviteur.

CÉLESTINE. — Tu as bien parlé. Je suis avec toi, tes propos me plaisent; nous ne pouvons nous tromper. Toutefois, mon Fils, il est nécessaire que le bon procureur fasse dans sa propre maison quelque besogne, construise quelques raisons imaginaires, sophistique son activité; aille et vienne au tribunal, même s'il y reçoit des reproches du juge; il en résultera pour les témoins de ce zèle qu'ils ne diront pas que le messager gagne son argent à se tourner les pouces. Ainsi chacun arrive à lui confier son procès et à Célestine ses amours.

SEMPRONIO. — Fais à ta volonté! Ce n'est pas la première affaire du genre dont tu te soies chargée.

CÉLESTINE. — La première, mon fils! Grâces en soient rendues à Dieu! Il y a peu de vierges dans cette ville qui n'aient ouvert boutique de vente dont je ne fus la courtière pour leur premier... fil. La petite fille qui vient de naître est inscrite sur mon registre, et cela, pour savoir combien il en saute de mon filet. Qu'en penses-tu, Sempronio? Crois-tu que je subsiste de vent? Ai-je fait quelque héritage? Ai-je une autre maison ou une vigne? Me connais-tu d'autres ressources que celles de mon métier? De quoi je tire nourriture et boisson, vêtement et chaussures? Je suis née dans cette ville; j'y ai été élevée; j'y ai maintenant mon honneur, ce que tout

le monde connaît. Je ne peux être inconnue. Qui ne sait mon nom et ma demeure, tiens-le pour un étranger.

SEMPRONIO. — Mais, dis-moi, Mère? Que s'est-il passé avec mon compagnon Parmeno quand je suis monté avec Calixte chercher l'argent?

CÉLESTINE. — Je lui ai exposé l'énigme et la situation, l'affaire et ses résultats; comment il aurait plus à gagner en notre compagnie qu'à débiter à son maître des flatteries; qu'il vivrait toujours pauvre et exposé aux humiliations s'il ne changeait pas sa politique et qu'il ne devait point passer pour saint à une vieille chienne comme je suis. Je lui ai rappelé qui était sa mère, ce pour quoi il ne devait mépriser mon métier et chercher à me diffamer sans d'abord s'achopper à cette mémoire.

SEMPRONIO. — Il y a si longtemps que tu le connais, Mère?

CÉLESTINE. — Je suis cette Célestine qui l'ai vu naître et l'ai aidé à pousser son premier cri. Sa mère et moi étions comme chair et ongle. J'ai appris d'elle le meilleur de mon métier. Nous mangions ensemble, nous dormions ensemble; ensemble nous prenions nos plaisirs, nos conseils, nos décisions; chez nous ou hors de la maison, nous étions comme des sœurs. Je ne gagnais jamais un blanc sans lui en donner la moitié. Je ne vivrais pas maintenant si désabusée si mon bon destin eût voulu qu'elle soit là encore. O Mort, mort! De quelle agréable compagnie tu me prives! et combien désole ta fâcheuse visite! Pour un mortel qui part à son heure, tu arraches mille jeunes grappes! Si elle vivait, mes pas ne s'accompliraient point sans compagnie. Qu'elle ait un bon repos! Ce fut une amie loyale et une compagne joyeuse. Jamais, elle présente, elle ne me laissait mettre martel en tête; si j'apportais du pain, elle apportait la viande. Si je disposais la table, elle mettait la nappe. Elle n'était folle ni fantasque, ni présomptueuse comme ces femmes d'aujourd'hui. Sur mon âme! Quand elle allait jusqu'au bout de la ville le visage découvert, sa jarre à la main, on n'entendait rien d'autre sur son passage que : *Madame Claudine*. Aucune autre ne se connaissait comme elle en vin et en toutes sortes d'aliments. Quand je la croyais éloignée, elle était de retour. Partout on la conviait, car elle était aimée de tous et jamais elle ne revenait sans avoir goûté à huit ou dix mets délectables et avec une bonne mesure dans le corps, plus une qu'elle rapportait dans une cruche. On lui confiait la garde de deux ou trois jarres de vin à la fois comme si elle les avait gagées

contre une tasse d'argent. Dans les bodegas, sa parole était d'or. Si en allant par les rues nous voulions nous désaltérer, nous entrions dans la première taverne; aussitôt elle demandait un pot pour nous rafraîchir la bouche, et jamais on ne lui prenait son bonnet en gage; on lui faisait une marque à sa taille et nous partions. Si son fils lui ressemblait maintenant, je réponds que son maître resterait sans plume et nous sans désirs. Mais si je vis, je le mettrai sous ma discipline de fer et je le compterai au nombre des miens.

SEMPRONIO. — Comment penses-tu l'avoir, ce traître?

CÉLESTINE. — S'il est tel nous serons deux. Je lui laisserai voir Areusa et il sera des nôtres. Il nous facilitera le moyen de tendre les filets sans embarras aux doublons de Calixte.

SEMPRONIO. — Crois-tu pouvoir atteindre bientôt Mélibée? As-tu quelque bon moyen?

CÉLESTINE. — Il n'est pas de chirurgien qui ne diagnostique une blessure au premier examen. Je vais te dire ce que je vois jusqu'à présent : Mélibée est belle, Calixte fou et généreux. Il ne lui coûtera pas de dépenser, moi de marcher. Que l'argent abonde, et le procès durera ce qu'il durera. L'argent peut tout : ébranler les rochers, faire franchir à sec les rivières; il n'est pas de lieu élevé que n'atteigne un âne chargé d'or. Le déséquilibre et l'ardeur de Calixte sont suffisants pour lui faire perdre ce que nous gagnerons. Voilà ce que j'ai compris et qui est transparent d'elle et de lui, et c'est là que gît notre profit. Je vais à la maison de Plébère. Je te dis adieu. Quoique Mélibée soit fière, ce ne sera pas la première à qui j'aurai rabattu le caquet. Ces sortes de femmes sont toutes chatouilleuses mais dès qu'elles ont senti une fois la selle aux reins, elles ne cherchent plus de repos. Elles restent sur le champ de bataille. Elles meurent, oui, mais fatiguées, non! Si elles cheminent de nuit, elles voudraient que le jour ne commençât jamais, maudissent les coqs qui annoncent l'aurore et l'horloge qui se presse trop. Elles aiment le Grand Chariot, le Nord, fréquentent l'astronomie. Quand elles voient pointer la lueur de l'aube, elles préféreraient voir jaillir leur âme, car cette clarté leur obscurcit le cœur. C'est un chemin, mon fils, dans lequel je ne me suis jamais lassée d'aller; et maintenant, toute vieille que je suis, Dieu sait si j'ai bonne volonté. Captives du premier embrassement, elles demandent à celui qui les demandait, souffrent pour celui qui souffrait, deviennent servantes de celui dont elles étaient tyrannes, abandonnent le commande-

ment et obéissent, rompent les murailles, ouvrent les fenêtres, feignent des infirmités, vont graisser les gonds grinçants des portes pour qu'elles s'ouvrent sans bruit. Je ne saurais te dire le grand bouleversement qu'opère en elles la douceur que leur apporte le premier baiser de l'amant. Elles sont toujours ennemies de la mesure et toujours portées aux extrêmes.

SEMPRONIO. — Je ne comprends pas tes dernières paroles, Mère!

CÉLESTINE. — Je dis que la femme a un grand amour pour celui qui la cherche ou une grande haine. Ainsi quand elles se déprennent, elles ne peuvent retenir les rênes de leur désaffection. Avec toutes mes certitudes, je vais aussi rassurée dans la maison de Mélibée, que si je l'avais dans la main, et si maintenant je la prie, c'est elle finalement qui me demandera. Si au début elle me menace, à la fin elle me cajolera. J'emporte un peu de fil dans cette poche et d'autres bricoles que j'ai toujours avec moi pour avoir une raison d'entrer dans une maison où je ne suis guère connue. La première fois, ce sont collerettes, coiffes, franges, ceintures, pinces à épiler, de l'alcool, de la céruse, du sublimé, des aiguilles et des épingles. On achète ce qu'on veut. Ce m'est une occasion de prendre langue, je me mets à observer pour jeter l'appât ou requérir à première vue.

SEMPRONIO. — Mère, réfléchis bien à ce que tu entreprends, car si au début d'une entreprise on se trompe, on ne peut poursuivre un bon résultat. Songe aussi à son père qui est noble et brave, et à sa mère vertueuse et vigilante. Toi tu es le soupçon incarné! Mélibée est leur unique enfant; si elle leur manquait, tout leur manquerait aussi. A cette pensée, je tremble. N'y va pas pour la laine et ne reviens pas déplumée.

CÉLESTINE. — Déplumée, mon fils!

SEMPRONIO. — Ou emplumée, plutôt, ô Mère, ce qui est pire!

CÉLESTINE. — Oh! la, la! Pour le malheur, je te choisirai comme compagnon. Veux-tu maintenant donner des conseils à Célestine dans son métier? Quand tu es né, je mangeais déjà le pain avec sa croûte. Pour un capitaine, tu serais bon mais chargé de présages lancinants et de soupçons.

SEMPRONIO. — Ne t'étonne pas de ma crainte, Mère! La commune condition humaine fait que l'on désire beaucoup et l'on ne croit jamais conclure. Dans notre cas particulier, je crains ta peine et la mienne. Je souhaite profit, mais je

désire voir cette affaire se bien terminer, non pour que mon maître sorte de peine, mais pour que je sorte, moi, de la misère. Mon peu d'expérience voit ainsi plus d'inconvénients que ta vieille maîtrise.

ÉLICIE (*descendant et venant à eux avec surprise*). — Sempronio! Laisse-moi me signer! Je vais aller tracer une raie dans l'eau. Quelle nouveauté est ceci : venir deux fois aujourd'hui.

CÉLESTINE. — Tais-toi, sotte! Laisse-le. Nous avons d'autres soucis dans lesquels nous sommes plongés. Dis-moi : la chambre était-elle occupée? Et est-ce que la jeune femme qui attendait le ministre est partie? (*Elle dit cela en faisant un clin d'œil d'intelligence à Elicie.*)

ÉLICIE. — Euh! Depuis, il en est venu une autre et celle-ci est partie.

CÉLESTINE. — Mais... pour la bagatelle?

ÉLICIE. — Non, sincèrement. Dieu ne l'eût pas voulu. *A celui qui vient tard, il vaut mieux celui que Dieu aide, etcétera, etcétera...*

CÉLESTINE. — Alors, monte vite dans la mansarde au-dessus du balcon et apporte-moi la fiole d'huile de serpent que tu trouveras pendue à une ficelle. Je l'ai rapportée de la campagne l'autre nuit quand il pleuvait et par un noir épais. Ouvre le coffre à linge et tu trouveras à ta main droite un papier couvert de mots écrits avec du sang de chauve-souris sous l'aile du dragon auquel nous avons enlevé les griffes hier, et fais attention de ne pas renverser l'eau de mai qu'on m'a donné à malaxer. (*Elicie monte et elle parle dans l'escalier après avoir fouillé.*)

ÉLICIE. — Mère, ça n'y est pas où tu dis. Tu ne te souviens jamais où tu places les choses.

CÉLESTINE. — Ne me fais pas de reproches, pour Dieu, et songe à ma vieillesse. Ne me maltraite pas, Elicie! Ne t'énerve pas à cause de la présence de Sempronio, et n'en sois pas emplie d'orgueil. Il me préfère comme conseillère à toi comme maîtresse, malgré que tu l'aimes beaucoup... Entre dans la chambre des onguents, tu trouveras tout cela dans la peau du chat noir où je t'ai fait placer les yeux de la loutre. Apporte aussi du sang de bouc et quelques poils de sa barbe que tu as coupés.

(*Elicie accomplit sa commission et redescend.*)

ÉLICIE. — Tiens, Mère, voici. Je remonte et Sempronio me suit. (*Elle regagne sa chambre avec son amant.*)

★

CÉLESTINE (*seule*). — Je te conjure, Triste Pluton, Maître des profondeurs infernales, Empereur de la Cour damnée, Superbe Capitaine des Anges déchus, Maître des flammes de soufre qui jaillissent de l'Etna, Gouverneur et Vérificateur des tourments, Bourreau des âmes pécheresses, Régisseur des trois furies, Trésifone, Mégère et Aleto, Administrateur des causes ténébreuses du royaume d'Estigie et de Dite ainsi que des lagunes et abîmes infernaux, du chaos impénétrable, Mainteneur des harpies volantes comme des autres compagnies des épouvantables et repoussantes hydres, Moi, Célestine, ta cliente réputée, je te conjure par les vertus et les forces de ces lettres hermétiques, par le sang de cet oiseau nocturne avec quoi elles ont été écrites sur ce papier, par le dangereux venin de vipères de quoi fut composée cette huile et dont ce fil est enduit, viens sans tarder pour obéir à ma volonté, et entortille-toi dans ce fil. Ne t'en évade pas un instant jusqu'à ce que Mélibée l'achète quand le moment sera opportun. Qu'elle soit tellement fascinée que plus elle te regardera, plus son cœur sera disposé à céder à ma demande. Pénètre-la et blesse-la du violent et fort amour de Calixte, si profondément que, dépouillant toute pudeur, elle se découvre à moi et me récompense de mes pas et de mes messages. Ceci acquis, parle et demande-moi à ta volonté. Si tu n'agis point d'un prompt mouvement, tiens-moi pour ton ennemie capitale. Je frapperai avec de la lumière tes prisons tristes et obscures; je dénoncerai tes continuels mensonges. Je frapperai de mes âpres paroles ton horrible nom. Une fois, deux fois et encore, je te conjure. Confiante ainsi en mon grand pouvoir, je pars, emportant avec moi mon fil dans lequel je te crois venu et enveloppé. (*Elle ramasse ses affaires, croise sa mante et s'en va.*)

LETTRES A ALBERT STAPFER
(1821-1827)

par E.-J. DELÉCLUZE

Fils du pasteur Philippe-Albert Stapfer qui fut ministre de la République helvétique à Paris, Albert Stapfer, le destinataire des lettres qu'on lira ci-après, compte parmi les premiers traducteurs français du théâtre de Gœthe. Il fréquentait régulièrement le Cénacle de romantiques libéraux que Delécluze réunissait chaque dimanche dans son grenier de la rue de Chabanais, au coin de la rue des Petits-Champs, pour le grand profit de Stendhal qui essayait sur ces studieux jeunes gens les théories de son Racine et Shakespeare.

On appréciera dans le premier document qui suit les réflexions du moraliste : une fine définition du mal de la jeunesse, qu'il appelle la « puberté de l'âme », prouve la perspicacité du psychologue et de l'analyste. De curieuses remarques sur la vogue immense d'Ossian, au temps de la Restauration, intéresseront l'historien de l'évolution des goûts littéraires en France.

Dans ses billets écrits en Italie, Delécluze se réjouit de visiter ce pays dans la pleine saison d'été, car, dit-il, « il faut voir les pays dans leur plus grand développement naturel ». Notre épistolier apparaît aussi comme un excellent peintre de mœurs, lorsqu'il montre la population de Sienne se ruant au plaisir avec une sorte de frénésie. N'ayant encore lu, au moment où il rédige ces lettres, que le premier tome du roman de Mme de Staël sur l'Italie, il s'inscrit en faux contre celle-ci, qui a cru pouvoir introduire de la mélancolie et du romanesque dans l'âme de son héroïne, la poétesse Corinne. C'est aussi extraordinaire, note-t-il, que « si on mettait des palmiers sur la butte de Montmartre ». Il assure que les Italiens n'ont cure de la distinction, très sensible aux Français, entre le genre romantique et le classique : la musique absorbe à elle seule la faculté poétique de ces mêmes Romains. Une rencontre avec Stendhal lui suggère un des jugements les plus pertinents qui aient été avancés sur

l'auteur de l'Amour *par ses contemporains. Ce dernier, explique notre correspondant, « a une telle horreur de toute conversation qui tombe dans l'ordinaire qu'il s'amuse à lancer des sophismes à la traverse pour exciter son interlocuteur et le faire sortir de la raison qui, comme il le dit, l'ennuie mortellement ».*

Mais le plus piquant de ces lettres est sans doute constitué par les renseignements fournis sur l'étrange situation de Jean-Jacques Ampère en face de Mme Récamier. Du fait des inconséquences de conduite du malheureux jeune homme, appelé ici, par une commisération de « Mentor » pour ce Télémaque, « le Romain », l'hiver de Delécluze à Rome a été « un vrai roman ». Une fois à Paris, il avouera qu'il tend à croire les deux héros de l'intrigue solidaires dans le manque de courage; mais il tient, quant à lui, son ami Ampère pour un homme « perdu ». Toute cette fraction des lettres de Delécluze complète de la plus heureuse manière celles que le même correspondant adressait dans le même temps à Mme Récamier (1).

ROBERT BASCHET

I

De Clermont, le 7 septembre 1821.

Je suis revenu hier du Cantal, mon cher Albert, et c'est avec grand plaisir que j'ai reçu votre bonne lettre à mon arrivée. Depuis un mois je me reproche de n'avoir point écrit à aucune personne de votre famille ni à la famille de M. Monod (2), mais j'ose espérer qu'on m'excusera. J'ai considérablement couru et travaillé, j'ai entretenu de mes nouvelles ma famille, et je puis vous assurer qu'il m'a fallu de l'activité pour satisfaire à tous les engagements que j'avais pris avec moi-même. Avant tout, donc, je vous prie de faire recevoir à votre famille, à votre oncle et votre tante, à la famille de M. Monod l'assurance de ma respectueuse amitié.

(1) Nous devons la communication des lettres que nous publions ci-après à l'obligeance du vicomte de Noailles, auquel nous adressons l'hommage de notre gratitude.
A part quelques courts fragments que nous avons publiés dans notre édition des *Impressions romaines de Delécluze* (Boivin, 1942), ces documents sont inédits.
(2) Jean Monod, dont les enfants, Edouard et Marie Monod, étaient fort liés avec Delécluze, était pasteur comme Philippe-Albert Stapfer, le père du jeune Albert Stapfer, le destinataire de ces lettres.

Ne m'oubliez pas auprès de votre frère (3), de votre cousin (4) ni de votre ami Ampère que j'aime bien aussi.

Je viens de parcourir la troisième chaîne des montagnes volcaniques de l'Auvergne, le Cantal. Ces lieux, je vous l'avouerai, sont peu poétiques. Sans être dépourvus des beautés particulières aux pays de montagnes, ils sont loin cependant d'offrir la richesse des Alpes ou même la variété si frappante des Pyrénées. L'aspect en est grave, triste et monotone; la végétation ne se développe que dans d'étroits vallons arrosés par d'assez mesquins ruisseaux. Le pays, pauvre en grains, ne trouve de ressources que dans les bestiaux qu'engraissent les pâturages; et l'habitant, accoutumé dès l'enfance aux privations, ne connaît pas la gaieté. Le département du Puy-de-Dôme est plus agréable, et il y a même des lieux qui peuvent comme beautés naturelles supporter toute espèce de comparaison. Mais ce qu'il y a de plus remarquable en Auvergne, ce qui excite l'attention au plus haut degré, c'est l'effroyable appareil volcanique dont on trouve les traces à chaque pas ici. Figurez-vous quarante-cinq lieues de terrain bouleversées par les feux de la terre, couvertes de cendres et de scories, traversées en tous sens par des courants de laves dont quelques-unes ont, en se refroidissant, conservé la forme d'un liquide épais. Imaginez que dans le département du Puy-de-Dôme on trouve une chaîne de puys de six lieues de long dont la plupart des montagnes présentent encore un cratère béant; qu'il en est deux dont les parois creusées en entonnoir sont en partie éboulées du côté où la lave s'est échappée, pour aller s'épandre jusqu'à cinq lieues de distance, que l'on voit les flots pétrifiés de cette lave, qu'on la suit sans interruption, et que d'une certaine distance on croit voir encore le balancement de ces vagues enflammées. Voilà de quelle nature sont les beautés de l'Auvergne. Ici, on devient sérieux comme ce qui vous entoure; l'esprit tombe involontairement dans une méditation habituelle, et lorsqu'il a repassé toute la série de faits étonnants qu'on peut recueillir dans ce pays, il est arrêté, abîmé même dans cette dernière réflexion qu'aucune histoire, aucune tradition n'a conservé même figurativement la mémoire de cette grande catastrophe terrestre. Je crois qu'il est peu de pays où l'on observe la nature avec plus

(3) Le frère d'Albert Stapfer, Charles Stapfer, épousera en 1827 Marie Monod.

(4) Amédée Bouffé, qui fréquentait lui aussi chez Delécluze.

d'intérêt qu'ici. En nul autre lieu on ne peut suivre le triple effort du feu, des eaux et du temps, mieux que dans un pays volcanisé : le travail de ces trois agents est si distinct que l'un sert ordinairement à faire reconnaître l'autre; et, pour rendre cette observation plus claire, je vous dirai que j'ai vu ces jours derniers à Aurillac une carrière qui vient d'être ouverte. Cette carrière de lave basaltique est en haut d'une colline dont la base est calcaire; dessus cette lave est une couche épaisse de 15 pieds de dépôts fluviatiles, recouverts eux-mêmes par la terre végétale. Imaginez à présent le temps et le travail employés par la nature pour construire un semblable édifice. Tels sont les spectacles singuliers qu'offre ici la terre. Cependant, vous prendriez une idée fausse de l'Auvergne si vous la croyiez dépourvue d'agréments. La Limagne qui en fait partie ne le cède pas à la Touraine pour la fertilité de son sol ou l'aspect riant de ses paysages et la beauté de ses routes bordées de noyers; autour de Clermont il y a des vallées délicieuses; au Mont-Dore, la beauté des forêts se marie heureusement avec l'âpreté des rochers. Le Cantal lui-même a son paradis, et la vallée de Vic-en-Carladès, celle qui est près d'Aurillac, est la Limagne de ce département. Je vous assure, Monsieur, que j'aurai un grand plaisir à vous montrer ce que j'ai dessiné dans ce pays et à causer avec M. votre père, vous et votre frère, de tout ce que j'ai vu, car vous savez que je suis d'une ignorance complète en minéralogie. Cependant, bon gré mal gré, il a bien fallu que j'apprisse à distinguer les substances qui composent tous ces vieux monuments; et, du mieux que j'ai pu, j'ai encore fait un apprentissage. Quoiqu'il soit impossible, en explorant cette contrée, d'éviter la science, j'ai cependant cherché à varier mon recueil de dessins et à donner quelque chose au plaisir des yeux et de l'âme. J'ai fait plusieurs vues qui se recommandent d'elles-mêmes; j'ai la maison où est né Pascal, le village où Delille a été nourri. Ce dernier site est charmant et justifie pleinement l'éloge poétique que la reconnaissance a dicté à Delille. Parmi les objets singuliers que j'ai recueillis, il en est cependant qui sont agréables à voir : tel est, dans ce genre, le lac Pavin qui, selon l'opinion de quelques savants, a été un cratère de volcan. Je compte, en passant, faire une vue d'Aigueperse, où est né le chancelier L'Hospital. Il est bien malheureux qu'une contrée si fertile dans quelques-unes de ses parties, si curieuse dans son ensemble, soit habitée par des hommes souvent si médiocres, pour ne pas dire si

bornés. Ici on est l'esclave d'un triste amour du gain qui amène l'avarice et repousse toute idée d'industrie avantageuse. Le peuple auvergnat est en retard d'un siècle et demi sur les autres parties de la France; il est plongé dans la plus stupide ignorance, même sur les arts les plus nécessaires à la vie, et ce retard est toujours causé par l'avarice. La crainte de perdre le prix que coûterait l'établissement d'une charrue à roues fait qu'il se sert pour labourer d'un crochet, comme vous avez pu en voir sur les monuments d'une haute antiquité. Cela fait pitié à voir.

Mais quittons les montagnes, et revenons à la bonne lettre que vous m'avez écrite. Vous m'avez parlé d'un pays bien voisin de la Touraine, contrée que j'affectionne particulièrement. Pour me servir d'une expression *romantique,* je crois que je deviens *prosaïque.* J'aime la plaine; en d'autres termes, je vieillis, je tends vers le repos. Je conçois très bien ce que ces lieux où vous avez passé votre enfance ont pu vous offrir de charmes. C'est, en effet, à l'âge où vous êtes, et dont vous m'avez donné une définition si juste, que les souvenirs de l'enfance sont si vifs et si doux à la fois. Plus tard, tout cela prend le nom d'enfantillage. Je me souviens qu'à votre âge, quand j'avais fait la découverte de ces *vérités crues* que l'on n'avoue qu'à vingt ans, je les couchais par écrit, et, en marge, j'écrivais : « Tu as raison. Ce que tu dis est vrai. Quand tu seras vieux, tu regarderas ceci comme des sornettes, mais tu auras tort. » Je maintiens que j'avais raison. Quand on est jeune, on ne se plaît que dans la vérité abstraite. Vieux, on se jette dans les vérités de convention. On compose avec sa conscience, on capitule avec le vice, et l'on devient flasque, sot, et ennuyeux comme tout le monde. En termes honnêtes, cela s'appelle *avoir de l'expérience.* J'ai conservé un souvenir très net de ce que l'on éprouve dans l'adolescence. Aussi, je ne saurais vous dire l'intérêt que je porte aux jeunes gens qui ont ce que j'appelle la maladie de leur âge. Cette tristesse vague, ces espérances lointaines, ce regret du passé, cette conscience obscure que l'on parcourt le plus bel espace de la vie, ces joies vives et passagères qui brillent comme l'éclair au milieu de ces nuées de pensées ténébreuses, tous ces sentiments contraires qui se heurtent journellement dans le cœur du jeune homme, rien de tout cela ne m'est étranger; aussi n'en vois-je jamais les symptômes sans un mélange de peine et de plaisir. Cet étrange état de l'homme, ce noble malaise de notre être moral me semble être la *puberté* de l'âme. Il

faut passer cette époque critique pour arriver à l'état d'homme, mais c'est aussi à cette époque où l'âme s'élabore, s'étend et saisit toutes les impressions qui doivent à jamais l'agiter. Car je maintiens que, passé vingt ans, on ne *sent* plus rien de nouveau, on ne fait plus qu'*apprendre*. Heureux encore si les impressions se conservaient dans leur intégrité! Mais il n'en est pas ainsi, et je l'éprouve tous les jours ici. Il y a quatre ans encore que je ne voyais pas un grand spectacle de la nature sans sentir mon âme s'épanouir de joie ou se resserrer selon les souvenirs ou les idées que j'attachais aux lieux où j'étais. Aujourd'hui, vivement sensible aux beautés naturelles, j'en jouis tranquillement; je les observe sans doute mieux; mais ces lieux, tels beaux qu'ils soient, ne se peuplent plus de ces myriades d'êtres qu'une imagination adolescente crée à chaque instant. Je ne crois pas aux revenants; je n'ai peur ni des voleurs ni des loups, et j'ai eu l'horreur de traverser, la nuit, une épaisse forêt sans que mon cœur battît le moins du monde. Quand on en est là, on est à moitié mort; mais il faut du courage et entretenir la vie dans l'autre moitié de soi-même. Or, il n'y a qu'un moyen pour atteindre ce but, c'est le travail. Quand un homme a passé l'âge plus ou moins prolongé de l'adolescence, il faut, s'il ne veut pas périr d'ennui, et devenir à charge aux autres, qu'il se garrotte de devoirs, qu'il s'impose de grandes difficultés à vaincre et de grandes obligations à remplir. L'homme livré aveuglement aux fantaisies doit nécessairement tomber dans l'état d'imbécillité, s'il ne termine pas sa vie violemment. Ceci doit vous expliquer mon genre de vie : j'ai assez d'activité dans l'esprit et de force de corps; je mets tout cela en œuvre, d'une part pour les empêcher de faire des sottises, de l'autre pour les tenir en haleine. J'occupe toujours ma tête par l'étude, et je soumets mon corps à la régularité et à des exercices déterminés. Je soigne mes élèves avec intérêt et plaisir. Je gagne quelque argent qui me met tout à fait à l'aise sur l'article de la dépense. Je peins, je dessine, je griffonne, je voyage, je jase. Enfin, la vieille moitié de moi-même traverse la vie cahin-caha; et, pour finir comme la chanson, j'ajouterai que c'est ainsi que le monde va.

Fidèle au plan de vie que je viens de vous exposer, malgré mes courses et le travail qui en est le résultat, j'ai trouvé moyen de lire, traduire et écrire de l'anglais. Cependant, n'en déplaise à votre flatteuse hyperbole, je ne l'entends pas encore comme ma langue maternelle. Je me tiendrai heureux

de n'avoir rien oublié et, à mon retour, je vous ferai juge du fait.

Je me souviens très bien du passage d'Ossian que vous me citez et que je lisais il y a quinze ans avec le même plaisir qu'il vous donne. Non que je ne sente plus son mérite, ce qui feraît supposer que *je suis mort tout entier,* mais je ne puis vous celer que je trouve et que j'ai toujours trouvé un peu d'emphase dans la manière dont ce sentiment est exprimé. Les poésies d'Ossian ont pour moi un défaut, ou plutôt je suis en défaut relativement à elles. Je n'ai jamais pu saisir parfaitement le genre de vie des héros de ces poèmes. Je n'entre pas dans leurs habitudes, je ne partage que difficilement leurs sentiments, et je ne comprends pas toujours leurs idées. Vous connaissez ma bonne foi et mon impartialité en littérature. Ainsi, ce que je vous dis ne vous paraîtra pas suspect. Mais, soit que ces poésies aient un vice, soit que je ne puisse me reporter à un état de civilisation si simple, tant y a toujours que les mots s'accrochent dans mes oreilles et ne parviennent que par des détours au siège de mon petit entendement, ce qui nuit à la rapidité des impressions. Je comprends Ossian comme on prétend que les Suisses saisissent les calembours : le lendemain.

Je vais me coucher, il est minuit. On dirait que nous sommes à bavarder rue de Chabanais (5).

8, au matin. Je veux employer le reste de papier pour vous donner le bonjour. Le soleil se lève au milieu d'un orage en ce moment. N'oubliez pas de faire mes tendres amitiés à tous vos chers parents; tâchez de m'excuser auprès de la famille Monod et dites au cher Edward que j'espère bien faire de l'anglais les dimanches de l'hiver prochain. Adieu, nous causerons plus amplement volcans à Paris. J'ai envoyé d'ici une caisse d'échantillons volcaniques du Puy-de-Dôme, — je crois que Gustave Monod et M. Custer s'occupent de minéralogie. J'aurai grand plaisir à leur faire voir tout cela, à condition qu'ils me déniaiseront un peu sur mes richesses. Adieu, cher Albert. Je vous aime de tout mon cœur.

E.-J. DELÉCLUZE.

(5) Là où Delécluze habitait, et où il tenait un cénacle de romantiques, plus ou moins disciples de Stendhal.

II

Florence, 23 août 1823.

Mon cher Albert, j'ai reçu votre lettre où vous me dites que vous espérez bien que je vous apporterai, outre mes *Lettres à un Parisien* (6), quelques morceaux de portefeuille. Non, mon ami, je n'ai point de réserves; tout passe dans les lettres, qu'on n'imprimera peut-être pas dans le journal, il est vrai, mais qui, avant d'être mises au jour, pourront être confiées aux amis. En étudiant la politique ecclésiastique qui domine tout ici, j'apprends à la combattre avec ses propres armes. Tout est *charmant* dans mes lettres. J'y peins le vice, comme il est affublé en Italie, sous des voiles précieux, sous des couleurs délicates, revêtant les formes du bon goût et de la politesse. Mais, gare à la conclusion que je laisserai déduire aux têtes qui réfléchissent et qui ont tant soit peu de logique. Comme presque toute la civilisation italienne est due à la popularité des beaux-arts, je me trouve là sur mon terrain, et je fais la guerre dans un pays que je connais. En partant de France, je regrettais d'entrer en Italie dans l'été : j'avais tort. Si jamais vous allez en Sibérie, partez l'hiver. Il faut voir les pays dans leur plus grand développement naturel. Je regrettais encore de venir sur cette terre après avoir dépassé de beaucoup le temps de la jeunesse. Je crois que je me trompais aussi. Je n'aurais rien vu, j'aurais été ébloui par le beau, tué par les passions. Vous et Ampère, vous m'avez souvent dit de mettre sur le papier mes idées sur les arts. Je le fais dans mes lettres; et les descriptions des monuments, la peinture des mœurs donneront plus de force à mes raisonnements, plus de vie à mes pensées. De plus, si le ciel me donne la force de continuer mon entreprise, je ne désespère pas d'y démontrer des vérités utiles, et dont on pourrait faire une heureuse application. Ah! mon cher Albert, quel beau pays, quelle race d'hommes intelligents, et dans quel degré d'abjection on les a plongés! J'arrive de Sienne où j'ai passé huit jours. Là, je croyais être à deux mille lieues de la France. Pendant tout ce temps je n'ai parlé qu'italien; j'étais entouré de monuments tout nouveaux, d'une population furieuse pour le plaisir, entouré d'une foule de femmes de

(6) Ces *Lettres à un Parisien*, au nombre de trente, furent publiées dans le *Journal des Débats*, du 9 juin 1823 au 9 août 1824.

toute condition, dont la grâce, la beauté sont au-dessus de toute description. Je me trouvais dans une ville dont tous les édifices publics étaient ouverts et garnis d'une foule de curieux, avides de sensations, allant dans tous les sens, aspirant l'existence par tous les pores et excitant la vie par la titillation de tous les organes. Comme saturnale, c'était admirable. Mais, quand on pense où de telles habitudes réitérées conduisent les hommes, quand on réfléchit que ces peuples, si brillants un jour de fête, fuient le jour du combat comme à Naples, c'est alors que les yeux des bacchantes perdent de leurs charmes et que l'on aperçoit les chaînes de plomb qui ne laissent de liberté à leurs mouvements que pour réveiller la langueur de leurs amants. Sienne croupit dans le plaisir, ainsi que toute l'Italie. On le sait, on le voit, on y prête les mains.

Je suis bien curieux de lire à mon retour ce que l'on a écrit sur l'Italie. Je ne connais que le premier volume de *Corinne* que j'ai lu en venant de Milan à Bologne. Le souvenir qui m'en reste est que la peinture est bien moins forte, bien moins vivante que la nature de ce pays. Les idées romanesques qui y sont introduites sont un contre-sens. C'est comme si on mettait des palmiers sur la butte de Montmartre. On ne sait pas ce que c'est que la mélancolie par ici; on n'en voit pas plus sur les physionomies qu'on ne découvre de nuages dans le ciel. Tout est riant, et je puis vous assurer que ce n'est pas sans quelque raison que les opéras sérieux ont fait dire que les Italiens ont le *chagrin gai.* Il y a du vrai dans cette mauvaise plaisanterie.

Cher Albert, présentez l'assurance de ma respectueuse amitié à tous vos chers parents, ainsi qu'à toute la famille de M. Monod. Grâce au ciel, je n'avais pas besoin de venir à Sienne pour sentir, pour apprécier le bonheur de ceux qui vivent au sein d'une honnête famille. La mienne, vous le savez, m'avait accoutumé dès longtemps à ce genre de bonheur; et en fréquentant la maison de votre père et de ses amis, je n'ai fait qu'étendre le cercle d'une douce habitude. Mais je ne saurais vous dire combien le souvenir de nos réunions m'a soulagé, pendant que j'étais à Sienne, au milieu de ces habitudes de société pourrie auxquelles je ne saurais me faire. Harassé de courses, fatigué de beau en tout genre, je me jetais sur mon lit en rentrant, et là je pensais à ma famille et aux vôtres. Dans un demi-sommeil je croyais vous voir tous rassemblés chez moi, autour de ma table ronde,

Nous prenions du thé. On était calme, tranquille; on agitait des questions intéressantes. On devisait agréablement. Cette douce confiance qui s'établit entre gens qui s'estiment régnait sans mélange, et la douceur de ce songe me conduisit à un repos complet.

Adieu jusqu'au revoir, jusqu'au moment où nous pourrons transformer ce rêve en réalité. Adieu, mille tendresses aux amis du dimanche; embrassez Ampère pour moi.

E.-J. D.

III

Rome, 9 février 1824.

Mon cher Albert, j'ai été ce matin à la poste avec Ampère qui y a trouvé une lettre de vous. Il en a fait lecture auprès de la colonne Antonine, et je vous remercie bien du bon souvenir que vous conservez de moi, du désir que vous montrez que je retourne en France.

Cela ne tardera pas beaucoup, à présent. Le mois d'avril approche. Quelle longue absence j'ai faite quand je calcule le temps en pensant à tout ce qui m'est cher à Paris; et cependant, lorsque je repasse dans ma mémoire les circonstances de mon voyage, il me semble qu'il n'y a qu'un mois que j'en suis dehors. Je suppose que toute votre chère famille est en bonne santé, ainsi que le cercle d'amis qui l'environnent. Rappelez-moi, je vous prie, à leur souvenir et témoignez-leur tout le plaisir que je me promets de les revoir.

Combien de fois, cher Albert, j'ai désiré de vous voir au milieu de nous ici! Vous y verriez de bien belles choses, tant que le soleil est sur l'horizon; et, le soir, vous trouveriez une ample matière pour exercer votre verve comique. Cependant Rome, ainsi que le reste de l'Italie, n'est point une terre sur laquelle le ridicule croisse avec autant d'abondance que chez nous; mais si tout y est moins plaisant, on peut y faire des réflexions plus profondes; et, sous ce rapport, vous pourriez y trouver de quoi vous occuper.

Je ne saurais vous exprimer combien je suis content d'avoir fait ce voyage : j'ai éclairci beaucoup d'idées; j'ai donné plus de corps à quelques connaissances éparses que j'avais acquises dans notre pays; et, en somme, je crois que j'aurai gagné autant que l'on peut gagner quand les impressions se renouvellent difficilement, et que l'âge s'oppose aux

nouvelles acquisitions de ce genre. Ce que j'ai appris de plus positif dans ce pays regarde l'architecture; mais comme j'en ai fait une étude assez sérieuse à Rome, je ne désespère pas de lier ces connaissances avec les époques historiques auxquelles elles correspondent, et, par cela même, de donner au résultat de ces études un degré d'intérêt assez grand.

L'hiver a été long cette année, et le froid assez vif. Mais cependant nous ne sommes pas à plaindre, car il est difficile d'avoir de plus belles journées, un plus beau soleil, un ciel plus pur, plus serein. L'aspect de Rome et de la campagne qui l'entoure a quelque chose de si satisfaisant pour les sens que ce bien-être pénètre jusqu'à l'âme, et que l'on éprouve un certain contentement général dont on ignore la cause. Je suis quelquefois épouvanté de l'influence du temps sur nous : tout le monde n'est pas un Pascal, et ne peut pas dire comme lui : j'ai mon beau et mon mauvais temps au dedans de moi-même (7).

Je serai bien heureux de revoir ma famille et mes amis. Cependant, car nul plaisir n'est pur dans ce monde, il se mêle à l'idée de mon retour des idées tristes dont vous devinez bien la cause. Les pressentiments dont je vous ai fait part si souvent se réalisent, et Dieu sait jusqu'à quel point ma prévoyance a été imparfaite. Il me semble vous avoir entendu dire à mon départ que vous étiez heureux de savoir si je reviendrai d'Italie plus romantique ou plus classique. Je ne sais point du tout ce que vous penserez de mes opinions en fait d'art quand vous me reverrez. Mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'il n'est pas plus question de tout cela ici que si on n'en avait jamais parlé. On n'imprime, on ne lit rien ici, si ce n'est des discussions sur le *forum romanum* et les bains de Titus. Toute la faculté poétique du commun des Italiens est absorbée par la musique, qui est le plaisir unique. Mais il y a plus de gloutonnerie que de goût dans cette affaire; car, de l'avis même de ceux qui pensent le moins à cet art, la musique, et par conséquent le chant, vont toujours en décroissant. Ce soir, j'ai entendu les *Amis de Syracuse* de Mercadante (8) qui, bien que ce soit l'œuvre d'un

(7) On lit dans les *Pensées :* « Le temps et mon humeur ont peu de liaison; j'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi » (*Pensées* de Blaise Pascal, publiées avec un avertissement de A.-A. Renouard, le discours sur la vie et les ouvrages de Pascal par l'abbé Bossut, la préface d'Et. Périer et les notes de Voltaire et de Condorcet, Paris, A.-A. Renouard, 1803, 2 vol. in-8, t. I, p. 182).

(8) *Gli amici di Siracusa*, — « dramma serio » du rival de Rossini, Mercadante —, venait d'être représenté au théâtre d'Argentina, l'avant-veille, pour la première fois.

homme de mérite, est fort ennuyeuse *(sic)*. Le ciel, l'invariable ciel de l'Italie, cet air pur que l'on respire, cette lumière resplendissante qui vous éclaire, voilà ce qui n'a point changé ici et qui vous donne tous les jours et à tous les instants du jour un plaisir qui vous pénètre, comme la pluie imbibe la terre. Ce plaisir est-il romantique ou classique? Je n'en sais rien et il ôte même jusqu'à l'envie de l'analyser.

J'ai eu grand plaisir à voir Beyle ici; nous avons fait bien des courses ensemble, et il nous a dit beaucoup de choses spirituelles, entrelardées d'écarts inattendus qui nous ont fait rire. Sur les derniers temps, je le laissais dire tranquillement toutes ses opinions bizarres sur les arts, car je crois, en vérité, qu'il a une telle horreur de toute conversation qui tombe dans l'ordinaire, qu'il s'amuse à lancer des sophismes à la traverse pour exciter son interlocuteur et le faire sortir de la raison qui, comme il le dit, l'ennuie mortellement (9). Nous avons fait un petit voyage à Albano qui a été délicieux; il vous racontera tout cela plus au long. Il est parti de Rome, comme il est parti de Paris, sans rien dire. J'ai été bien fâché pour ma part de ne m'être pas trouvé chez moi quand il m'a rapporté mes livres. Vous lui direz que s'il était parti deux jours plus tard il aurait vu de très belles choses à la comédie qui a été représentée chez l'ambassadeur d'Autriche. On est bien curieux de lire ici la Vie de Rossini. Je sais deux personnes qui ont passé commission pour l'avoir. Pour ma part, je suis fort curieux de lire cet ouvrage (9 *bis*).

Ampère se porte bien; nous nous voyons souvent, et nous faisons aussi des courses ensemble. Il travaille. Et vous, mon cher Albert? Que faites-vous? Verrons-nous quelque chose de votre façon quand nous rentrerons en France? Je disais l'autre jour à Ampère que j'aimerais à vous voir faire dans notre langue des ouvrages dont ceux de Lucien pourraient vous indiquer le mode. Je ne conseille jamais l'imitation, comme vous savez. Mais il me semble qu'il y a des cadres heureux dans Lucien dont vous pourriez vous servir heureusement pour placer des tableaux de nos jours. Je ne sais si vous connaissez de cet auteur autre chose que ce qu'on

(9) Dans ses *Souvenirs de soixante années*, bien plus tard, Delécluze dépeindra son ami Stendhal à l'image d'un « corsaire contrebandier qui, se trouvant à table d'hôte au milieu de pacifiques Flamands qui ne disaient mot, tira de ses poches deux pistolets d'arçon qu'il déchargea par dessous la nappe, cassant les jambes de ceux-ci, perçant les pieds de ceux-là, le tout pour faire diversion à l'apathie de ses convives »

(9 *bis*) Sur ce voyage de Stendhal, cf. *Impressions Romaines*, p. 73, 87, 102-106.

explique dans les classes; dans le cas contraire, lisez son *Banquet* des Lapithes, son *Icaro-Ménippe*, le *Toxaris*, le *Coq*, etc.; et si cela ne vous sert pas précisément, cela vous amusera, ce qui est toujours quelque chose. A la tournure des esprits qui tendent tous vers l'art dramatique, c'est presque une bonne fortune que de pouvoir embrasser sans répugnance une autre carrière.

Quoi qu'en dise Beyle, j'ai sur le théâtre des idées que l'expérience semble confirmer journellement. L'espoir de changer le système dramatique n'a pu être raisonnable que quand on pouvait croire que les mœurs changeraient aussi. Il n'y a eu que des modifications dans l'un comme dans les autres, et la nature des choses tend à leur faire reprendre le système de progression qu'elles ont toujours suivi chez nous. Nous sommes enfants des Romains et leurs imitateurs forcés : nous ne pouvons travailler *motu proprio*, parce que le fond nous manque : c'est-à-dire des préjugés, des croyances, des traditions locales fortement établies. Croire que la vérité seule peut animer un théâtre, une poésie, une littérature, c'est ne pas connaître le cœur humain. C'est ignorer le principe générateur de tous les arts. La poésie, les arts, la vérité même ne vivent que par le mensonge; et, de notre temps, on aime trop les mémoires pour goûter la poésie, ni même l'histoire. Nous sommes enfants des Romains; c'est d'eux que nous recevons tout. L'habitude est une seconde nature plus forte que la première. Et en supposant que nous tenions davantage par notre nature aux nations du Nord, l'éducation fait de nous des méridionaux manqués. En prenant l'imagination de l'homme comme une puissance qui conçoit une longue suite d'événements réunis en vingt-quatre heures, ou qui se prête à supposer que dans un quart d'heure il s'est écoulé quatre ou six ans, il est évident que l'on sera toujours disposé plus favorablement à admettre l'erreur à laquelle on est accoutumé, et il est bon de remarquer que l'esprit de l'homme a encore plus de paresse que de curiosité.

IV

Gênes, 7 juillet 1824.
(Lisez cette lettre seul.)

Il y a bien longtemps, mon cher Albert, que je ne vous ai écrit, quoique dans les vœux que j'ai exprimés pour mes amis, il y en avait certainement une bonne partie pour vous.

Soyez tranquille, je vous aime toujours bien et quoique la *chaîne* se soit fort allongée, je l'ai toujours tenue ferme, et je pense que vous en avez fait autant de votre côté.

J'ai vu bien des choses; et nos conversations y gagneront peut-être encore de la solidité. J'ai considérablement travaillé, soit de réflexion, en voyant, soit en m'exerçant à écrire ce que je voulais rendre. Bien ou mal, mon éducation est terminée; et je n'ai pu achever qu'à quarante-trois ans ce que les autres terminent assez ordinairement à vingt-cinq. Dans notre siècle, on ne fait pas ses affaires aussi vite que dans un autre. Il fut un temps où la lecture suffisait. Aujourd'hui, pour être au courant, il faut avoir *vu*, et beaucoup. Je désire, si cela entre dans la nature de vos études, que vous fassiez quelques voyages, et je crois, en vérité, que je vous conseillerais l'Italie, parce qu'on y voit de tout.

J'ai laissé notre ami Ampère à Rome, bien portant, travaillant, comme font les poètes, *de bric et de broc,* et ne s'ennuyant pas. Comme vous devez le penser, j'ai eu sur le motif principal de son voyage en Italie des renseignements positifs (10). L'affaire est sérieuse, mais je ne désespère pas de le voir revenir *seul* en France, cet hiver, si ce n'est plus tôt. Je vous recommande sur cette affaire la discrétion la plus grande, soit dans la crainte d'effaroucher, en parlant, le caractère susceptible d'Ampère, soit pour éviter de faire courir des bruits fâcheux sur une personne qui n'a pas précisément raison, mais qui n'a pas les torts qu'on lui prête (11). Ne dites surtout pas au père que je vous parle de son fils, parce que je désire savoir précisément jusqu'à quel point il désire le retour de ce dernier, et il faut que ce vœu soit exprimé sans provocation.

Je vous dirai entre nous que l'étrange position où est Ampère et son inexpérience inconcevable m'ont jeté à Rome dans des aventures et des embarras assez grands. J'ai été et je suis le confident, le médiateur dans cette affaire; et, comme je vous l'ai dit, je ne désespère pas de la terminer à l'avantage des deux parties, c'est-à-dire en les séparant à l'amiable. Si je ne me trompe, la chose est près de se faire en ce moment; mais, encore un coup, ne parlez de cela à personne, et surtout à Sautelet (12). Il sera temps d'en causer avec lui à mon retour.

(10) La passion du jeune homme pour Mme Récamier.
(11) Mme Récamier.
(12) Auguste Sautelet, qui fut avocat avant d'être libraire, édita, avec son associé Paulin, le *Théâtre de Clara Gazul*, de Mérimée.

Ampère n'a pas quinze ans. Il nous a fait à Rome des scènes d'enfant; et il a fallu toute la prudence de ses amis, dans le nombre desquels je comprends la personne que je ne nomme pas, pour l'empêcher de faire des folies incroyables. Le grand inconvénient que je trouve à sa position est qu'on lui fait perdre sa liberté et son temps, deux choses d'un prix inestimable. Quant à ce dernier, j'en regrette sincèrement la perte; pour l'autre, il est juste de dire que la personne qui la lui ravit lui rend souvent un vrai service, car je ne sais s'il en saurait faire un bon usage; et, pour rendre un hommage entier à la vérité, je crois que les conseils de conduite qu'on lui a donnés et les habitudes qu'on lui a fait prendre lui sont souvent avantageuses. Mais le temps, le temps! Il a vingt-quatre ans.

Je vous parle de cette affaire parce que vous êtes ami d'Ampère et que je pense que vous vous ferez un devoir de m'aider pour le tirer de l'embarras où il se trouve. Mais je vous recommande la discrétion, d'abord pour mieux connaître les intentions de son père sur son retour et l'opinion de ses amis et de ses connaissances sur sa longue absence, puis ensuite pour moi-même. Je serais fâché que l'on sût que je me suis mêlé de cette affaire; et d'ailleurs, j'ai un intérêt particulier que je vous confierai au retour pour que les détails de cette aventure ne courrent pas les salons, ce qui, je le crains bien, est peut-être déjà arrivé. Mon hiver à Rome est un vrai roman. Soyez discret, et je vous en dirai deux mots. Je vous aime sincèrement. Aussi, je vous avertis que je vous mets aujourd'hui à l'épreuve : vous êtes la seule personne à Paris qui sachiez ce que je vous écris, à moins que des bavards de Rome n'aient déjà parlé dans notre grande ville, ce qui n'est pas impossible. Mais, dans ce cas, soyez encore muet, même avec vos parents pour lesquels je ne vous charge de rien par cette raison. Je voulais d'abord insérer cette lettre dans l'enveloppe de celle que j'écris à mon frère (13), mais il sera plus prudent de vous l'envoyer directement, afin qu'on ne vous en demande pas la lecture.

Je vous ai dit que je vous aime, je le répète. Tout à vous.

D.

(partie le 10 juillet).

(13) Son beau-frère : Emmanuel-Louis-Nicolas Viollet-le-Duc (1781-1857), le père de l'architecte Eugène Viollet-le-Duc.

V

Paris, ce 2 novembre 1824.

Mon cher Albert,

Comme j'ai le bonheur de mettre dans les relations de la vie beaucoup plus de sentiment amical que d'amour-propre, il s'ensuit que les contre-temps me fâchent plus pour ceux que j'aime que pour moi-même. C'est ce qui m'arrive encore aujourd'hui au sujet du *Romain* qui l'a été si peu à Naples. Je serais fort disposé encore à faire des tentatives pour le repêcher, si j'en avais les moyens. Mais j'ai perdu la trace aujourd'hui de toute cette espèce d'intrigue que je pouvais suivre si bien à mon départ de Rome. Est-ce Calypso ou Télémaque qui a le plus grand tort, c'est ce que je ne puis absolument deviner. A coup sûr, ils sont solidaires dans ce manque de courage; mais quel est le plus faible, c'est ce que je ne puis décider aujourd'hui.

La dernière fois que j'ai écrit au *Romain,* je lui ai parlé de cœur; et j'ai ajouté que si cette affaire ne prenait pas promptement le tour que j'avais le droit d'attendre, je ne m'en mêlerais plus. Vous voyez que je me suis mis dans l'embarras, précisément en cherchant à le sauver d'une manière plus certaine. Comme notre ami n'est malheureusement pas un enfant, et qu'après tout il n'est pas le mien, je ne crois être engagé à faire que ce qui convient à un ami de tenter. Or, je l'ai fait; mon rôle est terminé.

Au surplus, cette affaire est fort triste; car, dans mon opinion, je regarde notre ami comme un homme perdu; et cette affaire pourrait être beaucoup plus compliquée qu'on ne pense. Pour moi, qui me redis que *charité bien ordonnée commence par soi-même,* je suis assez résolu à me tirer à l'écart. Je vous en dirai les raisons. Au surplus, les dernières lettres que j'ai envoyées à Rome vont produire un singulier effet. J'y complimente Calypso du parti sage qu'elle a pris; et celui qui s'est chargé de remettre mes lettres, M. le duc de Laval (14), ne sera pas moins étonné et ennuyé que nous, en revoyant le *Romain* à son poste. Je verrai ces jours-ci quelqu'un qui est bien plus vivement intéressé que nous à cette

(14) Adrien de Montmorency, duc de Laval, était notre ambassadeur à Rome.

séparation et qui pourra peut-être me donner quelque lumière sur le nouveau parti qu'on a pris. Tout cela me fait beaucoup de peine pour les deux plus jeunes des trois acteurs qui composent cet étrange trio. Mais, encore un coup, je ne crois plus être en mesure pour remédier au mal.

J'ai lu votre notice (15), mon cher Albert. Elle m'a *beaucoup* amusé. Sauf les phrases qui commencent par *Et,* je suis fort content du style qui m'a paru vif, original, concis et pittoresque comme je l'aime. Le chant de Mahomet, le monologue de Faust surtout m'a fait grand plaisir; et, si je ne me trompe, vous en avez adouci le style qui, lorsque vous m'avez lu ces vers autrefois, m'avait paru trop saccadé. Pour l'élégie sur Rome, je ne sais s'il faut en rejeter la faute sur le modèle ou sur le traducteur, mais cette pièce me paraît manquer de clarté et de dessin. Lecture faite, j'ai donné le livre à Mme Le Duc (16), intrépide lectrice. Je lui recommanderai de vous dire franchement ce qu'elle en pense, et je vous laisserai le plaisir de recevoir son avis de sa bouche.

Consultez sur cet ouvrage, car je vous préviens que j'ai de la peine à juger mes amis, et je pourrais me tromper de la meilleure foi du monde. Je vais engager de nouveau Le Duc à y porter une attention particulière; et la nature de ses principes en fait de belles-lettres est peut-être une raison pour que vous fassiez un cas à part de son jugement. Adieu, mon ami, jouez bien vite vos comédies; laissez la campagne, qui est triste et désolante, comme je m'en suis aperçu hier, et revenez dans notre vieille Babylone, où l'on est beaucoup mieux. Présentez, je vous prie, l'assurance de ma respectueuse amitié à votre chère famille, et croyez que je suis tout à vous.

E.-J. D.

VI

Paris, ce 30 août 1827.

Mon cher Albert,

Vous m'en voulez sans doute, et ce n'est pas sans raison. Voilà trois mois, au moins, que je ne vous ai point vu; et cependant je ne vous ai pas écrit. J'ai vécu comme *un loup,*

(15) *La Notice biographique et littéraire* sur Gœthe qui précédait la traduction des *Œuvres dramatiques* de cet auteur, et qui parut chez A. Bobée, puis chez Sautelet de 1823 à 1825.
(16) Mme Viollet-le-Duc était la sœur de Delécluze.

je le confesse, en vous priant de me le pardonner. Veuillez d'abord me rappeler au souvenir de votre chère famille et lui dire comme quoi je me suis fait ermite cette année. Ma solitude de Fontenay s'est emparée de moi tout entier. J'ai beaucoup travaillé, et je travaille encore, ne prenant mes récréations que seul, au milieu des bois, et le dimanche avec mes petits-neveux (17). Mon ouvrage sur l'Italie est terminé; je le repasse et le nettoie. On imprime dans ce moment un petit volume où je donne une traduction de la nouvelle originale de *Roméo et Juliette* (18), avec la traduction des scènes de la pièce de Shakespeare qui s'y rapportent. Le tout est enfariné de quelques réflexions sur le rapport ou l'inimitié des langues italienne, française et anglaise. Quelques-uns de nos amis qui ont entendu la lecture de cette petite discussion littéraire, flanquée d'une nouvelle fort originale et peu connue, ont trouvé le tout assez curieux. Nous l'imprimons donc.

Quoique mon Italie soit terminée, je ne pourrai encore la mettre sous presse d'ici à quelque temps. Voici venir le Salon, et il faut que je reste à mon poste. Je ne compte donc guère imprimer que pour le printemps prochain.

Beyle est parti, dit-on, pour l'Italie, si ce n'est pas une *bourde* qu'il a faite en allant à Vaugirard ou à Gonesse. Je n'ai pas encore lu son roman *Armance;* on s'accorde pour dire que ce n'est pas excellent.

Que faites-vous de votre côté? Travaillez-vous? Contez-moi un peu tout cela par le menu. Ce n'est pas sans plaisir que je pense au temps où nous nous réunirons pour lire encore de l'anglais. Si vous êtes près d'Amédée [Bouffé], dites-lui que je pense à lui et que, dans ces souvenirs et ces projets de réunions studieuses et amicales, il n'est point oublié.

Adieu, mon cher ami, faites mes sincères et respectueuses amitiés à toute votre chère famille, et croyez-moi toujours votre ami et tout à vous.

(17) Eugène Viollet-le-Duc, l'architecte, et Adolphe, peintre paysagiste, étaient les neveux de Delécluze.

(18) La nouvelle de Luigi da Porto parut chez Sautelet en septembre 1827, traduite par Delécluze, avec quelques scènes de la *Juliette de Shakespeare.*

CUVIER
BALZAC ET LE SANSCRIT

par RAYMOND SCHWAB

LE SALON CUVIER

Cuvier reçoit au Muséum, tantôt dans une suite de pièces formant bibliothèque, tantôt dans un petit salon rond, éclairé par le plafond, encombré de livres, qu'on appelle « la tente », et dont quantité de visiteurs ont laissé des images. Les jeunes subissent là deux attraits : ceux des filles de la maison, Clémentine, dont Ampère est amoureux moins qu'aimé, et sa demi-sœur, Sophie Duvaucel, autour de qui papillonne Stendhal; au moins autant compte la certitude de se voir présenter à tout ce qui en Europe est savant ou lettré.

Mme Ancelot, arrivant à l'une de ces soirées, se trouve devant un Cuvier qui, au milieu d'un cercle pénétré, parle « de l'Asie, des peuples anciens de ces belles contrées, de leurs lois, de leurs écrits et de leur intelligence. Il jugeait aussi bien les petitesses et les grandeurs de notre état social que les splendeurs et les vices des civilisations passées. C'était un admirable enseignement en même temps qu'une spirituelle causerie ». Une autre fois, c'est Sarah Lee qui le montre suivant sur la carte avec ses invités le voyage de Champollion en Egypte (donc en 1828). Or, tout ce qui vient de Cuvier est muni d'un prestige que souligne, en avril 1830, le bruit fait dans Paris par la séance de l'Académie où il reçoit Lamartine : la politique avait dans ce moment de quoi préoccuper; cependant la presse déborde, Sainte-Beuve en fait un *Lundi*, ne trouve que d'Alembert pour terme de comparaison.

L'Inde ne passait pas seulement dans les conversations chez Cuvier. Nodier, quand il reprend les idées de réincarnation, se réfère obstinément à Cuvier comme ayant cherché

et trouvé cette clé des « mystères du monde ancien » que tout le romantisme des cercles d'Iéna localisait dans l'Inde. Et les écrits parlent sur toute une suite d'années : en 1803, Cuvier est associé à la traduction des *Asiatic Researches,* où Langlès lui demande des notes scientifiques. En 1812 paraissent les fameuses *Recherches sur les ossements fossiles;* les théories de l'auteur sur les questions de haute antiquité y sont remarquées (*Journ. de l'Empire,* 23 décembre 1812). A partir de la deuxième édition, en 1817, l'ouvrage commence par un *Discours sur les Révolutions du Globe* qui, dans la première moitié du siècle, a tenu une place comparable à celle de l'*Introduction à la médecine expérimentale* dans la seconde. En 1816, peu après la fondation des chaires de sanscrit et de chinois, *Le Règne animal* se référait au classement linguistique, en nommant le sanscrit. L'*Avertissement* rajouté en 1821 au *Discours* fait sa large place au déblocage procuré à l'histoire de l'espèce humaine par la linguistique : « L'histoire des anciens peuples, base si nécessaire de toute opinion positive sur l'histoire du globe lui-même, n'a pas laissé que d'obtenir aussi quelques éclaircissements dans ces dernières années par les études de plusieurs savants allemands et français, et par les extraits que des savants anglais nous ont donnés des livres sacrés des Indous. »

Voilà qui confirme singulièrement et complète la conversation surprise par Mme Ancelot (certains termes sont identiques); je note avec quelle précision le naturaliste est renseigné sur la part respective des diverses nations dans les progrès de l'indianisme, et cela dans la décade où des allusions non moins localisées vont émailler la Préface des *Orientales.* Il y a quelque intérêt à observer l'attention d'un biologiste pour la philologie, le mouvement inverse étant abondamment manifesté. A nouveau, dans l'édition revue et augmentée de 1825, Cuvier, qui se pare, sur la page de titre, de son admission à la Société Asiatique de Bombay, fait à plusieurs reprises état des nouveautés orientalistes; corroborant, cette fois, Sarah Lee, il invoque les découvertes de Champollion, qui sont alors dans toutes les pensées; pourtant, celles des indianistes tiennent une place plus importante dans ses déductions.

Comme ses amis les Humboldt, il honore l'orientalisme à son rang dans le brassement des jeunes sciences qui rivalisent et s'épaulent. Il affirme que, les plus anciens documents proprement historiques étant relativement récents encore, il

faut, pour remonter plus haut, recourir aux livres poétiques et sacrés des Hindous, Egyptiens, Chaldéens, surtout aux premiers; on ne saurait en attendre une rigueur chronologique : Cuvier, dans sa foi inaltérablement attachée aux textes, défend les calendriers de la Bible. Il discute d'après Jones et les *Researches,* qu'il connaissait bien, Bentley et Colebrooke : « Après les Védas, premiers ouvrages révélés, fondement de toute la croyance des Indous, la littérature de ce peuple comme celle des Grecs commence par deux épopées : le Ramaïan et le Mahabarat, mille fois plus monstrueuses dans leur merveilleux que l'Iliade et l'Odyssée, bien que l'on y reconnaisse aussi des traces d'une doctrine métaphysique du genre de celles qu'on est convenu d'appeler sublimes. Les autres poèmes, qui font avec les deux premiers le grand corps des Pouranas, ne sont que des légendes ou des romans versifiés, écrits dans des temps et par des auteurs différents, et non moins extravagants dans leurs fictions que les grands poèmes. »

On voit que l'égard du naturaliste pour un domaine éloigné du sien, et pour des apports contredisant la tradition religieuse, ne va pas jusqu'à la complaisance. C'est un égard cependant, mémorable dans une époque où aucune pensée n'oublie l'homme qui a pu se flatter de reconstituer une espèce animale d'après un os déterré : inévitablement, il paraît celui qui donne l'exemple de reconstituer l'individu-humanité en faisant appel à une méthode identique : avec ces ossements linguistiques exhumés d'Asie, et que tout le monde déjà appelle des fossiles (Reynaud : « âge paléontologique »; Pauthier : « littérature fossile »), on doit retracer tout le pointillé des premières aventures humaines. Sans doute, Cuvier lui-même se prêtait-il à généraliser en une philosophie de l'histoire, en une loi universelle, son système d'anatomie historique. Qu'il ne lui ait pas déplu de voir former des collections d'ossements linguistiques, la tendance rejoindrait à souhait celle des philologies, sur le point de devenir sociologies, à lier partie avec les théories évolutionnistes; on constate une prodigieuse coïncidence des nouveautés biologiques avec celles de l'histoire. On pourra écrire, un jour, que ce que Lamarck a fait pour les espèces vivantes, Gobineau l'a fait pour les races humaines.

PARALLELISME ENTRE LA LINGUISTIQUE ET LA BIOLOGIE

Les collaborations réunies en 1803 autour de la traduction des *Asiatic Researches* sont plus qu'une rencontre d'un moment. Deux séries d'annotations y étaient entremêlées : philologiques, avec Langlès; confiées à Cuvier, Lamarck et Delambre, pour les sciences exactes et naturelles. Dès l'origine, les indianistes de Calcutta, eux-mêmes biologistes ou mathématiciens pour la plupart, liaient étroitement les intérêts des divers savoirs. C'est un fait capital, que la marche concordante des connaissances linguistiques et biologiques vers le concept d'évolution. Ce mot même d'évolution semble bien devoir son premier crédit à l'emploi qu'en avait fait, à la fin du XVIIIe siècle, Charles Bonnet, le même qui avait lancé celui de Palingénésie destiné à une si romantique fortune. C'est Lamarck qui allait préciser l'idée et rendre définitif l'usage.

Il y a d'abord tout l'intérêt qui dans le Paris de l'Empire s'attachait à ce qui touchait le Muséum, ci-devant Jardin du Roi, sauvé en 1793 par Jussieu : on voit cela à plein dans les souvenirs de Michelet, qui en fait un des deux pôles (avec le Musée des Monuments français, de Lenoir) de la vie intellectuelle. C'est là que Lamarck, connu dès 1778 par sa *Flore française,* venait créer une science nouvelle dont il suffit d'écrire le nom pour en faire sonner tous les retentissements : la *biologie;* le nom apparaît en 1802 dans ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants,* avec cette définition : « Elle comprend tout ce qui se rapporte aux corps vivants »... (sens plus général qu'il ne l'est resté, et qui est conservé ici). Le savant allemand Treviranus publie, la même année, une *Biologie ou philosophie de la nature vivante* (cf. Caullery dans Hanotaux, 147 suiv.). En 1809 Lamarck publie à son tour un livre au titre analogue, qui va ouvrir une ère de l'esprit, et qui ressemble singulièrement à ceux des séries historiques : une *Philosophie zoologique.* C'était la fondation du *transformisme :* elle précède de trois ans seulement celle du comparatisme linguistique (1812-16) par Bopp, tout de même que Darwin, continuateur de Lamarck, va travailler parallèlement à Max Müller, continuateur de Bopp.

Parallélisme qui me semble assez saisissant. La découverte de Lamarck tient en ceci que, rompant avec la théorie de

Linné, qui admettait des espèces indépendantes les unes des autres, il montre partout « des individus qui, subissant l'action des circonstances, auraient évolué à travers les millénaires jusqu'à se transformer » (Madelin). N'est-ce pas ce qu'allaient montrer, pour la première fois aussi, grammaire comparée et science du langage? On commence dès lors à mieux comprendre des assemblages d'orientalistes dans le salon Cuvier, d'idées linguistiques dans le cerveau de Cuvier. Similitudes poussées jusqu'en ceci : les théories de Lamarck se heurtent aussitôt à des arguments théologiques, à des questions d'exégèse, comme les écritures retrouvées débutaient par des controverses sur les chronologies de la Bible; c'est justement là-dessus que s'alarme et se bat le croyant Cuvier. Dès 1793 Lamarck avait reçu un renfort d'importance. A vingt et un ans, Geoffroy Saint-Hilaire était appelé par Daubenton, collaborateur et successeur de Buffon, à inaugurer la *zoologie* au Muséum. Quelles perspectives de plus il devait ouvrir, on le mesure à l'établissement de ces disciplines encore inédites : l'*anatomie comparée*, l'*embryogénie*. Tout ensemble découvrir l'unité de composition organique et étendre aux structures des corps vivants le comparatisme, voilà encore des rapprochements qui parlent pour un esprit d'époque, pour une époque de la pensée des hommes sur l'homme.

Sans tarder, Lamarck et Saint-Hilaire, cela devenait un camp : celui de la doctrine nouvelle, puisque, en face, ne pouvait manquer de se dresser celui qui sauvegardait le dogme de la Création, une Genèse advenue une fois pour toutes. L'antagonisme était si vif et de tant de conséquence alors, que Napoléon, inquiet pour ses efforts de restauration religieuse, avait fait à Lamarck une scène de la dernière violence devant Arago. Le champion du camp traditionaliste dans la maison scientifique et impériale fut Cuvier. Il avait, lui, renoncé à devenir pasteur pour être géologue, puis zoologiste. Le curieux est que, de même que Saint-Hilaire avait été appelé au Muséum par Daubenton, c'est Saint-Hilaire qui y appela Cuvier pour y jouer « le rôle d'un nouveau Linné ». A vingt-sept ans, en 1796, le nouveau venu était grand personnage officiel, maître universellement reconnu; membre de l'Institut (classe des sciences), notons qu'il allait bientôt y siéger, non seulement à l'Académie française, mais même à celle des Inscriptions; professeur aussi au Collège de France, c'étaient bien des occasions de rencontre avec les linguistes. Rappelons-nous encore que, semblables à leurs

prédécesseurs anglais dans l'Inde, les indianistes européens sont souvent naturalistes comme les Humboldt et Ampère, médecins comme Rémusat (Burnouf, Th. Pavie, s'intéressent d'abord aux sciences naturelles).

Or, en 1804, une bonne fortune sert les naturalistes et les aiguille, comme a fait la conquête de l'Inde pour les linguistes : aux environs de Paris sont découverts des ossements surprenants, tout de suite déclarés « antédiluviens » : voilà ranimée du coup, dans un autre domaine, cette question du Déluge qui passionnait Anquetil et les premières controverses sur l'Orient. Le protestant Cuvier ne cessera de la mettre au premier rang de ses plaidoyers, comme faisait dans ses polémiques l'un peu janséniste Anquetil. Et c'est la fondation encore d'une science de plus, la *paléontologie,* dont il n'est pas besoin de souligner la concordance avec toutes celles qu'alors obsédaient des problèmes d'origines (la *géologie,* nommée par du Luc dès 1778, ne prenait que peu à peu une existence distincte).

Progrès parallèles des comparatismes. De 1800 à 1805, Cuvier professe au Muséum des leçons retentissantes, bientôt recueillies et publiées, où il établit une *loi de corrélation des formes,* « d'après laquelle, toutes les parties d'une même organisation étant en harmonie entre elles, il suffit de connaître un organe pour en supposer, à coup sûr, tous les autres » (Madelin). Si de telles conceptions, génératrices de telles méthodes, purent vraiment ne pas être présentes à l'esprit d'un Bopp, d'un Burnouf, tandis qu'ils fondaient les leurs, le moins qu'on puisse dire est qu'il se trouve de merveilleux agencements et conjonctions du hasard historique. Sans doute, Cuvier part de là pour mettre à mal l'hypothèse évolutionniste; de l'Empire à la Restauration, le dogme de la fixité des espèces est décrété d'utilité publique. Mais ceci même anime tout le paysage mental, fait des disputes de spécialistes une passion générale qui obsède les cerveaux d'hommes de lettres, Hugo, Balzac, Sainte-Beuve, Michelet. Les rangements et les dérangements des scientifiques engagent les intérêts des littéraires, et ceci dans une ère nouvelle où, par la technique de son instrument verbal, la littérature se découvre solidaire des sciences. Fait d'une extrême importance, parce qu'au même moment, à partir de Lavoisier et de Monge, les sciences fondées sur les chiffres ont enlevé la souveraineté aux savoirs fondés sur la lettre. Il est manifeste que la connaissance textuelle commence à incliner vers les

disciplines des calculateurs; il apparaît bien aussi que les grands systèmes scientifiques subissent une aimantation venue du côté des historiens, eux-mêmes sensibles à l'orientalisme et à la linguistique, nouveaux définisseurs du domaine humain.

On entrevoit ces rapports, non seulement dans les écrits et les causeries de Cuvier, mais dans sa maison et ses relations; avec Albert Stapfer, Degérando, Eckstein, par exemple, personnalités agissantes qui font une époque et que les suivantes oublieront, il est du petit groupe où l'on jette le plan d'une *Revue germanique,* que, sous l'Empire, le veto du maître empêchera d'aboutir à ce moment. Il est dans quantité d'autres comités, fondations, journaux où fusionnent (le bureau du *Journal des Savants,* entre autres) de nombreux ordres de curiosité et de recherche. Les contemporains, acteurs ou témoins, avaient conscience de ces solidarités, en nourrissaient une variété de la vaste espérance qui prédisait partout un âge nouveau. Frédéric Schlegel écrivait dans son *Histoire de la littérature :* « On pourrait dire que, de même que l'histoire des peuples a eu ses temps héroïques, de même que l'époque actuelle de la nature a été précédée d'une autre époque plus antique, dont témoignent encore et les vestiges de tant de révolutions et les restes nombreux de tant d'animaux d'une grandeur gigantesque qui ont péri, de même le développement intellectuel et la force de l'imagination poétique ont eu leurs temps merveilleux et gigantesques... » (tr. fr., I, 223). Mazure, dans sa Préface à la traduction de l'*Essai* du même Schlegel sur la langue et la sagesse hindoues, disait en 1837 (p. xvi) : « C'est ainsi qu'après avoir défriché le champ intérieur, la vertu des analogies sera si grande que l'on pourra reconstruire à l'aide de quelques éléments une langue entière, de même que la découverte de races animales effacées de l'univers permettait au grand Cuvier de spécifier l'espèce à laquelle appartenait l'individu dont on ne lui montrait que le débris le plus simple et le plus indifférent. » Mêmes rapprochements déjà sous la plume d'Eckstein dans les années 20 : « De même que les Cuvier et les Humboldt découvrent les mystères de l'organisation dans les entrailles de la terre, les Abel Rémusat, les Saint-Martin, les Silvestre de Sacy, les Bopp, les Grimm, les A. G. de Schlegel, poursuivent, dans les mots du langage, la reconnaissance de l'organisation intime et des titres originaires de la pensée humaine. » Peut-on souhaiter témoignages plus explicites? Une applica-

tion éclatante de ces vues était donnée en 1826 par l'*Histoire universelle* de Schlosser; il explique les temps primitifs en disciple à la fois de Bopp et de Cuvier; avant lui, Linck, sur qui il s'appuie, racontait les premiers temps d'après la géologie et la linguistique conjuguées.

BALZAC, LA GEOLOGIE ET LE SANSCRIT

Peu d'idées, d'associations, seront plus que celles-là chères à Balzac. « Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire l'attirent à l'égal d'un Lavater ou d'un Gall; il décrit la société humaine comme un naturaliste les espèces animales. » (P. Moreau, 440.) Il rêve ces synthèses sous les noms de Louis Lambert et d'Arthez; et d'ailleurs les mêmes groupes se retrouvent chez lui dans les deux cercles, celui du chiffre et celui de la lettre : Louis Lambert, en 1817-1820, « fréquenta beaucoup Meyranx » (ce Meyranx formé par Cuvier pour devenir le second de Nodier à l'Arsenal), « devint le membre chéri et admiré du cénacle de la rue des Quatre-Vents que présidait Arthez » (Cerfbeer et Christophe, *Rép.*, 292-3).

Cénacle dont voici le tableau dans *Illusions perdues :* « D'Arthez n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il procédait en ce moment au dépouillement de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler (...). Il étudiait [je souligne] *le monde écrit et le monde vivant,* la pensée et le fait. Il avait pour amis de savants naturalistes, de jeunes médecins, des écrivains politiques et des artistes (...). Puis venait Léon Giraud, ce profond philosophe, ce hardi théoricien qui remue tous les systèmes, les juge, les exprime, les formule et les traîne aux pieds de son idole, l'HUMANITÉ (...). Meyranx d'abord, qui mourut après avoir ému la célèbre dispute entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, grande question qui devait partager le monde scientifique entre ces deux génies égaux, quelques mois avant la mort de celui qui tenait pour une science étroite et analyste contre le panthéiste (1), qui vit encore et que l'Allemagne

(1) La « célèbre dispute » provoquée entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire à l'Académie des Sciences en 1830 par le mémoire de Laurencet et Meyranx, et « dont les phases successives étaient enregistrées par la presse politique et qui passionnait Gœthe » (Caullery), portait sur le postulat quasi cosmogonique de l'unité d'organisation. Par là, la polémique des exégètes se réveillait entre les biologistes; on pouvait, en l'opposant au finaliste Cuvier, retrouver pour Geoffroy cette qualification de panthéiste

révère. Meyranx était l'ami de ce Louis qu'une mort anticipée allait bientôt ravir au monde intellectuel. » Or, « ce Louis » Lambert, on peut voir quels croisements l'orientalisme avait dans sa tête avec l'occultisme et la métaphysique : les voici maintenant liés d'intérêt avec les sciences naturelles. A côté de Lambert et d'Arthez, il y a chez Balzac un troisième héros mystérieux qui, pareil au premier, a appris « les langues orientales » pour édifier une « théorie de la volonté » : c'est celui de la *Peau de Chagrin*, Raphaël. Dans ce roman, en 1831, se montre le mieux la curieuse sorte de messianisme inspirée à Balzac par la simultanéité des découvertes historiques et biologiques; l'ampleur de la vision exige ici une large citation :

« Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier? Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé, comme soutenu par la main d'un enchanteur? En découvrant de tranche en tranche, de couche en couche, sous les carrières de Montmartre ou dans les schistes de l'Oural, ces animaux dont les dépouilles fossilisées appartiennent à des civilisations antédiluviennens, l'âme est effrayée d'entrevoir des milliards d'années, des millions de peuples que la faible mémoire humaine, que l'indestructible tradition divine, ont oubliés et dont la cendre, entassée à la surface de notre globe, y forme les deux pieds de terre qui nous donnent du pain et des fleurs. Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle? Lord Byron a bien reproduit par des mots quelques agitations morales; mais notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti, comme Cadmus, des cités avec des dents, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragments de houille, a retrouvé des populations de géants dans le pied d'un mammouth (...). Après d'innombrables dynasties de créatures gigantesques, après des races de poissons et des clans de mollusques, arrive enfin le genre humain (...). Echauffés par son regard rétrospectif, ces hommes chétifs, nés d'hier, peuvent franchir le chaos, entonner un hymne sans fin et se configurer le passé de l'univers dans une sorte d'Apocalypse rétrograde. En pré-

et ce rapprochement avec l'Allemagne de la *Naturphilosophie*. — L'orthographe Meyra*n*x est certaine; la substitution de l'*u* à l'*n* — confusion très fréquente — ne semble pas plus intentionnelle chez Balzac (il écrit Meyra*u*x) qu'elle ne l'est dans le grand Larousse; c'est encore un de ces détails que, chez le romancier, la masse emporte.

sence de cette épouvantable résurrection due à la voix d'un seul homme, la miette dont l'usufruit nous est concédé dans cet infini sans nom, commun à toutes les sphères et que nous avons nommé LE TEMPS, cette minute de vie nous fait pitié. »

C'est dans cet ensemble de visions et d'hypothèses, dans ce cadre devenu indéfiniment extensible, que les grandes têtes romantiques projetaient les agrandissements apportés à l'histoire par les révélations des linguistes et des naturalistes. Ici l'allusion aux poissons et aux mollusques montre l'écrivain aussi exactement au courant de la controverse scientifique que le poète qui avait nommé les divers « cantons » de l'orientalisme. « Une sorte d'Apocalypse rétrograde », cette formule du Balzac de 1830 pourrait servir, trente et quarante ans plus tard, de définition pour les poèmes épiques de Hugo, pour les grandes synthèses de Michelet : ce que Balzac conservateur vénère dans les leçons de Cuvier, Hugo, Sainte-Beuve, Michelet, de l'autre bord, l'attribueront à Lamarck ou Geoffroy. Et voici la linguistique, telle qu'on la voit dans le roman. Le vieil antiquaire y exhibe au héros sa peau de chagrin portant une inscription magique si profondément incrustée qu'elle résiste à toute tentative pour l'effacer. Le beau est que Balzac donne ce texte-là en *arabe* (éd. M. Lévy, 39) et, froidement, fasse dire par l'antiquaire au jeune Raphaël : « Ah! vous lisez couramment le *sanscrit*. Peut-être avez-vous voyagé en Perse ou dans le Bengale? »

On pourrait se demander s'il n'a pas fait exprès de mettre cette confusion d'ignorant dans la bouche de son commerçant; il n'y a aucune chance de l'espérer : l'antiquaire est présenté comme doué de haute science, d'abord grand voyageur : « J'ai vu le monde entier. Mes pieds ont foulé les plus hautes montagnes de l'Asie et de l'Amérique », puis linguiste : « ...j'ai appris toutes les langues »; point de doute : l'homme a reçu le talisman d'un « bramine ». Balzac, nettement dupe de son texte arabe, le prend pour du sanscrit. Il n'a jamais vu de caractères *devanâgarî*, ou s'imagine-t-il que l'Orient, cette entité, n'ait qu'une seule écriture? Une rencontre récente m'a permis de recueillir sur cette mésaventure l'opinion du professeur Abel, de l'Université de Bruxelles; il inclinait à penser que le texte arabe de Balzac avait été fabriqué par quelque camarade mal intentionné, une petite conspiration ayant été montée autour de Balzac pour se moquer de ses connaissances hâtives. Mais alors, que dire de ces centaines de milliers de lecteurs qui, en plus d'un

siècle, passaient devant la bourde aveuglante sans se poser de question? Il fallait donc que pas un orientaliste, pas un arabisant n'eût jamais lu ce livre? Et qu'en avaient fait au passage les traducteurs étrangers? Balzac donne le raccord d'une Inde-savoir, qui est nouvelle, à l'Inde-roman, qui est antérieure, par la charnière du cabalistique, qui est un passe-partout.

Pour achever le tableau des liaisons entre l'histoire des inventions littéraires et celle des scientifiques, il suffira de rappeler la ferveur du jeune Sainte-Beuve, ex-apprenti médecin, pour les cours de Lamarck; il y revient longuement, avec émotion, dans *Volupté*, comme à une phase décisive dans l'histoire de son esprit : c'est une des multiples empreintes qui y resteront mêlées à celles de Saint-Martin, Ballanche, Saint-Simon, Lamennais.

LA PENSÉE POLITIQUE DE CHATEAUBRIAND

par BERNARD CHENOT

> **Je ne crois ni aux peuples ni aux rois; je crois à l'intelligence et aux faits qui composent la Société.**
>
> **CHATEAUBRIAND**
>
> ***(De la Restauration et de la Monarchie élective.)***

4 juillet 1848. Dans le tumulte de l'année, sa mort fit peu de bruit. Quelques mois auparavant, il avait, dit-on, salué d'une appréciation satisfaite la chute du dernier roi et l'avènement de la république, ajoutant un paradoxe ultime aux palinodies dont sa carrière est riche : disciple de Rousseau, il émigre. Rentré en France pour servir Bonaparte, il s'en sépare avec fracas quand il apprend en 1804 l'exécution du duc d'Enghien. Il prépare la Restauration, dont il combat ensuite les principaux ministres. Et c'est pourtant par fidélité à la dynastie déchue qu'il se retire de la vie publique quand la liberté qu'il a réclamée a paru triompher et que s'instaure en France la monarchie élective.

Les apparentes inconséquences de l'homme d'action font, aujourd'hui encore, méconnaître l'ampleur et l'unité de sa pensée politique. Et beaucoup, qui lui sont favorables, comme Maurois (1), ont vu en Chateaubriand un franc-tireur, cultivant sur un scepticisme profond des instincts d'anarchie.

Lui-même en revanche soutient hardiment qu'il n'a « jamais varié dans ses principes politiques ». Contredisant ceux qui l'ont pris pour un poète égaré dans les luttes de

(1) A. Maurois, *Chateaubriand* (Grasset, édit.).

son temps, il affirme avec force : « la politique est l'étude et le penchant de toute ma vie. »

L'affirmation surprend. Le prestige du romantisme nuit au crédit du publiciste. L'imagination s'est trop longtemps arrêtée sur René, bâillant sa vie, traînant jusqu'aux rivages du Nouveau Monde un cœur inassouvi pour prendre au sérieux le penseur politique.

Et pourtant l'œuvre est là : affranchie de la servitude des « morceaux choisis » et de l'imagerie des éditions populaires, débarrassée de la silhouette fausse et grandiose du précurseur des romantiques, c'est un monument de philosophie politique.

Moins dogmatique que Rousseau, plus proche que Montesquieu des méthodes historiques de l'âge moderne, Chateaubriand peut être regardé comme l'une des sources de la pensée politique du XIXe siècle, où Tocqueville et Taine ont largement puisé.

Sa carrière littéraire débute par un *Essai sur les Révolutions* et elle se termine par le travail immense et méconnu des *Etudes et Discours historiques.* Le premier ouvrage a pour objet l'étude d'un phénomène social, pour méthode la comparaison des principaux cycles révolutionnaires de l'histoire, pour but un pronostic politique, fondé sur la recherche des principes du Gouvernement et sur l'analyse des réactions provoquées dans les milieux européens par la Révolution française. Le dernier ouvrage est constitué en réalité par la masse des documents qu'il a toute sa vie assemblés pour donner à son œuvre politique et littéraire une base sérieuse. Les épisodes romanesques de cette œuvre, auxquels la postérité attache une gloire un peu clinquante, devaient d'ailleurs, dans son dessein primitif, illustrer les thèses philosophiques et politiques du *Génie du Christianisme.* Quant à l'œuvre majeure, celle qui accompagne et couronne toutes les autres, elle est faite des *Mémoires* qui sont avant tout un témoignage sur cinquante ans d'Histoire de France.



La diversité des attitudes de Chateaubriand, l'inconstance de ses démarches auraient pu se refléter dans les mouvements de sa pensée, et son raisonnement suivre les lignes fuyantes de ses passions. Il n'en est rien. Il y a, chez ce prétendu sceptique, un dogmatisme.

Toute son œuvre, de l'*Essai* aux *Mémoires,* est fondée sur une constante fidélité à quelques principes — qui sont les postulats métaphysiques de sa doctrine —. Leur expression s'est nuancée, leur portée a varié, au fur et à mesure que le jeune philosophe de l'*Essai* devenait l'auteur pénitent de la *Vie de Rancé,* mais leur base n'a pas changé; elle est si constante qu'il serait imprudent de voir dans ses affirmations répétées une hypocrite façade. Et ce serait injuste. On peut se demander quel auteur résisterait à l'analyse contradictoire de ses actes et de ses principes, à la recherche microscopique de sa pensée secrète. Chateaubriand a soutenu pendant cinquante ans, sous des formes diverses, les mêmes idéaux; ce n'est pas d'un sceptique.

Certes, nul plus que lui n'a eu le sens de la relativité des institutions, de la précarité des gouvernements et de la versatilité des hommes. Mais n'est-ce pas la condition même de la science politique? Si certains principes participent de l'éternité des vérités métaphysiques, les institutions politiques et sociales empruntent leur précarité au perpétuel renouvellement du milieu qui les a fait naître.

Toute construction politique a des assises sur un ensemble de faits intellectuels, économiques, sociaux, dont l'évolution suit les grandes oscillations de l'histoire. Projetée hors du temps, elle perd son sens. Chateaubriand a été plus qu'aucun de ses prédécesseurs sensible au mouvement éternel des civilisations. S'il est fidèle à quelques principes, il comprend que leur permanence n'exclut pas la diversité de leurs applications. Ainsi, par l'une de ces heureuses contradictions dont sa nature est riche, il aborde la politique avec un parti pris métaphysique; il l'étudie avec les méthodes objectives du sociologue et de l'historien. Son dogmatisme se limite à quelques thèmes, où ses idées et ses sentiments se transforment en idéaux. Ceux-ci guident sa vie et sa pensée, mais ils ont pour contrepartie la conviction que le temps emporte tous les systèmes, qu'aucun n'enferme en soi de vérité absolue. Sans doute y a-t-il une « vérité politique » — et l'expression revient souvent sous sa plume — mais elle est mouvante; elle coïncide en réalité avec une vérité philosophique qui exige la constante adaptation des institutions aux faits, dans un cadre de moralité.

Telle est la clef de son scepticisme et de son dogmatisme.

C'est cette attitude intellectuelle qui permet à l'émigré de juger sans passion la Révolution française, à l'ultra de mar-

quer les fautes de la Restauration et de demander au roi d'intégrer dans l'institution monarchique l'idéal révolutionnaire des libertés. L'intelligence des faits sociaux est pour lui le résumé de la politique; elle n'exclut pas tout idéal, mais tout esprit de parti.

Il tente de réaliser ses idéaux dans le système d'institutions qu'il propose à ses contemporains, mais il s'affranchit de son propre système quand il sonde, d'un regard perçant, l'avenir des sociétés.

Par là, Chateaubriand se distingue assurément de la plupart des acteurs de la vie politique, et si sa position intellectuelle s'est révélée peu favorable au succès de ses démarches, elle le met, comme il l'a souhaité, au premier rang des publicistes.



Trois idées se font chez lui passions pour forger son idéal : liberté, honneur, moralité.

Dans cette zone les idées ne se démontrent pas. Elles tiennent à l'homme. Elles sont attachées à sa personnalité, à sa conception de l'humanité, au sens qu'il donne à la vie. Elles sont liées entre elles par des ressorts secrets. En fait, elles sont sous-jacentes à toute l'œuvre politique de Chateaubriand, de l'*Essai* aux *Mémoires*. Elles inspirent les jugements qu'il a portés sur l'histoire, les solutions qu'il a proposées aux problèmes de son époque, et celles qu'il entrevoit pour le futur.

La liberté prime. Elle est la « vérité politique ». Sans elle « la Société serait dissoute ». Car « il n'y a qu'une constitution réelle pour tout Etat, la liberté, n'importe la mode ».

C'est la réaction première des grands individualistes devant le problème social. Ils projettent sur leur idéal politique leur volonté d'indépendance. Pour Chateaubriand, comme pour Rousseau, la liberté ne sort pas du droit politique, « la liberté a une origine plus assurée, elle sort du droit de nature : l'homme est né libre ».

Cette liberté, il la prêche aux émigrés dans leur exil de Londres; il l'affirme avec violence contre Napoléon, dans le fameux article du *Mercure* qui lui vaut en 1807 la colère du « tyran déifié ». Il profite même des Cents-Jours pour entreprendre de persuader à Louis XVIII que le vœu le plus cher de « l'âme royale » est la « liberté des Français ». C'est

d'ailleurs au nom de la liberté et spécialement de la liberté de la presse qu'il attaque et qu'il détruit les Ministères de la Restauration. Quand il refuse enfin de servir le nouveau Gouvernement de Louis-Philippe, c'est pour une part, écrit-il avec une lucidité cruelle, par crainte « qu'il ne puisse arriver à l'ordre que par l'oppression de la liberté ».

A cette notion de liberté tant de fois invoquée, Chateaubriand donne le sens classique d'un individualisme libéral. La liberté, qui est le but vers lequel s'avance la Société, c'est surtout celle de l'individu, affirmée, s'il est nécessaire, contre le pouvoir populaire, car, « aussitôt que la démocratie a rencontré l'égalité qu'elle cherche, elle fait bon marché de la liberté ». C'est donc la pure liberté politique de celui qui est assez fort pour échapper au poids des servitudes économiques et de la hiérarchie sociale. C'est avant tout la noble indépendance d'une élite, qu'il revendique aussi bien contre le despotisme d'un seul que contre la tyrannie du peuple, car « le despote est niveleur comme le peuple ».

Cet amour aristocratique de la liberté s'est très naturellement conjugué, dans toute son œuvre et dans toute sa carrière, avec le culte de l'honneur, c'est-à-dire, selon Montesquieu, « le préjugé de chaque personne et de chaque condition ».

Il est trop facile de voir dans sa passion de l'honneur le culte du beau geste et de la religion de l'attitude. On devrait pourtant prendre garde que le souci du geste a rarement inspiré aux diplomates d'abandonner un régime triomphant, ou aux politiques de renoncer aux prérogatives, honorifiques et matérielles, de la patrie. Il est plus raisonnable de trouver là un reflet de son orgueilleuse indépendance. Elle lui fait chérir sa liberté, mais elle l'assujettit en même temps à une règle de vie qui définit la place propre de sa personnalité dans la société humaine. Du respect d'un idéal fait à la fois de traditions familiales et de volonté personnelle, Chateaubriand tire constamment les éléments de sa fierté. Sans doute croit-il moins aux institutions qu'il sert qu'à l'observance même de la règle, mais cette attitude dépasse assurément une philosophie du geste pour s'identifier avec un idéal, quand elle est aussi obstinément, aussi efficacement mêlée à la conduite d'une vie et à l'expression d'une pensée.

Le culte de l'honneur a pris chez Chateaubriand les formes, parfois contradictoires, d'un double attachement à la légitimité, à la patrie.

Dans une première phase de sa vie, il subordonne, à contrecœur, son patriotisme à la tradition monarchique. Il se laisse persuader d'émigrer. Mais à l'armée des princes il n'a pas le sentiment de défendre sa cause, sinon « sous le rapport de la fidélité et des souffrances », car ses opinions politiques n'étaient « point représentées par l'émigration ». Et dans l'*Essai* il se garde de condamner la Révolution française : il est sensible à ses victoires, à la gloire qu'elle donne à la France.

A Louis XVIII qu'il a suivi à Gand en 1815, il affirme encore qu'il est prêt à verser pour lui les dernières gouttes de son sang, à le suivre « au bout de la terre », parce qu'il est « notre Seigneur et Maître, le Roi de nos aïeux, notre souverain légitime. » Mais il déclare déjà que si le roi n'avait pour but suprême la liberté des Français, il ne serait plus que son soldat, il cesserait d'être son conseiller et son ministre.

Vingt ans plus tard, alors que la même fidélité à la monarchie légitime l'écarte de la vie publique, la hiérarchie des valeurs a changé. Car il dit crûment aux royalistes que le jour où la France serait envahie, serait celui qui changerait ses devoirs, et que s'il est prêt à sacrifier sa vie à l'enfant du malheur, il s'emploierait pourtant « à rallier les Français contre l'étranger qui rapporterait Henri V dans ses bras ». L'honneur toujours commande; et il en accepte la double servitude, mais le sentiment de la patrie, qui balançait déjà en 1792 sa foi monarchique, l'emporte désormais. Un patriotisme ombrageux va lui dicter des phrases, qu'il est, hélas! trop aisé d'appliquer à d'autres circonstances de l'histoire et qui condamnent en Louis-Philippe « ce gouvernement prosterné qui chevrote la fierté des obéissances, la victoire des défaites et la gloire des humiliations de la Patrie ».

Si l'honneur et la liberté étaient les seuls fondements de sa philosophie, Chateaubriand s'appellerait légion. Une autre dominante donne un ton plus rare à son œuvre. Les derniers chapitres de l'*Essai,* consacrés au déclin des religions et à l'avenir des sociétés, marquaient déjà l'inquiétude morale de l'auteur. Ils préparaient, dans leur amertume même, l'affirmation essentielle, et malheureusement originale, que l'ordre moral ne peut être retranché de l'ordre politique « sans le faire périr ».

Cet ordre moral, après quelques détours, Chateaubriand l'a retrouvé dans la tradition chrétienne. Il se confond avec

« la vérité religieuse » dont la liberté est une forme, car « la religion est la source de la liberté ».

Ainsi se conjuguent les thèmes fondamentaux de sa pensée, dans une affirmation tant de fois répétée et dont il tire tant de conséquences qu'elle mérite quelque attention.

En premier lieu, il convient d'observer qu'il ne s'agit nullement de confondre en une quelconque théocratie l'organisation politique et l'organisation religieuse, ni même de les associer, car « il n'est pas bon de faire de la religion et de la politique une cause commune ».

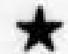
Il entend seulement que les principes moraux inhérents à la religion chrétienne doivent régir la vie politique sous peine de grands bouleversements.

A l'opposé des théoriciens de la raison d'état, il pense qu'une société périt lorsqu'elle dément par ses actes ses propres principes et il juge que toute hypocrisie porte en elle un germe de mort pour l'ordre social. Assurément mieux vaut pour lui le scandale que l'injustice, car « ce n'est pas de tuer l'innocent, comme innocent, qui perd la société, c'est de le tuer comme coupable ». Il oppose, avant bien d'autres, le progrès technique à la stérilité fatale « d'une civilisation matérielle et inféconde, qui ne peut rien produire, car on ne saurait donner la vie que par la morale; on n'arrive à la création des peuples que par les routes du ciel ».

Ainsi l'équité est la condition de l'ordre social; le respect de la dignité de l'homme, de sa personne, de son indépendance donnent seuls à un système politique sa valeur et sa fécondité.

Et la Providence, pour Chateaubriand, comme pour Bossuet, mène le jeu, mais, plus proche de l'humanité que l'Evêque de Meaux, il affirme que « de ces souffrances méprisées, de ces calamités des humbles et des petits se forment dans les conseils de la Providence les causes secrètes qui précipitent du faîte le dominateur ».

Ce sceptique est donc un dogmatique. Tout au long de son œuvre, trois postulats, trois idéaux, exprimés avec force, ont dicté sa pensée : la liberté, l'honneur, la moralité conditionnent, ou plutôt « transcendent » toutes ses attitudes, tous ses jugements, tous ses systèmes. Malgré cela sa méthode reste d'un historien. Les constructions politiques qu'il propose s'inscrivent exactement dans le cadre de son époque. Il les a marqués du sceau de la relativité historique.



Sur ses postulats philosophiques, Chateaubriand, en effet, n'a jamais tenté de fonder une construction politique valable à toute époque, bonne pour tous pays. Ses idéaux lui servent constamment de critériums pour juger de la valeur des institutions qu'il analyse, mais ils sont assez larges pour intégrer de multiples systèmes. C'est en historien et en sociologue qu'il propose le sien. Car c'est selon « le temps et selon nos mœurs surtout que doivent être composés les systèmes de gouvernement. Dans ce domaine il dépouille toute passion partisane. Il est resté celui qui dédiait « à tous les partis » l'*Essai sur les Révolutions.* — Mêlé aux luttes politiques, le publiciste a su réserver son jugement. Il n'abdique jamais sa lucidité. Elle est soutenue par cette probité intellectuelle qui baigne la sphère des idées générales, loin de toute politique personnelle. Il a su réaliser le difficile dédoublement du philosophe et de l'homme d'action, et si c'est aux dépens de celui-ci, c'est assurément au profit de son œuvre : elle est objective.

Le système qu'il défend dans tous ses écrits, dans tous ses discours de la restauration, est analysé avec précision dans les *Réflexions politiques* et dans la *Monarchie selon la Charte.* Après 1830, il en parle au passé. C'est pour lui la solution de compromis et de transition qui répond au problème de ces années cruciales, car il eut toujours le sentiment profond de vivre « entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves... m'éloignant à regret du vieux rivage... nageant avec espérance vers une rive inconnue ».

Sa construction est fondée tant sur la tradition et sur les mœurs des Français que sur l'état politique et social de la France en 1815.

Les premières données sont historiques :

C'est dans l'histoire que le système qu'il propose cherche ses assises, car, si la République a échoué, c'est pour avoir voulu « bâtir un édifice sans base »..., « dans toute constitution nouvelle, il est utile qu'on aperçoive la trace des anciennes mœurs ».

Chateaubriand entreprend donc de montrer que la monarchie constitutionnelle a ses racines dans la tradition du XIV[e] siècle. « C'est cette monarchie des Trois Etats, substituée à la monarchie féodale, qui nous a transmis la monarchie

constitutionnelle, après la courte apparition de la monarchie absolue de Louis XIV et de Louis XV. » Toute « l'analyse raisonnée de l'histoire de France » a pour objet d'établir que « cette royauté qui jusqu'au siècle de Louis XIII s'était mélangée des libertés publiques, crut augmenter sa puissance en les étouffant, et elle se frappa au cœur ».

Ainsi, en devenant constitutionnelle, la monarchie de la restauration ne renie pas ses traditions; elle les retrouve, et avec elles « le caractère aristocratique de notre histoire ».

Si une tradition lointaine donne ses bases au nouveau système, le plus proche passé l'impose : « Il faut dans la vie partir du point où l'on est arrivé. » Ce n'est pas concession aux idées nouvelles, c'est conviction qu'on n'efface pas trente ans d'histoire.

Un système politique ne sera donc viable que s'il intègre dans ses institutions l'idée qui a survécu, après avoir été « la cause et le principe de la révolution », d'un ordre politique qui protège les droits des peuples, sans blesser ceux des souverains. C'est l'expérience de vingt-six années oscillant de la république au despotisme, qui montre que le nouveau gouvernement, la monarchie modérée, « est le résultat obligé des mœurs du siècle ».

Les secondes données du problème politique, Chateaubriand les trouve, en effet, dans l'ordre social. Il a nettement perçu les relations permanentes entre la constitution sociale et la constitution politique de l'Etat. Il a senti que les deux structures devaient se correspondre et se soutenir mutuellement.

Il a donc le souci d'aménager en France une structure sociale qui donne à la monarchie constitutionnelle des assises durables.

Et c'est pourquoi la propriété, la noblesse, le clergé sont regardés comme l'infrastructure des nouvelles institutions politiques.

La propriété, et surtout celle de la terre, est un facteur général de stabilité, « le propriétaire ayant un intérêt personnel au maintien des lois ».

Le clergé et l'aristocratie ont un rôle plus précis. Ils supportent l'un et l'autre les principes de légitimité et de liberté indissolublement unis désormais pour former la clef de voûte du nouvel édifice.

Sans doute « l'âge politique du Christianisme finit » et il n'est pas question de confier au clergé l'autorité politique;

mais il faut, par divers moyens, étendre et renforcer la place qu'il occupe dans la société : qu'on lui donne des biens, et qu'on organise pour la gestion de ces biens la personnalité civile de l'Eglise; qu'on lui confie la gestion de divers services publics — tels « la tenue des registres de l'Etat civil... partout où cela sera possible » et « l'éducation publique »; qu'on attache enfin aux dignités ecclésiastiques l'honneur suprême de la pairie.

Qu'attend donc Chateaubriand d'un corps aussi fortement constitué, aussi richement doté? Il s'agit bien moins d'assurer à la légitimité l'appui du clergé — qui est acquis — que de rallier celui-ci aux idées nouvelles, c'est-à-dire à la liberté. Ainsi, ce clergé « riche et puissant » devient, comme en Angleterre, « le plus ferme appui du trône, comme de la constitution ». Il aime et il prêche les institutions nouvelles. La liberté et la Charte « marquées de l'huile sainte » seront alors définitivement fondées.

Paradoxal à force de réalisme, Chateaubriand rassure en l'enrichissant ce clergé de la restauration, symbole de la contre-révolution, et il le gagne à la liberté. L'histoire d'ailleurs ne perd jamais ses droits, car en prêchant « une liberté réglée par des lois », le clergé retrouve les traditions de l'église chrétienne : « Monarchie élective, représentative, républicaine, fondée sur le principe de la plus complète égalité. »

Et s'il paraît alors original de « soutenir la liberté par l'autorité de la religion », c'est pourtant, dira plus tard Chateaubriand, la religion qui est « la source de la liberté ».

Quant à l'aristocratie, la pensée de Chateaubriand est moins neuve, mais non moins nette. Il voit, après Montesquieu, que l'existence d'une aristocratie, continuant à travers la nation les effets du principe d'hérédité, est « comme la sauvegarde de la couronne et l'auxiliaire du principe monarchique ». Comme il ne dissocie jamais ses idéaux, il n'en affirme pas moins que « le principe de l'aristocratie est la liberté ». Et cela est vrai, dans le système de Montesquieu comme dans le sien, car une aristocratie puissante et largement pourvue de « propriétés territoriales » est en effet un contrepoids du pouvoir royal, dont elle est en même temps le soutien. Par tradition, par tempérament, par son existence même, l'aristocratie protège contre les empiétements du gouvernement la liberté politique, telle que l'entendent Chateaubriand et Montesquieu.

La classe des propriétaires, un clergé indépendant et riche, une aristocratie puissante et héréditaire, telles sont donc les fondations sociales, les arches solides, sur lesquelles Chateaubriand appuie sa constitution politique.

Celle-ci, dans sa structure, n'est pas originale. Chateaubriand se rallie à la théorie de la monarchie constitutionnelle, dont les grandes lignes sont exposées par Montesquieu et dont l'exemple a été donné par l'Angleterre du XVIII[e] siècle. C'est donc, dans son ensemble, le système de la Charte.

Si la pensée de Chateaubriand prend néanmoins un tour particulier, c'est qu'en poussant assez loin son effort d'interprétation — et d'extension — des institutions de la Charte, il arrive à prouver qu'elles peuvent concorder avec ses propres idéaux et s'adapter exactement aux exigences de la situation politique en France, en 1815.

Son commentaire est une reconstruction : la Charte ne donne une solution au problème qu'à la triple condition d'être soutenue par la structure sociale de l'Etat, libéralement interprétée, loyalement appliquée. Car les Français n'avaient pas renié la liberté, dont l'empire les avait privés, mais ils aspiraient en même temps à une stabilité qui avait fait cruellement défaut aux institutions politiques.

A ce double besoin, la restauration pouvait répondre : « La légitimité était le pouvoir incarné; en la saturant de libertés on l'aurait fait vivre, en même temps qu'elle nous eût appris à régler ces libertés. »

Telle était la solution de Chateaubriand, et elle prend figure originale, car s'il ne fut pas tout à fait seul parmi les fidèles des Bourbons à tolérer la liberté, parmi les libéraux à accepter la monarchie, c'est lui qui associa le plus intimement dans une synthèse politique les « idées-forces » de légitimité et de liberté.

Dans son commentaire de la Charte, il entreprend donc de démontrer que, par la vertu de la séparation des pouvoirs, les prérogatives du Roi, celles de la noblesse et celles du peuple forment les éléments d'un gouvernement stable et libre.

De la prérogative royale, il ne veut rien retrancher, sauf ce qui serait contraire au principe même du gouvernement représentatif. Le Roi est le premier dans l'ordre religieux, moral et politique. Il peut tout arrêter, puisque « seul il sanctionne ou rejette la loi ». — Avec le concours des assemblées, il lève les impôts, il édicte « les lois les plus violentes », sans

être gêné par «les millions d'entraves dont la royauté était jadis embarrassée. «Et par surcroît, s'il y a erreur, cette erreur est du ministre et non du roi.» Inviolable et sacré, celui-ci est devenu infaillible. «Il est donc, dit avec quelque emphase Chateaubriand, plus absolu que ses ancêtres ne l'ont jamais été, plus puissant que le sultan à Constantinople, plus maître que Louis XIV à Versailles.»

La noblesse, dans le nouveau gouvernement, a remis l'exercice de ses droits politiques à la Chambre des pairs, qui la représente — Aux prérogatives que la Charte reconnaît à celle-ci, il faudrait ajouter «des privilèges, des honneurs et de la fortune»; «non dans ses intérêts particuliers, mais dans ceux du roi et du peuple». Il s'agit bien là d'une forme de la séparation des pouvoirs. Fortifier l'indépendance de la noblesse qui marque «les degrés de la monarchie constitutionnelle», c'est exclure le despotisme, c'est assurer, par incidence, la liberté politique.

Deux institutions enfin donnent au peuple une influence sur le gouvernement de l'Etat : la Chambre des députés, élue au suffrage censitaire; la Presse, organe de l'opinion publique.

Chateaubriand devance la Charte et précise les intentions assez floues du monarque en attribuant aux Chambres toutes les prérogatives que comporte le régime parlementaire : Il réclame pour les assemblées l'initiative des lois, concurremment à celle de la couronne. Il affirme, en termes nets, le principe fondamental que «le ministère doit disposer de la majorité et marcher avec elle», car «renoncer à la majorité, c'est vouloir marcher sans pieds, voler sans ailes; c'est briser le grand ressort du gouvernement représentatif».

Cela suppose assurément des relations constantes entre les Chambres et les Ministres et un contrôle de ceux-ci par celles-là, exercé sur les lois, sur les actes d'administration, sur les nominations «et même sur les nouvelles de gazette». Et Chateaubriand arrive à la double conclusion, optimiste et réaliste, que la sélection naturelle du jeu parlementaire conduit au pouvoir «les plus habiles» et que les ministres, «leurs serviteurs par la forme», sont maîtres des Chambres par le fond».

Quant à la presse, il n'est pas excessif de dire qu'elle est une pièce maîtresse de ce système constitutionnel. Chateaubriand a toujours considéré la liberté de la presse «comme une constitution entière». Nul n'en a mieux parlé et Tocque-

ville se borne à développer les vigoureuses formules de la *Monarchie selon la Charte :* « Point de régime représentatif sans la liberté de la presse... elle est le seul contrepoids des inconvénients du régime représentatif... sans elle il n'y a plus rien qu'une moquerie politique. »

Ce ne sont pas là des mots, ni des artifices de polémique. C'est le cœur même de la doctrine. La presse est l'élément essentiel du système de forces dont résulte la liberté. Après avoir montré, en effet, que le gouvernement représentatif ne rencontre guère les résistances extérieures qui servaient de frein à l'absolutisme royal, Chateaubriand constate que ce gouvernement est « retenu par un principe renfermé dans son propre sein, la publicité ». Elle seule est toujours efficace pour contrebattre les ententes despotiques ou les coalitions d'intérêts, qui s'établissent entre les différents organes du pouvoir. Il attache donc moins de valeur au mandat des députés, à la mission des corps constitués qu'à la possibilité de connaître et de discuter les décisions du gouvernement. La vraie garantie des libertés, c'est, en face du pouvoir, l'opinion. Sa force est plus largement assise que celle du corps électoral, qui forme une minorité. Et le geste éphémère des électeurs n'a pas la même portée. Grâce aux journaux, l'opinion publique agit constamment, elle pèse sur le vote des Chambres, elle fait et défait les ministères, dont « elle est la source et le principe ».

Il est bien entendu que cette liberté de la presse, qui vaut toutes les autres, a pour condition première un climat de liberté. Chateaubriand condamne avec force la police générale ou police politique « incompatible avec une constitution libre » et — au même titre — tout système d'information dirigée, car « lorsque à côté d'une presse esclave il existe une presse libre..... le pouvoir..... se donne à la fois les embarras de la liberté de la presse et les inconvénients de la censure ».

Avec la Presse, on a le sentiment qu'on s'élève au delà de la construction politique que Chateaubriand destinait à une époque troublée, pour rejoindre ses idéaux permanents d'honneur, de moralité, de liberté.

On touche aux traits fondamentaux de son caractère : la volonté d'exprimer librement son opinion sur les événements de son temps, l'assurance de remplir sa plus haute mission, quand il participe à l'action politique, quand il fait lui-même « de l'histoire ».

Ainsi, dans un cadre général d'idéaux permanents, Chateaubriand offre à la France de 1815 une synthèse politique dont les éléments s'opposent et se conjuguent : des forces sociales, solidement assises sur la richesse immobilière, soutiennent à la fois le trône et la liberté; celle-ci est garantie par la force et par l'indépendance de l'opinion, dont les Chambres, et surtout la presse, « tribunal de la nation elle-même », sont l'expression.



Cette pensée politique a donc deux aspects : elle cherche à définir un ensemble de lois positives, qui convienne à la France dans les années 1815. Elle s'attache à des principes généraux de philosophie morale et politique, dont la portée s'étend au delà d'une époque.

La constitution qu'il défend est aristocratique et monarchique. Sans doute est-elle fondée sur la séparation des pouvoirs, mais le principe est ambigu. Souvent réclamée par les démocrates pour limiter les prérogatives d'un exécutif qui ne vient pas du peuple, la séparation des pouvoirs est inscrite, depuis Montesquieu, au programme de toute oligarchie pour opposer à la volonté populaire des pouvoirs d'une autre source : représentation d'une noblesse, d'une élite, ou d'intérêts économiques. Dans cette seconde conception, ce n'est pas l'origine des pouvoirs qui importe, mais leur diversité. Car leur opposition fait naître la liberté. La séparation des pouvoirs n'est donc pas en elle-même démocratique. Elle n'a pas pour but d'assurer l'accomplissement des volontés de la majorité, mais de préserver contre tout despotisme, fût-il du peuple, la liberté de l'individu, c'est-à-dire, en dernière analyse, d'accorder aux minorités une marge d'influence.

C'est bien là l'idée profonde de Chateaubriand. Il ne se préoccupe de fonder ni la souveraineté du prince, ni celle du peuple, « mystères insondables qu'aucun esprit raisonnable ne doit essayer de sonder »; mais d'assurer l'ordre « et la liberté ».

A cette liberté il donne un sens purement juridique et politique; il la définit en fonction des forces qui s'affrontent en 1815; il fait abstraction de toute inégalité économique ou sociale; c'est donc avant tout la liberté de ceux qui ont le moyen d'exprimer et de soutenir leurs idées.

On peut penser qu'aujourd'hui aucune assemblée n'aurait de droite assez extrême pour que Chateaubriand y pût siéger. En 1815 on ne peut refuser au système qu'il défend le mérite du réalisme : la tradition monarchique n'était pas morte et vingt-trois années de divisions, de désordre ou de tyrannie avaient épuisé les passions politiques des Français.

On peut se demander si Chateaubriand n'était pas, comme il l'a cru, « l'homme de la restauration possible ». Extirpant la Révolution « de son propre ouvrage », montrant dans le roi légitime le restaurateur des libertés, dans la monarchie un compromis entre les formes les plus stables de l'autorité et l'exercice des droits individuels, la synthèse qu'il propose donnait bien aux Bourbons quelques chances de succès, qu'ils n'ont pas jouées.

Cependant, il est impossible de figer dans son commentaire de la Charte la pensée politique de Chateaubriand. « Chaque âge est un fleuve qui passe »..... disait-il déjà dans l'*Essai*. Et son sens profond de l'histoire l'a toujours averti que des institutions différentes pouvaient sous des formes nouvelles incarner son triple idéal. Celui-ci même, malgré sa permanence métaphysique, est susceptible de mutations historiques.

On peut, sans trahir sa pensée, constater que la monarchie constitutionnelle lui apparaît déjà, à plusieurs reprises, comme une étape vers cette démocratie telle qu'il l'a « souvent rêvée... comme le plus sublime des gouvernements, en théorie ». Son sentiment de l'honneur prenait de plus en plus la forme du patriotisme et l'on voit dès 1830 poindre le jour où la passion unique de la France eût animé Chateaubriand.

Que l'amour de la liberté qui tient à ses fibres profondes pût rompre les limites d'une conception aristocratique de la société, il le montre lui-même, en notant avec une pénétrante audace que si « le servage prit la place de l'esclavage..., du servage on a passé au salaire et le salaire se modifiera encore puisqu'il n'est pas une entière liberté ».

La moralité enfin, s'identifie de plus en plus avec l'idée chrétienne, au fur et à mesure que son œuvre et sa vie s'avancent : « La croix est l'étendard de la civilisation. »

Toutefois, la subordination de la vérité politique à la règle morale s'opère sur le plan supérieur de la philosophie et reste assez désintéressée pour ne pas risquer d'être utilisée à des fins partisanes.

Cet idéal est assez élevé pour n'exclure aucune réforme, aucune évolution dans la structure des sociétés, dès lors que celle-ci s'accomplit dans le respect de la moralité et qu'elle est commandée par le progrès de l'histoire.

Une telle pensée n'est donc rigide que dans ses principes; elle reste souple dans ses applications pratiques. Ce qui explique certains malentendus : Si l'on ne regarde que le système qu'il a défendu, Chateaubriand reste « l'Ultra » de la restauration, qui, sous le masque de quelques concessions à la liberté, cherche à établir les bases d'un régime aristocratique et clérical. Si l'on ne retient que le thème général de la relativité des vérités politiques, Chateaubriand est un sceptique, qui de contradiction en contradiction, de doute en doute, cherche en vain à fixer sa doctrine.

En réalité, une étonnante absence de passion politique lui permet de demeurer attaché au plus strict des dogmatismes, l'idée chrétienne, sans lier à celle-ci une forme quelconque de gouvernement des hommes. Il affirme que quelques vérités morales sont éternelles, mais il abandonne les institutions politiques et sociales au mouvement de l'histoire, qui les entraîne et qui les renouvelle. Aucune œuvre n'est valable à contre-sens de ce courant. La seule action féconde est celle qui s'y adapte et qui le favorise, sous la sauvegarde de quelques préceptes éternels, qui dépassent l'humanité.

Plus réaliste que sceptique, plus lucide que dogmatique, cette pensée trouve ainsi dans ses contradictions même sa justification.

Elle donne à la science politique une base objective, mais elle confronte avec une règle morale les institutions humaines.

Le programme est d'un homme d'action, la doctrine est d'un philosophe.

Grâce à la pensée « de derrière » par laquelle selon le précepte de Pascal, il prononçait sur tout, Châteaubriand a pris part à la bataille sans renoncer à juger les combattants. Il a porté ses pierres aux constructions politiques de son temps sans abdiquer l'impartialité de son jugement, sans aveugler les perspectives sereines de l'avenir.

LA DUCHESSE DE DINO

par MARTHE NICOLAY

Dorothée, princesse de Courlande... C'est un nom fait pour je ne sais quelle Blanche-Neige ou quelle Princesse lointaine. Dorothée, comtesse de Périgord, puis duchesse de Dino, et enfin duchesse de Talleyrand et Sagan, est simplement et orgueilleusement une très grande dame. La première, présentée par les *Souvenirs* de la duchesse de Dino (1), la seconde par sa *Chronique* (2) composent, en une sorte de diptyque, une très singulière figure. Peu de femmes ont été autant qu'elle admirées, encensées, discutées, injuriées, pendant leur vie et après leur mort. Elle reste mystérieuse quoiqu'elle ait beaucoup parlé d'elle, et sans fausseté, avec même un certain parti pris de franchise.

Le roman de Mme de Dino commence près de quatre-vingts ans avant sa naissance. Elle n'a, dit-elle, presque rien à dire sur l'origine de son grand-père, « sur ses talents, sa beauté, son courage ». Il y aurait, au contraire, beaucoup à dire, et ce ne serait pas toujours flatteur. C'est une histoire qui mériterait d'être racontée à part, et en détail. Ce Jean-Ernest Biren (ou Biron, comme l'écrit la Chronique), petit employé de la Chancellerie courlandaise, devint par l'amour de l'impératrice Anne, nièce de Pierre le Grand, duc de Courlande, régent de l'Empire russe pendant la minorité d'Ivan VI. Disgracié après la mort de l'Impératrice, et envoyé en Sibérie, il y a passé dix-huit ans après lesquels le maréchal Münich, qui l'avait arrêté, alla le remplacer en Sibérie, et Biren revint, sous le règne d'Elisabeth, reprendre possession de son duché de Courlande et des immenses richesses qu'il devait à la faveur de l'Impératrice Anne. Retour aussi extraordinaire que l'avait été sa fortune.

Sa femme s'appelait Benigne Von Trotta, et elle portait à merveille ce nom allègre et débonnaire. Avec toute la candeur de son âme, elle se réjouissait des bontés dont l'Impératrice comblait leur ménage, et qu'elle ne doutait pas être attirées

(1) Publiés par la comtesse Jean de Castellane, Paris, Calman-Lévy.
(2) Publiée par la princesse Radziwill, Plon.

par elle-même, et par les bonnes pâtisseries confectionnées de ses propres mains, dont se régalait Sa Majesté.

Assurément, Bénigne était une dévouée et brave créature; elle partagea, avec ses enfants, l'exil de son mari. Ce fut donc en Sibérie que s'écoulèrent les années d'enfance de leur fils aîné, Pierre, qui devait être le père de Mme de Dino.

Ernest-Jean Biren ayant abdiqué en 1769, trois ans avant sa mort, Pierre lui succéda tranquillement, comme duc de Courlande. Mais la Courlande, unie par un lien fédératif à la Pologne, partagea le sort de ce malheureux pays, et fut annexée à la Russie au dernier démembrement, en 1795. Le duc Pierre se retira dans son fief de Sagan, qu'il avait eu la précaution d'acheter en 1786, ayant déjà pu mesurer l'instabilité de son état de souverain. Il lui restait le titre sonore, désormais vide de sens, de duc de Courlande, avec d'immenses richesses, et des terres un peu partout. Il lui restait aussi sa très jolie jeune femme (3), épousée après deux divorces, et ses quatre filles, toutes plus belles et plus brillantes les unes que les autres. Ceci dit pour les trois aînées, car la dernière venue, Dorothée, n'avait encore que deux ans en 1795. Et c'était un drôle de bébé.

Les récits de Mme de Dino montrent par son exemple ce que peut être la grande pitié des enfants de princes. Celle-ci a connu la carence suprême pour laquelle il n'existe pas de compensation : elle n'avait pas de mère, ou du moins elle vivait comme si elle n'en avait pas eu, ce qui est encore bien plus douloureux.

A Sagan, la vie « était à peu près celle de toutes les petites cours d'Allemagne », avec la fortune en plus, ce qui manquait absolument à la plupart de ces minuscules souverains. Comédies et concerts, chasses agrémentées d'interminables repas, bals, redoutes et mascarades, la chaîne sans fin des plaisirs se déroulait, suivant les heures et suivant les saisons. Comment la charmante duchesse de Courlande — car on a beaucoup dit qu'elle était la bonté même — eût-elle pu trouver le loisir de regarder ce qui se passait à la nursery? Dorothée était confiée à une vieille Anglaise, pas méchante paraît-il, et qui l'aimait à sa façon, mais qui, ayant un système d'éducation, l'appliquait avec une rigueur inflexible. Ce système, très simple, se réduisait à deux points : l'eau froide et le fouet. Passe encore pour l'eau froide. Mais la pauvre Dorothée, battue parfois jusqu'à en être malade, était peut-être la dernière enfant avec qui la manière forte eût chance de réussir. Objet de la pitié des domestiques, humiliée, révoltée, farouche, elle était à cette époque un vrai petit chat sauvage, toujours

(3) Anne-Dorothée de Médem, dont la famille (Courlandaise) présentait sept cents ans de « noblesse sans tache ». Elle avait trente et un ans de moins que son mari.

prêt à mordre la main qui se tendait vers lui... Cette main n'était jamais celle de sa mère. Petite pour son âge, maigre, jaune, dans son mince visage réduit à rien, on ne voyait que ses yeux, ses immenses yeux qui depuis ont reflété tant de choses, et qui n'ont jamais dit leur secret, — pas même leur couleur, sur laquelle on ne s'accordait pas.

Elle vécut ainsi, misérable et négligée, jusqu'à l'âge de sept ans, ce qui correspond à l'époque de la mort de son père; alors, le baron d'Armfelt, un commensal très assidu de la duchesse de Courlande, s'étant avisé de lui apprendre l'alphabet, s'aperçut qu'elle comprenait immédiatement ce qu'on lui expliquait, et qu'elle apprenait tout ce qu'on voulait. Ce fut, pour sa mère, une révélation. Ainsi, Dorothée n'était pas seulement un petit animal méchant et buté. En s'y employant, on pourrait en faire quelque chose.

Aussitôt, elle est arrachée des mains osseuses de la nurse et confiée à une gouvernante choisie pour ses dons brillants et les beaux résultats qu'elle a déjà obtenus. Mais ce n'est pas assez. Il lui faut encore un précepteur. Entre ces deux êtres, qui très vite l'adorent, et qui se font des scènes de jalousie par-dessus sa tête, l'éducation de Dorothée devient quelque chose d'inénarrable.

Le précepteur, l'abbé Piattoli, était un brave homme et un esprit distingué, laïque d'ailleurs malgré son titre d'abbé. A part trois ou quatre volumes dont nous n'avons pas les titres, il livra à Dorothée sa bibliothèque où il y avait de tout, et elle dévora ce fatras avec une ardeur et une curiosité d'esprit extraordinaires à cet âge, pendant que l'institutrice, Mlle Regina Hoffmann, férue de Rousseau, faisait de son élève, autant qu'elle le pouvait, un Emile féminin. La mère était toujours lointaine. «Elle voyageait une grande partie de l'été et, l'hiver, elle allait beaucoup dans le monde.» Elle croyait avoir tout fait pour sa fille en l'installant entre Hoffmann et Piattoli, renforcés de divers «maîtres d'agréments». Danse, musique, dessin, broderie... Dorothée faisait peu de cas d'eux et de leurs leçons, ce qui ne l'empêchait pas de très bien danser, et de broder comme une fée. Elle aurait dessiné avec plaisir si sa vue avait été meilleure. Quant à la musique, elle comprenait et aimait celle des autres mais ne put jamais dominer «l'insupportable ennui» qui l'envahissait dès le premier quart d'heure de sa leçon de piano.

Dorothée n'avait aucun compagnon de jeux. D'ailleurs, elle ne jouait pas. La société des enfants de son âge l'impatientait, elle les trouvait bêtes et ennuyeux. Elle détestait se promener, sauf quand on lui permettait de grimper aux arbres. Ce trait méritait d'être noté : c'est peut-être le seul en elle qui ait appartenu à l'enfance. En fait, elle n'a jamais été une enfant. Elle n'a même jamais été vraiment jeune. Ce n'est pas

qu'elle fût privée de distractions, elle en avait au moins une : à l'âge de treize ans, elle tenait un salon.

La duchesse de Courlande fut, parait-il, en Allemagne, une des premières grandes dames qui eût songé à réagir contre la séparation des classes, poussée à un étroit et desséchant exclusivisme. Elle réunissait chez elle tout ce qui, à Berlin, se trouvait avoir une supériorité d'esprit ou de talent, sans distinction de classe ou de religion. C'est dans son salon que Mme de Staël rencontra Schlegel. « Juifs et Chrétiens, savants et grands seigneurs, grandes dames et comédiennes, tout cela s'y rencontrait, s'y confondait, car la duchesse s'attachait à placer ses hôtes à une douzaine de petites tables séparées où il fallait bien que les grandes dames fissent bonne figure aux convives roturières avec lesquelles l'habile maîtresse de maison savait les mêler (4). »

Ce n'est pas dans le salon de sa mère, et en qualité de jeune fille de la maison, que Dorothée fit ses premières armes. C'est dans le sien propre, car elle avait son train de maison, ses revenus à elle, et souvent sa demeure séparée. Et n'allons pas nous imaginer qu'elle s'amusait à réunir de la jeunesse. Je ne dis pas des enfants de son âge, mais de la jeunesse. Elle en aurait éprouvé un mortel ennui. Ses relations particulières, alors, étaient celles de son institutrice : des littérateurs, des comédiens, ou bien de grands bourgeois. Guillaume de Humboldt, le diplomate, l'historien Jean de Muller, Iffland, grand acteur qu'elle a su depuis « intimement attaché à Mlle Hoffmann », Mme Unzelmann, l'actrice la plus brillante de son pays à cette époque, étaient des habitués de son salon. Voici mieux encore : « L'illustre Schiller ne s'arrêtait pas à Berlin qu'il ne me fît l'honneur de venir chez moi... » Et tout cela se passait entre sa douzième et sa quinzième année. « Chacun, ayant pris le parti de ne plus voir en moi une enfant, on me trouvait une personne assez aimable. » Dès ce temps, elle avait cette politesse mesurée, nuancée, qu'elle gardera toujours; elle était serviable, aimant à obliger, à protéger, enfin, en tout, déjà grande dame.

Les gens qui l'entouraient n'avaient peut-être pas un sens critique très affiné, et l'admiraient à plein cœur.

Il faut, bien entendu, se garder de la juger sur la commune mesure et se défendre de l'agacement que naturellement on éprouve devant ce fruit de serre chaude dédaigneux du soleil. Pauvre petite! On lui apprenait beaucoup de choses, mais personne ne songeait à lui apprendre à vivre. De religion il n'était pas question. Piattoli plaçait Condillac bien au-dessus de l'Evangile; Mlle Hoffmann avait traversé deux religions

(1) K. Hillebrand, « La Société de Berlin de 1789 à 1815 ». *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1870.

sans en garder une. Dorothée fit pourtant, vaille que vaille, vers l'âge de quinze ans, une première communion, précédée du sacrement de confirmation, comme cela est d'usage dans le rite luthérien. Elle éprouva, au cours de cette cérémonie, une assez forte émotion, non pas proprement religieuse, mais une sorte de pressentiment des combats et des amertumes qui sans tarder allaient être son partage : « Les prestiges de mon enfance s'évanouirent. » Un voile se déchira devant ces yeux faits pour tout braver...

Et bientôt, en effet, il lui fallut renoncer à son premier rêve. Ce rêve s'appelait le prince Adam Czartoryski. Il aurait pu être le père de Dorothée, et je ne sais s'il a jamais vraiment aimé autre chose que la Pologne, et peut-être l'impératrice Elisabeth, femme d'Alexandre Ier. C'est le soi-disant abbé Piattoli qui avait imaginé un mariage entre les deux objets de sa plus vive tendresse, car il aimait le prince Adam presque autant qu'il aimait Dorothée.

Cette étrange enfant avait été conquise justement par ce qui en aurait rebuté une autre : l'esprit sérieux du prince, son humeur mélancolique, presque maussade, autant que son caractère chevaleresque et sa brillante carrière.

Lui, un peu hésitant devant le très jeune âge de la petite princesse, voulait aussi obtenir le consentement de sa mère. La douairière avait d'autres projets, et elle était impérieuse. Aussi les mois passaient, pendant lesquels Dorothée se faisait un plaisir de refuser tous les partis qui se présentaient, même les ducs de Cobourg et de Gotha, même le prince Auguste de Prusse : « J'étais d'ailleurs charmée que le prince Adam entendît dire que j'étais fort recherchée, et qu'il sût en même temps que je n'accueillais aucune proposition. »

Qui sait? Ces deux êtres d'exception auraient peut-être, ensemble, trouvé le bonheur. Mais ils vivaient à une de ces époques terribles et grandioses où les destinées particulières virevoltent comme celle des nations.

Le tsar Alexandre Ier, en ces jours, n'avait rien à refuser à Talleyrand, ni la duchesse de Courlande au tsar Alexandre. Elle dépendait de lui pour les grands intérêts qu'elle avait en Russie. A l'entrevue d'Erfurt (octobre 1808) le sort de Dorothée fut fixé.

Talleyrand ne perdait pas une occasion de s'enrichir et d'enrichir les siens. En coquetterie avec l'empereur Alexandre, il obtint de lui, facilement, la main de la plus grande héritière du Nord pour le comte Edmond de Périgord, fils de son frère.

C'était une grâce qui ne coûtait pas grand'chose personnellement au tsar.

Talleyrand n'avait qu'une tiède affection pour ce neveu qui ne le rappelait en rien. Il était Périgord et voilà tout. Cela

lui suffisait, à lui Talleyrand, mais nullement à la pauvre Dorothée qui avait quinze ans, et la tête pleine d'un autre. Je n'ose dire le cœur... Elle aurait sans doute résisté à sa mère et bravé la colère du tsar, si on ne lui avait annoncé le prochain mariage du prince Czartoryski avec une Mlle Matuschewitz. C'était une fausse nouvelle, mais venue de plusieurs points, et elle la crut vraie. Blessée, indignée, elle se laissa fiancer : « Mon cœur étant indifférent pour tout le monde, je ne demandais pas mieux que de fixer mon choix sur la personne qui convenait à ma mère, et je lui dis qu'elle pouvait dès ce moment donner ma parole à M. de Périgord. »

Trop jeune et trop sûre d'elle pour être désespérée, Dorothée, morne et apathique, vit tristement s'écouler les jours qui amenaient pour elle un changement si grand, si définitif. Elle abjura sans peine sa religion pour se faire catholique, n'attachant nulle importance à aucune forme de culte.

La duchesse de Courlande, ravie d'un mariage qui servait ses plans personnels, ne voulut pas se demander de quel prix cette satisfaction était payée. Elle s'occupait allégrement du trousseau que Dorothée ne daignait pas regarder. Comme les futurs époux ne s'étaient pas encore adressé la parole, elle les mit un jour en présence en leur disant avec entrain : « Allons, je vais vous laisser seuls. Vous avez sans doute beaucoup de choses à vous dire. » — « Et que pouvions-nous nous dire? » ajoute Dorothée. « Assis en face l'un de l'autre, nous fûmes longtemps dans le plus profond silence. Je le rompis en disant : J'espère, monsieur, que vous serez heureux dans le mariage que l'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire moi-même ce que vous savez sans doute déjà, c'est que je cède au désir de ma mère, sans répugnance à la vérité, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous. Peut-être serai-je heureuse, je veux le croire, mais vous trouverez, je pense, mes regrets de quitter ma patrie et mes amis tout simples, et ne m'en voudrez pas de la tristesse que vous pourrez, dans les premiers temps du moins, remarquer en moi. » — « Mon Dieu », répondit paisiblement le comte Edmond, « cela me paraît tout naturel. D'ailleurs, moi aussi je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon. »

Ce dialogue donne exactement la note de ce que furent leurs fiançailles, et aussi leur vie conjugale; il offre même un curieux aperçu de leurs personnalités propres. On doit faire effort pour se souvenir que ce petit discours, si mesuré, d'un ton si juste, et qui montre une pleine possession de soi, a été prononcé par une fillette de quinze ans, désolée et sans appui. La duchesse de Dino de la *Chronique* y est déjà tout entière.

Quant à Edmond de Périgord, c'est peut-être la seule parole dite par lui dont on ait gardé le souvenir. Autant qu'on en

peut juger, elle l'exprime fidèlement. Il était « bon enfant », paraît-il, et brave à la guerre. Après cela, il a mené la vie de garçon tout le reste de ses jours. Son oncle lui donnait des titres (5) et de l'argent, mais ne s'en encombrait pas; et on peut lire les quatre volumes de la Chronique de la duchesse de Dino en oubliant qu'elle a un mari, et qui vit. Il mourut, je ne sais quand, à Florence, où il a passé ses quarante dernières années.



La duchesse de Dino écrivit ses *Souvenirs* en 1822, pendant une période de prostration intérieure dont elle ne nous dit pas les causes. Elle cherche, dans ce retour vers son passé, à s'évader d'un présent qui n'offre qu'amertume et dégoût à ses exigences de bonheur. Ayant conduit ses souvenirs jusqu'à l'époque de son mariage (fin de 1808), elle posa sa plume pour ne la reprendre que neuf ans plus tard (9 mai 1831). Plus de vingt ans de sa vie (1809-1831) restent ainsi dans une obscurité qui ressemble assez à celle d'un ciel d'orage.

Au cours de ces vingt ans, elle a donné trois enfants à son mari, puis, pendant que le mari disparaissait de son horizon, sa vie à elle se rivait à celle de Talleyrand.

La nature des relations qui se nouèrent alors entre eux reste une énigme qui depuis plus de cent trente ans défie la curiosité des hommes. Pour la plupart, d'ailleurs, ce n'est pas une énigme du tout. Ils s'en tiennent à ce qu'ils voient. Et que voit-on? Un oncle, du reste à l'épreuve du scrupule, qui ne peut plus se passer de sa nièce par alliance, tout en se passant fort bien de son neveu. Et une jolie femme que rien ne garde, indépendante, dépouillée des instincts et des répugnances de la jeunesse. Une cérébrale, pour laquelle l'âge ne compte guère; en revanche, plus accessible que toute autre aux séductions de l'intelligence. Et Dieu sait si Talleyrand en avait!

Tout cela dit, je serais tentée de répéter après George Sand : « Vous êtes trop charmante, madame la Duchesse, pour n'être pas honnête et bonne... » (*Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1834.)

Je ne sais pas trop ce que George Sand entend par ce mot d'honnête. D'après son propre exemple — et le contexte — on peut le traduire ainsi : « Donnez-vous à tous ceux que vous

(5) Le duché de Dino fut créé en 1817 par Ferdinand Ier roi de Naples, pour Talleyrand, qui fit immédiatement passer ce titre à son neveu. C'est le nom sous lequel Dorothée est le plus connue. Son mari et elle héritèrent du titre de duc et de duchesse de Talleyrand à la mort de son beau-père, en avril 1838. Elle devint duchesse de Sagan après la mort de sa sœur aînée, par un arrangement avec sa seconde sœur, en 1844.

croirez aimer pendant une année, un mois, ou moins. Mais pas à ce vieillard, oncle de votre mari, amant de votre mère... »

En pareille matière, puisque aucune preuve n'intervient dans un sens ou dans un autre, chacun peut croire ce qu'il veut, et déchiffrer suivant son inspiration la figure de femme qui se dégage lentement, au long des dix-huit cents pages de la *Chronique*.

Pour moi, de ces volumes lus, relus, scrutés sans parti pris, je retiens l'opinion que « cette association singulière, unique », suivant les propres paroles de Dorothée, n'est jamais descendue jusqu'à l'infamie. Toujours, du vivant de son oncle et après sa mort, Mme de Dino parle de lui avec tous les témoignages d'une affection dévouée, profonde, égale, qu'on se refuse à voir marquée à son début d'une tache de boue, surtout si on se souvient qu'un sentiment très tendre et nullement platonique unissait Talleyrand et la duchesse de Courlande, mère de Mme de Dino.

Quand ils se sont connus à l'occasion du mariage de Dorothée, la duchesse de Courlande n'était plus de la première jeunesse, mais encore très belle et séduisante, et elle l'est restée jusqu'à sa mort (survenue à Löbichau, le 20 août 1821, à l'âge de soixante ans).

Talleyrand paraît avoir eu pour elle un attachement plus sincère et plus durable que pour la plupart de ses nombreuses conquêtes. Au lendemain de la mort de cette amie, il disait à Dorothée : « Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu sur la terre une femme plus digne d'être adorée... »

Le congrès de Vienne fut la cause, ou le point de départ, pour Dorothée, d'une orientation imprévue de son destin. Talleyrand écrit dans ses *Mémoires :* « Il me parut aussi qu'il fallait faire revenir la haute et influente société de Vienne des préventions hostiles que la France impériale lui avait inspirées. Il était nécessaire pour cela de rendre l'ambassade de France agréable. Je demandai donc à ma nièce, Mme la comtesse Edmond de Périgord, de vouloir bien m'accompagner et faire les honneurs de ma maison. Par son esprit supérieur et par son tact, elle sut plaire et me fut fort utile... »

Vingt-six ans plus tard, se retrouvant à Vienne pour la première fois depuis ce brillant passé, elle écrivait : « Il me semble bien étrange de me retrouver à Vienne. Vienne! Toute ma destinée est dans ce mot! C'est ici que ma vie dévouée à M. de Talleyrand a commencé, que s'est formée cette association singulière, unique, qui n'a pu se rompre que par la mort, et quand je dis se rompre, j'ai tort; je devrais dire se suspendre, car je sens mille fois dans l'année que nous nous retrouverons ailleurs. C'est à Vienne que j'ai débuté dans cette célébrité fâcheuse quoique enivrante, qui me persécute bien plus qu'elle ne me flatte. Je me suis prodigieusement

amusée ici, j'y ai abondamment pleuré; ma vie s'y est compliquée, j'y suis entrée dans les orages qui ont si longtemps grondé autour de moi... »

C'est de cette époque que date le portrait, par Prud'hon, de la duchesse de Dino. A mon avis, il lui fait tort. Il nous montre une jolie femme, et puis c'est tout. On y cherche en vain cet éclat d'intelligence qui plus que sa beauté l'a mise à part entre tant de femmes brillantes. Devenir à vingt-deux ans l'Egérie de Talleyrand, sa conseillère, « son lieutenant », suivant l'heureuse expression de M. Louis Madelin, cette expérience suffit à classer un esprit. Du reste, même pour une femme mûre, il n'aurait pas été facile de faire les honneurs de l'ambassade de France au congrès de Vienne. C'est un rôle qui exigeait une sûreté de jugement, une souplesse tempérée de dignité, et, pour tout dire, un pouvoir de séduction qui ne se rencontrent pas souvent, même dans la haute diplomatie. Dorothée avait tout cela. Elle avait aussi l'art de tenir une maison. Après l'ambassade de Vienne, c'est dans les salons de la rue Saint-Florentin qu'elle le déploya. Et j'ose dire dans la salle à manger, car les dîners de M. de Talleyrand, ordonnés par son chef, le célèbre Carême, étaient de ceux qu'on n'oublie pas.

Cependant, au milieu de tout cet éclat, dans la première splendeur de sa beauté et de sa supériorité d'esprit, Dorothée n'a pas été heureuse. Elle a cherché le bonheur avidement, elle l'a demandé à tous les prestiges de la vanité, à toutes les illusions du cœur, mais les sources des joies profondes et vraies, pour elle, étaient scellées. Elle n'a pas connu la fierté tendre, l'exhilaration des jeunes mères; plus tard seulement, le sentiment maternel se développera en elle. Plus tard... elle découvrira bien d'autres choses encore, qui auront manqué à sa triomphante jeunesse.

Aucun courant de sympathie ne s'était établi entre elle et son nouveau pays, et sa nouvelle famille, Talleyrand excepté. La sœur de son mari, Mme de Noailles, l'accusait d'être une intrigante, ce qui est, je crois, étrangement fausser la vérité profonde de ce caractère. Il est vrai que cette « excellente personne » — ainsi le comte Apponyi parle de Mme de Noailles — n'avait pas « infiniment d'esprit », et que sa conversation n'était pas « précisément piquante ». Elle devait ennuyer à mort Dorothée, qui ne prenait pas la peine de le lui cacher. Mme de Dino n'était pas de ces natures moyennes qui se font accepter et s'insinuent dans la vie des autres. Elle était faite pour plaire ou déplaire violemment. La cour et le monde de la Restauration, hostiles d'ailleurs à Talleyrand, lui furent sévères, et Dorothée n'avait pas alors au fond de l'âme la source de l'indulgence et des pardons.

Il serait intéressant de la considérer de plus près, dans le

feu dévorant et sans chaleur de sa jeunesse, mais pour cela les documents directs nous manquent. Cependant, quelques lettres d'elle sont bien précieuses pour nous aider à faire le point, en attendant les confidences de la *Chronique;* sa correspondance avec le comte de Barante, par exemple, qui débute en 1823, et dure jusqu'à ses derniers jours. A ce solide et très fidèle ami elle écrivait (11 juin 1825) : « A Andilly (où elle venait de passer quelques jours), je relisais Pascal le matin et La Bruyère le soir, ainsi que quelques passages du Phédon de Platon. Je me suis, au bout de six jours ainsi, retrouvée plus dédaigneuse pour les autres et plus mécontente de moi que jamais... »

Ces mots n'indiquent-ils pas une vraie misère morale? Une fois de plus, on se surprend à plaindre cette créature si comblée, qui meurt de détresse et de solitude.

Un autre de ses correspondants, le baron de Vitrolles, est une connaissance d'ancienne date; il l'a vue toute petite, à quatre ou cinq ans, en Allemagne, pendant l'émigration. Cette amitié, qui plongeait dans le passé, n'avait pourtant pas d'avenir. Il est vrai que le pauvre Vitrolles se mêlait de vouloir faire l'amoureux, et elle n'était nullement tentée de voir en lui autre chose qu'un ami. Et encore! Elle le trouvait « mielleux et subalterne »... au moins lorsque la Révolution de 1830 les eut brouillés.

En 1829 elle lui disait : « Je vous suis fidèlement acquise, mais je veux que ce soit dans une proportion qui ne donne ni à vous ni à moi le moindre regret, et il vaut mieux que je vous traite un peu rudement dans le présent, pour n'éprouver dans l'avenir aucune de ces secousses qui sont devenues tout à fait au-dessus de mes forces et qui ne vous plairaient pas davantage, à vous qui avez été accoutumé à la plus douce, à la plus égale personne du monde (6) et non à un démon comme moi... »

« Je me désole de porter le trouble dans votre vie. Je vous l'ai dit souvent, je suis excellente à aimer d'amitié, mais fatale pour tout autre sentiment... »

Ce démon et cette femme fatale donnent à penser qu'après tout, le fantaisiste portrait que Balzac a tracé de Mme de Dino sous le nom de la princesse de Cadignan pourrait bien avoir eu son coin de vérité. Avoir eu, dis-je, car ce n'est déjà plus un démon qui écrivait au même Vitrolles : « L'amitié, telle que vous la dépeignez et telle que je la comprends, vaut mieux que ce que, dans la jeunesse, on veut faire passer avant, et *qui lui reste toujours inférieur,* à moins que l'un ne devienne la suite de l'autre, et c'est si excessivement rare... »

(6) Cette douce personne n'était pas Mme de Vitrolles, mais la comtesse Etienne de Durfort.

★

Justement, il semble bien que cette rareté, elle en ait fait la rencontre, dans ses années de seconde jeunesse, alors qu'elle commence à replier ses voiles et à s'orienter vers le port.

Elle n'en est pas encore à chercher en plein ciel le secret de la route à suivre; elle borne ses regards à l'horizon terrestre, mais elle est lasse d'orages, lasse de déchaîner des passions et des haines. Elle croit même être lasse de tout. Les plus avertis ont de ces illusions.

1830 est une des dates importantes de sa vie. Talleyrand, après la demi-retraite qui lui avait été imposée par la Restauration, rentre en scène une fois de plus. Il prête son dernier serment (qui sait? peut-être le seul sincère), et Louis-Philippe l'envoie représenter la France à Londres, point central de l'ébullition causée dans toutes les chancelleries européennes par la Révolution de Juillet, suivie bientôt du soulèvement de la Belgique contre la Hollande, et de sa déclaration d'indépendance.

Là, il y avait la plus épineuse, la plus délicate partie à jouer, et très digne de l'incomparable sens diplomatique de Talleyrand, de la lucidité de son jugement, du charme dont il savait envelopper ses audaces. Ce fut un triomphe, le dernier de ses triomphes, celui entre tous qui lui fait pleinement honneur.

De cette réussite une part revient à la duchesse de Dino, une part modeste à la vérité, mais tout compte en diplomatie. A Londres, comme autrefois à Vienne, c'est à elle qu'échoit la mission de rendre « agréable » l'ambassade de France. Pendant quatre ans, cette Allemande a représenté la France avec une fierté et une élégance dans la bonne grâce, une sûreté de tact qui forcent l'admiration. C'est là qu'elle a atteint son apogée, qu'elle a donné sa mesure, comme valeur sociale et mondaine. C'est là aussi qu'elle a approché le plus près du bonheur. Car pendant ce temps, il s'est passé quelque chose dans sa vie intime, quelque chose qu'elle laisse transparaître à travers la réserve des expressions.

Le 31 décembre 1834, quatre mois après son retour d'Angleterre, elle écrivait : « Me voici donc, finissant l'année 1834, mémorable dans ma vie, puisqu'elle termine cette part de mon existence consacrée à l'Angleterre. Ces quatre années que je viens d'y passer m'ont placée dans un autre cadre, offert un nouveau point de départ, dirigée vers une nouvelle série d'idées; elles ont modifié le jugement du monde sur moi. Ce que je dois à l'Angleterre ne me quittera plus, j'espère, et traversera avec moi le reste de ma vie. »

On sent vibrer une corde plus intime dans les lignes sui-

vantes écrites le 20 août 1834 (elle devait partir le 24) : « Me souvenant de tout ce qui m'est arrivé de si heureux et de si doux en Angleterre et me voyant à la veille de tout quitter, je me suis sentie extrêmement faible et découragée. »

Et de Douvres au moment du départ : « Je vais partir sur un paquebot français; le temps est beau, la mer est calme. Adieu donc à l'Angleterre, mais non pas au souvenir des quatre belles années que j'y ai vécu, et qui ont passé avec une rapidité qui s'explique par l'intérêt des événements, et les motifs particuliers de satisfaction et de douceur que j'y ai trouvés... »

Pour lire entre des lignes aussi discrètes, il faut en rapprocher le fait que pendant ces « quatre belles années » Dorothée a fait la rencontre de M. de Bacourt, alors attaché à l'ambassade de France, sous Talleyrand. Le sentiment qui les a liés ne ressemble en rien aux passions orageuses qui avaient troublé et compliqué sa jeunesse. Il s'est doublé tout de suite d'une solide amitié, et cet amour, sous la forme de la plus immuable, de la plus confiante affection, a résisté à l'usure et aux effritements qui d'ordinaire accompagnent l'âge et les séparations; il a même résisté à une divergence d'opinions qui, pour un moment, parut devoir l'ébranler; il n'a pris fin qu'avec la vie de Mme de Dino, trente ans plus tard.

Sur les capacités personnelles de M. de Bacourt, nous avons l'opinion de Talleyrand qui, en novembre 1833, écrivait de Valençay au duc de Broglie, alors ministre des Affaires étrangères : « ... D'ici à quelques semaines, rien ne périclitera entre les mains de M. de Bacourt qui, j'en suis convaincu, justifie de plus en plus, par son activité et sa sagesse, tout le bien que je vous ai dit de lui... »

Ce sont des éloges qui ont du poids parce qu'ils viennent de Talleyrand, mais ils ne distinguent pas l'homme, dans la foule des bons serviteurs actifs et sages. La plus solide louange que Talleyrand ait donné à Bacourt a été de lui léguer le soin de dépouiller ses papiers, avec Mme de Dino, de les classer et d'en extraire la matière de ses fameux *Mémoires*.

Voici un autre témoignage qui n'est pas non plus sans portée; il vient de Royer-Collard, et s'adresse à Dorothée : « M. de Bacourt m'a beaucoup plu; sa conversation nette, simple, judicieuse m'a charmé; je n'en rencontre guère ici d'aussi bonne. Nous nous entendons de tous points » (12 février 1834).

Le chevalier de Cussy note en passant (15 février 1848) : « M. de Bacourt vient d'être nommé ministre de France à Turin. Bon choix... » Il ajoute ce petit mot, sans malice aucune : « ... malgré qu'il soit peu dépensier... »

Enfin, nous avons une lettre de Bacourt à Mme de Dino, dont voici les passages les plus intéressants : « Je ne veux pas que

vous m'accusiez, mon amie, de chercher à placer une barrière insurmontable à notre réunion. Non, je ne vous manquerai jamais par le cœur, ni par le fait, quand le fait dépendra de ma volonté... Vous faites, mon ange, un très beau morceau dans votre lettre, sur les femmes perfides qui enlèvent aux autres leurs amours ou qui, dans leurs confidences malfaisantes, distillent le fiel de la jalousie; je partage toutes vos idées à cet égard. C'est pour cela que je suis convaincu que moins il y a de confidents dans une relation intime, mieux cela vaut. J'abonde encore bien davantage dans votre opinion de la nécessité, pour les gens qui s'aiment, de fuir le monde et de choisir un petit coin bien caché... Non, ma belle dame, je ne vous trouverai jamais rabâcheuse, parce que tout ce qui se passe autour de vous ne peut jamais être du rabâchage pour moi. Aussi, jolie pie-borgne, bavardez toujours, et vous ne bavarderez jamais... (On croit qu'il va dire : assez pour mon désir de vous lire. Mais non, ce n'est pas cela.) Vous ne bavarderez jamais aussi longuement et aussi sottement que moi dans cette longue lettre » (7).

L'accord profond qui a rapproché les deux êtres garde tout son mystère quand on a lu cette lettre. Comme ils le voulaient, ils ont bien caché le secret. Il faut le remarquer, le silence si jalousement gardé par Bacourt est tout à son honneur.

Il reste pourtant un témoignage, au moins, de la fidélité de leur attachement. C'est l'existence même de la *Chronique,* car elle est composée des notes et extraits de lettres écrits par Mme de Dino pour tenir M. de Bacourt au courant de ce qu'elle pensait, voyait et faisait pendant leurs séparations, qui furent à peu près constantes depuis 1834.

La *Chronique* est donc, en quelque sorte, une œuvre d'amour — ou d'amitié; on ne sait comment nommer un sentiment si contenu, qui pendant tant d'années s'est appuyé sur un lien purement spirituel. Dans ce don quotidien de son esprit, de ses jugements, de sa pensée, Dorothée prend conscience d'elle-même, au lieu de vivre à l'aventure.

Et c'est maintenant, maintenant seulement, qu'elle va peu à peu, lentement, dégager son être vrai de la gangue dont il était enveloppé.

(*A suivre.*)

(7) Publié par G. Monod dans un Mémoire de la *Société des Sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise,* t. XVIII, année 1894.

MERCVRIALE

LETTRES

L'ENVERS DE LA VIE. — Le populisme comme école, le misérabilisme comme genre n'ont jamais eu bonne presse. A juste titre : la littérature qui veut apitoyer sur le sort des humbles étant souvent une littérature pitoyable qui possède, plus que certaine littérature « distinguée », ses Henry Bordeaux, Pierre Benoît ou Claude Farrère. Mais il serait injuste de l'incarner tout entière en ses médiocres représentants et de décréter qu'elle est mauvaise parce qu'elle va chercher ses sujets, ses héros et son inspiration dans la vie quotidienne des ouvriers, des paysans ou des petits bourgeois. Sans remonter jusqu'à Zola ou aux Goncourt, de qui nous ont donc parlé Jules Renard et Charles-Louis Philippe, Eugène Dabit, Henry Poulaille ou Louis Guilloux? Et ne faudrait-il pas placer à côté d'eux Giono et Ramuz, Céline, certains Calet et Dhôtel, Raymond Guérin? Le talent de l'artiste, ou son génie, comptent toujours plus que le genre qu'il illustre, font même oublier qu'il l'illustre.

Il n'en reste pas moins que dans la mesure où cette littérature décrit, apitoie, dénonce, revendique, le propos de l'écrivain se révèle plus important que la manière dont il l'exprime; certains champions de la littérature « prolétarienne » ou du « réalisme socialiste » l'envisagent même seul. Comment s'effectue, alors, le tri entre bons et mauvais écrivains également soucieux de toucher ou d'édifier; plus simplement, à quelles conditions peuvent-ils passer pour des écrivains? C'est ce que nous permettent de préciser quelques exemples.

Georgette Henry (1) et Roger Boutefeu (2) sont venus par hasard à la littérature. Ils deviendront peut-être des écrivains professionnels, mais il est clair qu'avec leur premier livre ils entendent moins faire œuvre littéraire que communiquer une certaine

(1) Georgette Henry, *Permis de séjour* (Gallimard, Coll. Espoir).
(2) Roger Boutefeu, *Veille de fête* (Editions du Seuil).

expérience, la leur, qu'ils s'appliquent à rapporter le plus fidèlement possible, sans (mensongère) transposition. Ils veulent être crus sur parole, et si l'un d'eux, Roger Boutefeu, devient Raymond dans un récit qu'il nomme « roman », on ne manque pas de nous avertir que ce Raymond et ce Roger sont identiques (3), qu'ils ont vécu les mêmes aventures. Quant à Georgette Henry, elle ne prend pas la peine de dissimuler qu'elle parle en son nom propre. Ils rejoignent toutefois la littérature par où ils semblent s'en écarter le plus parce que leur témoignage ne prend pas seulement valeur pour eux, mais pour nous tous devient significatif et transcende leur personne. De leur expérience, ils ne sont que le support, et c'est pourquoi elle peut, à notre tour, nous enrichir.

Georgette Henry raconte la vie d'une petite fille pauvre : une vie grise, plate, banale qui se déroule presque tout entière dans une petite ville provinciale, entre les trois murs d'une impasse et la tranchée d'une voie de chemin de fer. Là, elle joue avec ses camarades du faubourg, et il lui arrive de pauvres aventures qu'elle se garde de magnifier, qu'elle s'applique au contraire à rapporter, comme tous les autres événements de son enfance d'ailleurs, avec une étonnante sobriété, une extraordinaire justesse de ton. Son « plus bel âge de la vie » est un monde étriqué, dépourvu d'air, d'espace et de soleil, où n'arrivent même pas à mûrir de vraies peines ni de vraies joies, où se meuvent des ombres comme elle : ses camarades, souvent plus dépourvus, ses frères et sœurs aînés, déjà happés par l'engrenage du travail à la fabrique ou à l'atelier, un père qui se meurt lentement de tuberculose contractée à la guerre, une mère vouée au servage domestique chez les particuliers, un grand-père enfermé à l'hospice des vieillards. Au sein d'une famille unie, elle ne connaît pas les coups, la faim et l'extrême misère, et les souffrances qu'elle éprouve à « l'école des sœurs » n'excèdent pas une saine répugnance pour les obligations d'un travail sans joie, ne figurent que l'envers d'un besoin d'amour insatisfait. Elle ne relève donc pas de l'enfance « martyre », et s'il lui prenait fantaisie de se plaindre (ce qu'elle évite), ou d'exprimer un quelconque sentiment de révolte (ce dont, pareillement, elle se garde), on ne manquerait pas de lui dire que d'autres enfants pauvres, par milliers, ont eu, ont ou auront la même vie. Nous l'avons oublié et donné avec tout le monde dans les slogans sur l'enfance radieuse, irresponsable et bercée au fil de ses rêves. Ils ont, depuis longtemps, recouvert cette réalité tragique (mais le mot n'est-il pas trop fort?) de l'en-

(3) Préface de Louis Pauwels.

fance étouffée, asphyxiée par la pauvreté. La petite fille qui nous est ici présentée ne commencera de s'épanouir et de goûter un semblant de bonheur qu'au sanatorium où la fait envoyer un risque de contamination qu'avant de mourir lui a légué son père. Faut-il commenter?

Pour sa part, Georgette Henry ne commente pas. Elle cerne les événements, les situations, les personnages d'un trait simple et léger qui ne les dessine pas tout à fait, un trait qui n'est dépourvu ni de grâce ni de force. Parce qu'elle revit ce qu'elle dit en même temps qu'elle le dit, tout son récit est animé d'une vibration contenue qui laisse deviner l'existence d'un être d'une rare qualité et d'un écrivain déjà maître de son instrument. Beaucoup de lecteurs seront-ils sensibles à la beauté de cette relation pudique, communiquée *mezzo voce*, que Louis Guilloux place très haut, qu'Albert Camus rapproche, par le ton, des récits d'Eugène Dabit? Il faut ardemment le souhaiter.

Certes, le lyrisme de Roger Boutefeu est plus perceptible. Non qu'il détonne ou soit tonitruant, bien accordé, au contraire, à l'atroce qui nous est ici conté et qui ne pourrait être murmuré sur le ton de la confidence.

Raymond, le héros, l'auteur, est un gosse de la zone. Son père est une brute alcoolique; sa mère, à trente-cinq ans, est usée par le travail et les maternités; ses frères et sœurs sont, ou dévergondés ou doucement idiots. Son premier souvenir est celui d'un avortement pratiqué sous ses yeux et qui tourne mal, le second celui du viol d'une de ses sœurs par son père; tous les autres sont à l'avenant. Une humanité croupissant dans la faim, l'ordure et toutes les formes de l'abjection, habituée à transgresser toutes les règles d'une vie civilisée, mène autour de l'enfant une danse frénétique qui vise à la seule satisfaction, immédiate et violente, des besoins les plus instinctifs : celui de manger, celui de s'accoupler. L'épithète de « noire » est faible pour qualifier la peinture qui nous en est faite par quelques scènes choisies. Comment rendrait-elle compte de cette odeur d'égout qui nous monte aux narines, de cette sensation que nous avons de nous enliser dans une boue visqueuse et fétide? S'étonne-t-on que le jeune Raymond soit conditionné par l'air qu'il respire et paraisse s'adapter au milieu qui doit devenir le sien?

Pourtant, il est préservé de la déchéance. Par la haine solide qu'il voue à son père et qui l'oblige à ne pas lui ressembler; par l'amour qu'il éprouve pour une petite fille de son âge et qui meurt bientôt de phtisie. Par sa douceur, son courage, sa loyauté, cette fleur de la zone, qui contre son goût se prostitue pour tenter

de briser le cercle (alors que par là même elle le ferme), lui a révélé les domaines du sentiment et suscité en lui un besoin de pureté. Ils forment tous deux le projet d'effacer par le feu cette lèpre dans laquelle ils vivent, et, de la part de Raymond, le projet reçoit même un commencement d'exécution.

Là s'arrête le récit de l'enfance, non l'affreuse relation d'une vie qui ne parvient à la conscience qu'après de pénibles retombées dans le vagabondage, le « soutien » des prostituées, les occupations mal définies. Le long d'un fil qui se brise souvent, Raymond avance pourtant et s'élève peu à peu; il entre dans l'immense cohorte des hommes qui travaillent et qui, pareillement exploités, se reconnaissent au même idéal, au même sentiment de leur dignité. « On cherche Dieu, on le manque. On cherche l'amour, on le manque. On cherche des frères, on les trouve... » écrit Roger Boutefeu (ou son héros) qui prend place parmi eux, va se battre avec eux en Espagne, se bat pour eux dans les syndicats, les organisations politiques et culturelles. Il puise dans ces milieux « la connaissance » et « la propreté », la fierté difficile d'être enfin un homme. Sa mue s'achève en prison, où il est jeté, à la veille de la guerre, pour antimilitarisme.

Ce récit-témoignage qui culmine en récit-confession où sont ouvertement désignés par leur nom des personnages que nous connaissons, suscite les réflexions qu'on imagine. Cet envers de la vie dont nous n'étions pas sans savoir qu'il existe, aurions-nous cru qu'il fût à la fois si près de nous et si infernal? Et combien émouvante l'aventure d'un rescapé qui, par ses seules forces, parvient à s'extraire de la sous-humanité à laquelle sa naissance le condamnait! Mais s'il juge, ce ne sont pas les victimes qu'il juge, ceux, plutôt, qui les ont faites; s'il dénonce et s'il revendique, il sait à qui s'adresser. En ce sens, et il en est conscient, son réquisitoire prend appui sur son odyssée personnelle pour la dépasser; il s'inscrit dans une littérature qui, de tout temps, a voulu aider à la marche cahotante de l'humanité vers un mieux.

Il s'inscrit également dans la littérature tout court. Roger Boutefeu, aujourd'hui ouvrier rotativiste, n'a jamais reçu les principes premiers de l'art d'écrire et n'a pas encore l'habileté apprise qui fait foisonner les situations, tirer le maximum de ce que donne à voir et à entendre le spectacle de la vie. Mais parce qu'il est naturellement poète, parce qu'il pense et s'exprime par images, il a trouvé son ton et sa manière qui sont d'une admirable fraîcheur, vivante et réfléchie.

Maurice Nadeau.

Eveils, par *Jean Schlumberger;* in-16, 256 p., 360 fr. (Gallimard). — Des souvenirs; et, souhaitons-le (bien que rien n'annonce une suite), un premier volume de souvenirs. Jean Schlumberger tient d'un côté aux Guizot et à la Normandie, de l'autre à une illustre famille d'industriels alsaciens. Protestant d'origine et de formation; et l'un des fondateurs de la *Nouvelle Revue Française* et du Vieux-Colombier. Voilà les coordonnées du livre : elles sont déjà exceptionnelles. Et comme l'auteur, malgré sa discrétion, a été l'un des romanciers, des écrivains dramatiques et des essayistes les plus marquants du demi-siècle, comme d'autre part il a été l'une des *consciences* de son époque, son récit est d'une richesse, d'une élévation, d'une signification morale également exceptionnelles. Les sommets en sont évidemment le tableau de l'Alsace annexée, la peinture de la grande bourgeoisie d'avant 14 et les confidences sur la *N. R. F.* Mais chaque page est étonnamment dense de vie et de portée. Nulle complaisance, bien entendu; et les pointes, si elles sont parfois enveloppées, restent fort acérées. — S. P.

Nouveaux Discours du Docteur O'Grady, par *André Maurois;* in-16, 320 p., 360 fr. (Grasset). — En somme, si l'on en croit les murmures, la mariée est trop belle : André Maurois est trop intelligent, il a l'esprit trop vif, trop clair, trop pénétrant, il analyse son temps trop pertinemment, il assimile trop bien les courants de la pensée, il a le style trop brillant, l'exposition trop limpide, l'humour trop piquant... Soit. Maintenant, si vous voulez passer quelques heures de régal, si vous goûtez le bien-dire, et si vous ne tenez pas essentiellement à vous tenir dans la compagnie des sots et des cuistres, vous pouvez lire ce livre. Et ne craignez pas de trouver dans les *Nouveaux Discours* une « ressucée » des *Discours :* quelque trente ans les séparent, durant lesquels l'auteur n'a point perdu son temps. — S. P.

La Chaîne d'Or, par *Jérôme* et *Jean Tharaud;* in-16, 320 p., 330 fr. (Plon). — Voici, après *Les Cavaliers d'Allah, Les Grains de la Grenade* et *Le Rayon vert,* la fin des *Mille et un jours de l'Islam :* l'histoire du Maghreb entre la conquête arabe et la conquête française, d'après les chroniques indigènes. Toutes ces anecdotes et tous ces traits de mœurs se télescopent un peu; mais ils sont si révélateurs... — S. P.

Une Tête de Chien, par *Jean Dutourd;* in-16, 184 p., 220 fr. (Gallimard). — Le conte de l'homme qui naquit, en effet, avec une tête d'épagneul. L'invention n'est pas, sur ce thème, d'une folle fantaisie; mais c'est un récit alerte et léger, dans un fort bon langage, et d'un humour discret. On songe à Edmond About : je le dis en bonne part. — S. P.

Moi, *t. II : La Saison des Amours,* par *Thyde Monnier;* in-16, 304 p., 300 fr. (Ed. du Rocher, Monaco). — Elle seule; et c'est trop. Littérature et bidet mêlés. — S. P.

Car enfin je vous aime, par *Pierre Emmanuel,* in-16, 220 p. (Ed. du Seuil, collection Cahiers du Rhône). — Un égocentrique cherchant à se contempler dans un miroir à plusieurs faces (journal intime de Déodat, Déodat vu par un ami, par ses maîtresses). Il se complaît à analyser des expériences amoureuses à la fois intellectuelles et sensuelles. On regrette le poète de « Combats avec tes défenseurs » que viennent rappeler cependant quelques images puissantes. — A. M. B.

Le Grand d'Espagne, par *Roger Nimier,* in-16, 243 p. (La Table ronde). **Perfide,** par *Roger Nimier,* in-16, 233 p. (Gallimard). — Cet ardent polémiste aux phrases claires et incisives ne peut guère vous laisser indifférent, car il attaque, posant des questions par le fait

même qu'il les résout avec violence. Appuyé sur une certitude — nécessité d'un Bon Dieu, d'un Ordre, d'une vérité révélée — il méprise l'hésitation, le doute et les tâtonnements incertains des générations qui ont vécu juste avant lui et qui ont cherché péniblement une vérité relative, alors qu'il est tellement plus simple de considérer qu'on la possède déjà et qu'elle est absolue. Si, dans « Perfide », la caricature trop poussée tue le charme qu'aurait pu avoir la farce, les sept essais que l'on trouve dans « Grand d'Espagne » ont une vigueur indéniable. L'auteur, s'appuyant sur une vieille tradition qu'il cherche à renouveler à travers Bernanos en réconciliant Barrès et Péguy, trouve des formules qui portent lorsque l'ironie ne le conduit pas à déformer une époque qu'il eût vue différemment peut-être si au lieu d'avoir ses vingt ans en 45 il les avait eus dix ans plus tôt. — A. M. B.

Vus d'un autre monde, par *Edmée de La Rochefoucauld;* in-16 d.-c. 188 p., 250 fr. (Gallimard). — Réflexions à l'imparfait, comme « d'ailleurs ». Emettre des maximes, sous un tel patronyme... — S. B.

Pages choisies, de *Maxence Van der Meersch;* in-16 d.-c. 352 p., 360 fr. (Albin-Michel). — Choisies, sans doute. Pour les jeunes, comme c'en est le dessein, c'est moins sûr. Prenons-les comme un bon digest d'un auteur discuté, encore que solide. — S. B.

Mes belles-filles dans mon jardin, par *Jean Dufourt;* in-16, 256 p., 240 fr. (Plon). — Par l'auteur de l'inoubliable Calixte, une fraîche pochade estivale et familiale, d'une excessive ténuité — désarmante de bonhomie. — S. B.

La main heureuse, dix dessins de *Pol Burry* illustrés de textes de *Marcel Havrenne;* plaquette 24 p. (Ed. Cobra, Bruxelles). — D'inverser les rôles ne rend pas plus pénétrables les uns que les autres. On le regrette, il y a une tentative d'une originalité certaine dans cette sorte de déchiffrage des formes. — S. B.

Les Trois Madones et autres contes flamands, par *J. Van Der Elst.* 1 vol. in-16 de 175 p., 7 illustrations hors texte, 240 fr. (Mercure de France). — « Un beau tableau est une fenêtre ouverte sur des pays lointains et sur les jardins enchantés du passé », nous dit l'auteur dans son introduction. Aussi prend-il prétexte de tableaux de Memling, de Van Eyck, de Thierry Bouts pour en animer les personnages, soit qu'il utilise librement la Légende Dorée dans un récit narquois des aventures de sainte Ursule et de ses onze mille vierges, soit qu'il laisse courir son imagination dans l'invention de quelque beau conte où le merveilleux se mêle au familier selon l'esthétique des primitifs flamands.

Rien n'est plus difficile que l'art du conteur et M. Van Der Elst se révèle un conteur né : l'émotion se tempère de sourire en une narration toute limpide. — M. M.

Rééditions. — Parmi les rééditions récentes, il faut signaler particulièrement, chez Plon, le *René Leys* de ce Victor Ségalen que Pierre Jean Jouve, notamment, s'efforce de remettre à sa juste place.

Signalons aussi la *Vie de Klim Samguine* de Gorki (Ed. Hier et Aujourd'hui), *Jacques Vingtras, I L'Enfant, II Le Bachelier, III L'Insurgé*, de Jules Vallès (Editeurs Français Réunis) et *Mort à Crédit*, de L.-F. Céline (Chambriand).

Livres reçus. — *Faubourg*, par François Raynal (Dumas). — *Le secret de Monsieur Paul ou les Chéquards*, par Paul Tillard (Editeurs Français Réunis). — *Jeanne d'Arc et sa mère*, par Han Ryner (Editions Messein). — *Lataume*, par Michel Vinaver (Gallimard). — *Les derniers maîtres*, par Pierre Kaufmann (Gallimard). — *La chair et l'ongle*, par Jean Verdier (Gallimard). — *Dieu est-il Américain?* par Marc Chadourne (Fayard).

CINÉMA

LE CINEMA D'ESSAI. — En 1946, j'eus l'occasion d'interroger Jean-Paul Sartre, retour des Etats-Unis. Un film entre tous, tourné l'année précédente, avait retenu son attention. C'était *The*

Southerner de Jean Renoir, que le Cinéma d'essai vient de projeter sous le titre l'*Homme du Sud.* C'est la meilleure œuvre américaine de l'un des trois ou quatre grands metteurs en scène français. Son réalisateur, en racontant la vie d'une famille dont le père exploite le coton malgré toutes les circonstances contraires — l'usure, la maison où il pleut, l'absence d'équipement, les mauvaises herbes, la jalousie du voisinage — a retrouvé le naturalisme et la savoureuse sensibilité picturale qui fondent sa réputation. Son film rappelle Le *Pain quotidien*, *Farrebique*, *Louisiana Story* et *Les raisins de la colère* à des titres et à des degrés divers. Il a pour vaste et simple thème la lutte de l'homme contre la nature et la société pareillement hostiles à son projet d'indépendance et de survivance paysannes; pour théâtre les quatre saisons. Cette œuvre noble et sensible, faute sans doute de vedettes mieux sacrées, dut attendre cinq ans avant d'être projetée en France, et sans doute ne l'aurait jamais été sans l'initiative du Cinéma d'essai. Ici, deux mots d'histoire, pour reprendre et compléter un propos abordé déjà, en quelques notes sommaires.

Les critiques qui ont fréquenté les festivals avec quelque assiduité ont tous formé l'observation que des films sont projetés là, qui sont d'un intérêt — esthétique, expérimental, humain — exceptionnel, mais qui pourtant ne sont pas ensuite exploités commercialement ailleurs que dans leur pays d'origine. Les mêmes critiques se désespèrent de voir que se perpétue dans une navrante monotonie la formule stéréotypée des programmes de première partie : actualités et dessin animé. Ils estiment que l'exploitation devrait donner leur chance à ces courts métrages de toutes sortes — films scientifiques, films sur l'art, films d'anthropologie etc. — qui sont le banc d'essai et l'avenir du cinéma. Les critiques français ont fait ces observations comme leurs camarades; ils en ont, en outre, tiré la conclusion pratique qu'il y a place à Paris pour une salle qui tendrait à redresser les fausses perspectives artistiques implantées par la routine commerciale. Ils ont fondé un cinéma d'essai. A la vérité, il s'agit d'une salle qui existait avant leur initiative, qui se nomme *Les Reflets* et qui est toujours gérée par la même direction financière et administrative, mais dont ils assurent désormais la programmation et le patronage. Une commission a été élue à cet effet en assemblée générale par l'*Association Française de la Critique du Cinéma.* L'initiative a été favorablement accueillie par les autorités officielles françaises, c'est-à-dire, en l'espèce, par le *Centre National du Cinéma*, qui voit en elle une formule de renouvellement fécond du spectacle cinématographique. Aussi le *Centre* a-t-il accordé les

dispenses nécessaires à la projection dans une salle payante de films non commerciaux. Fort de cette assurance, le comité de sélection s'est mis au travail, il a présenté son premier spectacle le 24 janvier.

Après seize semaines d'exploitation, dix-sept films de fiction avaient été projetés, dont douze encore inédits en France, ainsi que quatre-vingt-deux courts métrages de prise de vues directe et vingt et un dessins animés. On remarquera la proportion hautement dominante des courts métrages. Si j'ajoute que ces derniers ont été, dans l'ensemble, à la fois de bonne tenue et de caractère expérimental marqué, on jugera que, sur ce terrain, le Cinéma d'essai a tenu parole. Il a pareillement tenu parole dans les autres domaines. Il a échantillonné sur le monde puisque les Etats-Unis, le Danemark, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'O.N.U., la Pologne. l'U.R.S.S. et la Yougoslavie ont été représentées. Il a conduit le bon combat du cinéma sur le double terrain de l'inédit (*Crime des justes*, *All that money can buy*, *Au nom de la loi*, *l'Homme du Sud*, tous films de qualité signalés ici, pour ne pas mentionner *Command decision*, que j'ai manqué, malheureusement) et sur celui des reprises (*La belle ensorceleuse*, *Jour de colère*, *The magnificent Ambersons*, *Dead of night*, etc). Ainsi le Cinéma d'essai pèse-t-il, si peu que ce soit, sur les destinées du cinéma, soumis, comme chacun le sait, à une exploitation routinière, sinistrement mercantile et platement idiote. Il est bien d'ajouter que cet exploitant-là n'y perd pas, et qu'il est récompensé de la sorte d'avoir conjugué ses astreignants devoirs d'entrepreneur de spectacle avec la foi du cinéphile. Le tableau serait incomplet si je ne disais pas que ce salutaire exemple a porté pierre. Car d'autres cinémas d'essai vont s'ouvrir à Grenoble, Bruxelles, Genève et Milan.

Le titulaire de cette rubrique n'éprouve aucun embarras de répéter l'adresse et le téléphone — 27, avenue des Ternes, Galvani 99.91 — d'une entreprise à laquelle il est naïvement fier d'avoir apporté sa contribution, toute modeste qu'elle ait été.

Jean Quéval.

Grand prix du cinéma français. — Le grand prix du cinéma français est, en ce pays, l'une des deux récompenses annuelles de quelque importance, en dehors des festivals (l'autre est le prix Louis Delluc, décerné par quelques critiques). Il a été fondé avant-guerre par la *Société d'encouragement à l'art et à l'industrie*. Récemment, celle-ci a prié des professionnels, selon une proportion sensible, de faire partie du jury. Au troisième tour de scrutin, *Jour de fête* de Jacques Tati a été désigné à la majorité absolue. Il est difficile à quelqu'un qui s'est trouvé faire partie du jury d'en dire beaucoup plus, mais il est légitime d'ajouter pourtant, puisque l'information a été publiée

déjà d'autre part, que cet heureux résultat est de toute évidence dû principalement aux représentants de la profession. Il reste à souhaiter une tournée mondiale au facteur de Sainte-Sévère.

Lady Paname. — Un titre excellent, derrière lequel il y a encore le milieu savoureux des chanteurs et du faubourg Saint-Martin des années vingt; Louis Jouvet, admirable, comme toujours quand il joue retenu et entre deux teintes (ou alors, dans la charge, il lui faudrait *Cyrano*, mais les héritiers n'ont pas le sens de l'humour), Suzy Delair, généreuse de tous points de vue, Henri Guisol, un excellent comédien, décidément, et Raymond Souplex, dont c'est la seconde révélation; derrière lequel enfin, il y a l'almanach Jeanson 1950. On y rit. Esprit es-tu là? Oui. Mais, attention! Les mots ne sont pas tous neufs, et ils ne sont même pas tous bons, et il y en a trop, et de trop de sortes, et qui s'égarent dans le film, tels ceux relatifs au percepteur et aux ligues de moralité. Ah! les comédiens sont bien servis, et Jouvet le premier, comme d'habitude. Alors il se passe que la ligne dramatique est dévorée par les situations, qui sont dévorées par les mots, qui sont dévorés par les comédiens. Ce n'est pas regrettable, non; c'est comme ça, c'est Jeanson, et qui n'a pas ri? Jeanson est un raz-de-marée qui charrie de tout, le flux glisse en surface, et le reflux laisse le monde comme devant. Mais quel dommage d'inventer d'aussi bonnes situations, et de les asservir au parti accidentel qu'en tire le mot! Bonne situation : le chanteur vaniteux, son répertoire consacré, ses effets quadragénaires, sifflé pour la première fois, abandonné par sa femme, qui court Paris, qui n'a pas de carte d'identité parce qu'il a un nom, qui passe la nuit au bloc, qui regagne à l'aube sa patrie Saint-Martin, incompréhensif comme devant. Excellente situation : les amours en forme de tempête et pour ainsi dire incestueuses du compositeur et de la divette, amis d'enfance. Mais le raz-de-marée a passé par là. Au total, le meilleur du film est son efficace vertu de dépaysement, son innocence anarchique, son amoralité sans conséquence, son univers où le rentier est l'ennemi et le percepteur le diable, son autre univers.

L'ingénue libertine. — Un Colette, dit de Colette Willy, et de la période de transition. Le thème est celui de la frigidité féminine. Les médecins en savent la fréquence, et ils lui ont même assigné des proportions à peine croyables. Minne, l'héroïne, mariée à son cousin, n'est pas ingénue, mais fort avertie. Est-elle libertine? Oui, au sens élémentaire du mot, c'est-à-dire au point de divorce entre l'impulsion sexuelle et l'amour. Elle fait sa quête avec une impressionnante facilité, et chaque fois retourne au foyer, lasse, alourdie de dégoût, encore insatisfaite. Comme l'adaptateur Pierre Laroche me le faisait remarquer, c'est un sujet apparenté à celui de *Belle de jour*, de Kessel. Ce qui en fait peut-être le plus haut prix, c'est qu'en outre Mme Colette a, somme toute, inventé la psychanalyse. Minne vit sur le souvenir livresque et adolescent du Grand Frisé des Fortifs. C'est son mari, dans la dernière scène comme au dernier chapitre, qui l'exorcisera en lui apportant enfin la révélation du pays merveilleux dont les livres ont entretenu son imagination. Eh bien, le film de Jacqueline Aubry est une double réussite, par son intelligente et scrupuleuse fidélité au roman, et par son tact. L'interprétation (Danièle Delorme, Frank Villard, Jean Tissier, etc.) est bonne, et parfois excellente. D'où vient donc la déception? C'est peut-être que les cent séquences pittoresques (l'échappée sur les fortifications, Minne filée dans Paris par un détective privé) sont traitées avec une sorte de timidité. C'est peut-être que — du fait d'une époque apparentée, d'une interprétation analogue, d'une même vision du monde — l'*Ingénue libertine* a l'air d'une *remake* spirituel de *Gigi*. C'est peut-être qu'il ne nous importe pas follement que les glandes de Minne soient émues ou non. Mais qui, nous? Beaucoup de spectateurs, et certes de spectatrices, sont intéressés, il m'a paru, par l'infortune de l'héroïne. Tout est bien dès lors, et d'autant mieux même que le film est utilement moral, sous l'apparence.

La ville interdite. — Que l'on sache, le premier film chinois « distribué » en France. Rhétorique et technique y sont. Elles se conjuguent comme elles peuvent avec la lenteur cérémonieuse d'un récit orné de courbettes asiatiques, où l'on parle pour dissimuler autant que pour signifier, ou, comme disent les filles de l'auteur de ces lignes, tantôt à l'envers, tantôt à l'endroit. Par la vertu de l'exotisme, l'ennui fait place parfois à la fascination. Mais que le sujet est donc maladroitement traité, où l'empereur suscite un parti réformiste, se démet au

projet de l'impératrice sa maman, et fuit au moment de l'invasion punitive des étrangers, exacerbés par les boxers, non sans avoir laisser suicider sa concubine. Pauvre, primaire, conventionnel, bêta. On préférerait un document sur le pays de Mao-Tsé-Toung à ce dernier palais où l'on cause. Restent la fascination exotique, et que les Chinois possèdent aussi la recette du cinéma.

Jean-Georges Auriol. — Jean-Georges Auriol est mort, très jeune encore, dans un accident d'automobile. Scénariste inégal, par le fait sans doute de l'hystérie du milieu cinématographique, il fut un critique d'une certaine importance historique. C'est lui qui fonda la *Revue du cinéma* avant-guerre. Après-guerre, il la ressuscita brillamment, avec l'appui de Gaston Gallimard, hélas! sans succès prolongé, puisque le dernier numéro parut voici quelques mois. Reste une collection alléchante, qui s'honore entre autres d'études de Jacques Brunius et d'André Bazin. Plus à l'aise dans l'esthétisme que dans le documentaire social, Jean-Georges Auriol avait beaucoup de goût et de sensibilité, et il était l'un des plus purs zélateurs du septième art.

Les compagnons du rail. — Certainement l'une des œuvres marquantes du cinéma russe d'après-guerre, ce film de guerre raconte le sabotage d'un nœud ferroviaire sur le chemin de Moscou, avec force, sobriété, percussion, unité de style, de ton, de lieu. Presque tout le cinéma occidental dans ses derniers enseignements s'y trouve comme intégré. Profondeur du champ et plafonds, sens du détail visuel significatif, retenue des interprètes. Et quelle subtile maitrise des éclairages gris! La mise en place de la musique et le contrepoint sonore sont admirables, le mixage est parfait. Les morceaux symboliques de montage font impression; les Allemands ont l'air d'Allemands; il n'y a pas de bavardage. Même les impossibles références à Joseph en cours de combat sont filées avec discrétion.

Le tableau blanc. — On s'excuse de ne signaler aux pédagogues et à l'honnête homme du siècle ce livre utile et intelligent d'André Lang qu'avec quelques solides mois de retard (*Horizons de France*). Une citation d'Henri Laugier en fixe le propos dès la première page : « Si les circonstances avaient fait que le cinéma fût inventé avant l'imprimerie, c'est le cinéma parlant qui, sous la direction des pédagogues et sous l'autorité des ministères de l'Education nationale de tous les pays, enseignerait, par des méthodes propres, Shakespeare et Homère, Dante et Racine, Gœthe et Victor Hugo, Leibniz et Descartes, Poincaré et Pasteur. » En quoi il entre peut-être un futurisme un peu léger, comme dans le livre lui-même. Peut-être aussi eût-on préféré que l'auteur limitât son étude au seul problème des deux langages et de leur co-habitation dans l'enseignement, plutôt que de déboucher un peu hâtivement sur la formation de l'opinion, la presse filmée, etc. On regrette enfin que la ferveur révolutionnaire l'entraîne à des simplifications. Mais on répète : un livre utile et intelligent, auquel on tâchera de revenir un de ces mois. L'index de cinquante pages est à lui seul un instrument de travail pour les maîtres qui croient avec raison en l'avenir des méthodes audio-visuelles.

Musique et cinéma. — *L'Age nouveau* (juin 1950) publie une enquête de Pierre Duvillars sur musique et cinéma, présentée par Georges Charensol. Opinions d'Autant-Lara, Clément, Daquin, Delannoy, L'Herbier, Hoérée, Honegger, Sauguet. Il y a en tout cela trop à débattre et à glaner pour qu'on puisse, en une note, faire autre chose que de renvoyer le lecteur au texte original, — sauf à reprendre le sujet, plus tard.

Sequence. — Cette revue trimestrielle fondée à Oxford, publie son numéro onze. Comme les précédents, celui-ci est dense, riche, spirituel, alerte, varié, et comprend une étude capitale (John Ford, par Lindsay Anderson). Celle-ci se recommande par l'équité et le sérieux, la compréhension technique et la sympathie humaine, la patience à appréhender tous les aspects, l'ampleur inégalée de l'information de première main. Un modèle pour nos jeunes gens. Tout le numéro sera lu avec fruit par le lecteur le plus blasé et le plus averti. Et qu'il est plaisant de connaître au moins une revue de cinéma dépouillée d'exhibitionnisme littéraire et dans laquelle les modes idéologiques ne défigurent pas les perspectives! En vérité, *Sequence* est, à notre connaissance, ce qui se publie de mieux en Europe. Pour les deux ou trois cinémaniaques qui lisent l'anglais et

le *Mercure de France*, l'adresse est : 19, Hanover terrace Mews, London, N. W. 1. (En corrélation avec *Sequence*, doit être mentionnée l'autre revue britannique, *Sight and sound*, publiée mensuellement par le *British Film Institute*, mais dont il serait malséant qu'elle soit vantée par un de ses collaborateurs.)

Autant en emporte le vent. — La garde qui veille sur *Autant en emporte le vent* prend ses consignes à la M. G. M., firme productrice. Seuls les critiques bien notés par elle sont admis. Celui du *Mercure* a pénétré en ce saint des saints en tenue de pénitent. On peut certes voir le film, si mieux vaut revoir le *Voleur de bicyclette*.

RADIO

LE PUBLIC. — « Entre tous les problèmes que le développement de la radio pose aux observateurs vigilants, écrit M. Georges Duhamel dans un sage et partant courageux article qu'il a consacré récemment à *La querelle de la radio*, je mets au premier plan les problèmes du public et, singulièrement, celui de l'attention dans le public. » Réfléchissons un peu là-dessus à notre tour.

Le public de la radio ne peut se comparer qu'à celui du livre ou de la presse. La radio est faite pour l'individu. Au maximum, pour le couple ou la paire d'amis ou d'amies. Le meilleur speaker est celui qui ne parle que pour moi.

Une discipline s'établit d'elle-même dans la salle où des gens sont assemblés par la même faim ou la même curiosité. La salle de théâtre ou de concert se ressent du salon, lieu d'élection des disciplines. Chacun reçoit la radio à sa guise et à son gré. Au restaurant j'ai de bonnes manières; quand je suis seul dans ma salle à manger, je mets les doigts, s'il me plaît, à l'os du poulet.

On frémit à la pensée du lieu et de l'activité ou de l'action qui peuvent accueillir certaines transmissions : l'hymne national, un hommage aux morts, une messe... On est libre de traiter les ondes comme on traite l'image sainte. L'Eglise, pour son compte, a pesé ce risque, et elle l'a accepté.

La grandeur et la beauté ont l'habitude de l'indifférence et de l'insulte. C'est leur destin le plus commun. Les âmes les plus sensibles ne le ressentent point. Les écrivains qui passent par Aix-en-Provence célèbrent à l'envie ses vieilles rues et ses fontaines. Personne n'avoue que ces constructions si bien nées et si bien dorées du temps sont toutes lépreuses d'enseignes, toutes poignardées de chandeliers d'isolateurs, tout entravées d'écheveaux de câbles; que les niais klaxonnement couvrent le murmure des fontaines...

Cet avilissement me choque, parce qu'il est absolu. La pensée que la femme, la mère de famille. fait sa vaisselle aux accents de la *V* *Symphonie* ne me choque pas. Le ménage, le ménage quotidien, c'est une part importante de sa vie. Vaillante ou non, elle le

fait avec amour. L'amour souvent vainc la fatigue. Elle lui donne l'application qu'elle refuse à la musique. Peut-être, oisive, que Beethoven l'ennuierait. Un noble ouvrage ne fait ici que soutenir une noble besogne.

Qu'un exemplaire des *Fleurs du mal* traîne sur la couche désordonnée et souillée que viennent de quitter deux amants, dans une chambre d'hôtel meublé, est-ce donc une insulte à l'art?

Au reste, pourquoi s'indigner que l'homme reçoive mal le langage de l'homme en ce qu'il a de plus élevé, alors que l'on sait comment il accueille le plus souvent le langage des fleurs, celui des astres qui racontent pourtant (paraît-il) la gloire du Créateur...?

On écoute mal comme on lit mal, comme on regarde mal. Le problème de l'auditeur n'est pas un problème de la radio. Tel lecteur de *Madame Bovary* survole la plupart des pages, dans son impatience de savoir « comment ça finit ». Avez-vous observé comment certaines femmes lisent le journal? La lecture diagonale d'un journal bien rédigé et équilibré ne fait de tort à personne, pas même à cette pseudo-lectrice. Soyons assuré qu'elle lira elle-même fort attentivement une chronique de mode ou une recette de pâtisserie, ce qui l'intéresse. Il est rare qu'il n'y ait rien qu'un auditeur superficiel écoute avec intérêt.

Le mauvais usage du bon ou du beau est-il pire que l'abstention, que la privation? Voilà le point.

Le privilège de la radio, c'est que ceux qui ne se dérangent pas pour aller regarder de beaux tableaux, pour assister à la représentation d'une belle tragédie, qui n'achètent pas de beaux livres, elle les atteint, elle, parce qu'elle va à eux. Il est déjà très bien que certaines choses soient entendues. L'entendeur est un écouteur en espérance.

Un grand poste a diffusé, l'hiver dernier, dans une émission féminine, la *Chartreuse de Parme* mise en feuilleton radiophonique. De semaine en semaine le succès est allé croissant. Le feuilleton fini, survient une pluie de lettres d'auditrices, qui s'informent si cet ouvrage radiophonique a été tiré d'un roman, quel en est l'éditeur...

Vaut-il mieux regarder mal ou ne jamais mettre les pieds au Louvre? Est-il à déplorer que Mozart ou Debussy, qui sans la radio n'auraient jamais pénétré chez le casseur de pierres, l'enveloppent parfois, même inattentif?

Il n'y a pas de danger, à mon avis, que la radio aille à « tenir lieu de vie intérieure ». Elle n'en peut tenir lieu qu'à ceux qui n'en ont pas. Elle ne ravale pas ceux qui sont capables de respect et d'accueil. Elle apporte quelques petits meubles à ceux dont la

tête est vide; les Muses, à la faveur des ondes, frappent à la porte de ceux qui n'ont jamais entendu parler d'elles; elle donne aux secs des chances nouvelles de s'attendrir. Les romans policiers n'ont pas enlevé un seul lecteur à Racine. Une bonne chanson vaut mieux que pas de musique du tout.

On peut être très attentif à son travail et très inattentif à la radio; on peut être un mauvais auditeur et, au théâtre et même au cinéma, un spectateur exemplaire. Ce que la plupart demandent à la radio, c'est précisément une détente, c'est de colorer, d'orner les relâches de leur faculté d'attention.

La radio présume trop d'elle-même, ou on lui demande trop. Elle ne saurait former. Elle informe, mais sommairement. Les conditions mêmes de la réception (en France, la plupart des récepteurs sont installés dans la salle à manger ou la cuisine) persuadent que sa mission essentielle, c'est de divertir. C'est un rôle, moralement et socialement, considérable. L'Etat émetteur doit veiller surtout à donner de bons divertissements.

A. Dubois la Chartre.

ARTS

L'EXPOSITION DE LA VIERGE DANS L'ART FRANÇAIS AU PETIT PALAIS. — C'est une tapisserie de Notre Dame. Pour réussir à refléter dans sa profusion le plus beau thème de notre histoire religieuse, il fallait ce grand rassemblement de chefs-d'œuvre. Le moyen le plus simple de venir à bout de cette entreprise eût été de réunir à Paris les grands panneaux célèbres consacrés à la Vierge. Avec le Buisson ardent, de Nicolas Froment, le Couronnement de la Vierge, d'Enguerrant Quarton, les Pietà du Louvre et de Nouans, la Nativité d'Autun et le Triptyque de Moulins, on aurait fait aisément de cette manifestation le triomphe de la grande peinture religieuse française. Mais, pour des raisons de conservation, les grands panneaux célèbres ne voyagent plus. Dès lors, l'exposition devait changer de caractère. Il fallait, pour remplacer les grandes vedettes absentes, trouver des pièces d'un prestige égal, faire appel à toutes les techniques, faire venir du fond de la France — des églises et des Musées — des statues, des objets d'art, des tableaux à peu près inconnus et, par la qualité et la variété des chefs-d'œuvre ainsi réunis, imposer l'idée de la fécondité du thème marial. Les manuscrits, les objets d'art, les tapisseries et les fresques sont donc venus joindre leur témoignage à ceux de la peinture et de la sculpture. La statuaire monumentale

elle-même a pris part à cette confrontation. La Vierge tient trop de place aux portails et aux tympans des cathédrales pour que cet aspect monumental de l'art qu'elle a inspiré ne soit pas évoqué. Aussi, malgré les difficultés de l'entreprise, on a transporté à Paris les tympans d'Anzy-le-Duc et de Troyes, ainsi que la pierre de la Nativité du jubé de Chartres. C'est donc sous des aspects multiples que l'on peut voir au Petit Palais de quels prestiges s'est parée l'histoire de la Vierge depuis le Moyen Age jusqu'au XVIIIe siècle. Des fonds d'architecture, des draperies de velours donnent à cet ensemble le support tantôt austère, tantôt précieux qui lui convient.

La première image de la mère de Dieu, aux XIe et XIIe siècles, est la Vierge de Majesté. C'est Notre-Dame du Bon Espoir, de Dijon, placée dans une niche aménagée dans un sanctuaire reconstitué, qui ouvre la série des Vierges sculptées. Vierges assises, hiératiques, l'enfant bénissant posé sur les genoux — quand il n'a pas été mutilé au cours des siècles — ces « Majestés » témoignent du respect un peu craintif que les sculpteurs et les peintres du Moyen Age eurent pour les personnages sacrés. Une sorte de pudeur à marquer les contours, à donner à ces visages, créés pour la vénération, une ressemblance humaine, semble retenir la main de l'artiste. D'où l'archaïsme de ces figures et leur aspect un peu schématique. Plus tard, dans la peinture du XVe siècle, on retrouvera la marque de ce respect. Les visages de la Vierge et du Christ seront traités avec moins de liberté que ceux des donateurs, et c'est dans la représentation des personnages les plus sacrés que s'attarderont les types les plus archaïques.

Cependant, après sa première apparition majestueuse, la Vierge fait un pas vers le réalisme. Au XIIIe siècle, elle se lève et apparaît debout au portail des cathédrales, tenant son enfant entre ses bras. Elle s'offre encore aux hommages des fidèles, mais sa royauté se nuance de grâce. Venues d'Amiens, de Normandie, du Vexin, de l'Ile-de-France, toutes ces belles statues droites composent une sorte de florilège de la beauté féminine. Elles ont le visage des femmes de nos provinces qui répondent presque toujours aux préférences secrètes de l'artiste. Par souci de la vérité, il n'est pas un enfant Jésus dont les traits ne rappellent ceux de sa mère. A telle conformation du front, à telle profondeur des yeux chez la mère, répond chez l'enfant un trait analogue. On dit souvent qu'au Moyen Age, seul compte l'art religieux. Mais quand cet art produit des œuvres aussi humaines que les Vierges à l'Enfant du XIIIe siècle, à quoi lui servirait une liberté plus grande dans le

choix des sujets? Et quelle vision familiale aurait l'intimité de la Nativité de Chartres?

Au XIVe siècle, nouvelle évolution de la statuaire. La Vierge porte l'enfant haut sur sa hanche, sa taille s'infléchit de plus en plus. La recherche de l'élégance, de la grâce, conduit parfois jusqu'au *maniérisme*. Mais un grand nombre de Vierges à l'enfant continuent la tradition de simplicité du XIIIe siècle. Comment ne pas être sensible au charme de la Vierge de Rampillon, délicatement polychromée, couronnée de haut, qui sourit dans son armoire aux volets de bois sculptés?

Au siècle suivant, l'évolution des esprits transforme encore l'art religieux. L'histoire de la Vierge séduit toujours les fidèles et les artistes. Mais ils sont maintenant attirés par le côté tragique de son destin. Les Vierges de Douleur, les Pietà remplacent les visages aimables des Vierges à l'enfant. La peinture, dégagée de l'emprise du manuscrit, devient le grand moyen d'expression de l'art sacré. La pietà de Louis Bréa, les Vierges de Douleur de Simon Marmion, le groupe monumental de Poligny, témoignent du caractère dramatique que notre art religieux a désormais revêtu. Cependant, la Vierge de Miséricorde du Puy et celle de Briançonnet manifestent un sentiment moins désespéré, de même que l'annonciation d'Aix, dont les quatre panneaux, épars dans le monde, se trouvent rassemblés au Petit Palais. Quant à la figure de Notre-Dame de Grâce, elle ne s'apparente à aucun type connu. Cette jeune fille aux formes graciles, au visage un peu boudeur, ne conserve qu'une fidélité formelle au costume traditionnel : la grande robe, le voile et le manteau.

Au XVIe siècle, les règles strictes de l'iconographie religieuse qui ont jusqu'à présent fixé avec rigueur les gestes et les vêtements des personnages sacrés, cessent d'être en usage. L'art commence à exister indépendamment de la religion. C'est le moment des grands portraits de cour et du retour à l'antiquité. Avec le déclin des mystères, les fidèles connaissent moins bien les détails de l'histoire religieuse. Quelques tableaux, teintés de baroque, continuent pourtant à se conformer à la tradition. Mais, au XVIIe et au XVIIIe la tradition est bien morte. Les tableaux de Georges de La Tour sont traités dans un esprit nouveau. Rien ne distingue la Vierge de la Nativité d'une paysanne dont on admire le poupon. Rien ne distingue son enfance et celle d'une petite fille sage qui apprend à lire. Sans leurs titres, nous ne reconnaîtrions pas toujours les tableaux religieux. Seuls, les artistes populaires, les primitifs de tous les temps, ceux dont les œuvres sont sans âge, savent parfois retrouver la candeur qui anima les premiers imagiers de la Vierge.

Désormais, l'art ne sera plus le grand moyen d'expression du sentiment religieux. Mais il le fut durant tout le Moyen Age pour revêtir de son prestige les trois grandes figures autour desquelles se cristallisa le culte de la Vierge : Vierge de Majesté, Vierge à l'enfant, Vierge de douleur.

Lucie Mazauric.

Florence, par *E.-R. Labande*, 165 hélios, couverture en couleurs d'après une aquarelle d'Yves Brayer, 960 fr. (Coll. « Les beaux Pays », Arthaud). — Une description historique et morale de la cité, un guide éclairé parmi tant de trésors : un livre en tous points digne de la célèbre collection où il paraît.

Paris *des origines à nos jours*, par *François Boucher*, 85 illustrations de G. Barret, 22×29 cm, relié (De Moderne Boeckhandel à Amsterdam, Plon à Paris). — Un beau et charmant livre. Non pas un guide, mais une histoire, une description, une analyse de Paris, par un des auteurs les mieux qualifiés. Dessins vifs et gracieux, qui traduisent un esprit plutôt qu'ils ne reproduisent des sites. L'ouvrage ne remplace pas un des beaux recueils de photos qui existent, mais il le complétera parfaitement.

MUSIQUE

***BOLIVAR*, opéra en trois actes et dix tableaux de Darius Milhaud (*Opéra*). — *FESTIVAL RAVEL* (*Opéra-Comique*). — La presse a été sévère pour le nouvel ouvrage de Darius Milhaud, monté à grands frais par l'Opéra, et dont on avait dit merveille assez imprudemment. Merveille, certes, le faste des dix décors et des quelque sept cents costumes de Fernand Léger; merveille aussi la somptuosité d'une mise en scène telle que l'Opéra et le Châtelet sont seuls capables d'en réaliser d'aussi compliquées, et, ajoutons-le, d'aussi réussies. Mais ce qui fait l'essentiel d'un opéra, c'est la musique, et c'est précisément à ce propos que l'on dispute.**

Il n'y a cependant rien dans *Bolivar* que nous n'ayons déjà rencontré dans maints ouvrages de Darius Milhaud; mais la longueur de l'œuvre, mais les partis pris affirmés avec une sorte d'acharnement plus implacable que jamais, sans doute aussi une évolution du snobisme, hier tout féru de violences gratuites, entiché aujourd'hui d'autres nouveautés ou d'autres bizarreries, ont amené une réaction contre le style de Milhaud. C'était fatal, mais il est intéressant de rechercher les raisons de ce désaveu qui, dans la presse, a pris parfois un caractère assez violent.

La première, me semble-t-il, est le genre choisi par Darius Milhaud. De toutes les formes du théâtre lyrique, l'opéra historique est aujourd'hui la plus usée, la plus éloignée de l'esthé-

tique généralement en faveur. S'il ne s'était agi que d'une question de mode, on féliciterait Milhaud d'avoir montré son indépendance et tenté de réhabiliter un genre périmé. Mais le reproche fait aux opéras historiques dès le milieu du XIXe siècle va plus loin et reste valable : ces sortes d'images d'Epinal qui font défiler sous les yeux du spectateur une suite de tableaux à grand spectacle ne supportent guère d'autre musique que la plus superficielle, la plus pauvre, celle qui ne vise qu'à décrire et n'a d'autre objet que de servir de fond sonore. Elle s'interdit — faute de temps, faute de trouver dans un livret qui va tout courant d'un combat à une réjouissance, d'un tremblement de terre au passage des Andes par l'Armée libératrice, — quelque loisir de suggérer ce que les images, ce que les mots ne peuvent dire, de s'adresser à l'âme, de remuer chez l'auditeur des sentiments profonds. Ce qui nous toucherait bien plus que ces riches couleurs (trop souvent disparates), ce serait quelques instants de vraie passion, ce serait un accent humain.

A ces défauts du genre choisi par le musicien, s'ajoutent les partis pris où il se tient farouchement. Pas un moment il ne nous ménage le repos d'une modulation franche, d'un accord parfait venant résoudre ses dissonances. Et chose plus grave encore, il écrit pour les voix à l'extrême limite inférieure ou supérieure de leurs registres, de telle sorte qu'il oblige la soprano à se tenir presque constamment au plus haut de la tessiture, la basse au plus grave de la sienne. Il fait attaquer la première sur un *si* aigu — prouesse que Mlle Janine Micheau peut se permettre d'accomplir avec sûreté, mais qui ne sera certes pas souvent réalisée avec aisance. Le pauvre M. Médus — qui n'en peut mais — est réduit, à l'autre extrémité de l'échelle des sons, à faire entendre des grognements au lieu de paroles articulées. Il faut du courage aux interprètes pour affronter le public quatre heures durant en de telles conditions. Cependant M. Roger Bourdin est Bolivar avec une vaillance qu'on admire — et qui, chez lui, est habituelle — comme est habituelle aussi la maîtrise de M. André Cluytens au pupitre.

C'est lui qu'on retrouvait quatre jours plus tard à l'Opéra-Comique où il dirigeait avec une magnifique autorité le festival Ravel, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la naissance du compositeur, et en hommage à Mme Colette, pour le cinquantième anniversaire de ses débuts littéraires. Car, ce soir-là, *L'Enfant et les Sortilèges* faisant retour à la scène qui les avait créés, y rejoignait l'*Heure espagnole* et *la Valse*. Autre événement : *la Valse*, au bout de trente ans, réalisait le vœu

de Ravel qui, d'accord (provisoirement) avec Diaghilev, souhaitait de confier la chorégraphie de son ballet à Léonide Massine et la décoration à André Derain. Mais Diaghilev abandonna, Dieu sait pourquoi, *la Valse*, et ce fut Mme Ida Rubinstein qui la fit danser plus tard à Paris. Massine avait donc proposé à Ravel un argument inspiré de *La Mascarade* de Lermontov : une jeune femme très séduisante, entourée d'adorateurs, perd au bal le bracelet que son mari lui a donné; une femme masquée le trouve, et en fait cadeau à un bel officier dont elle est folle. L'officier se vante de son succès et montre le bijou à son ami, le mari de la femme qui a perdu le bracelet. Jalousie et fureur de l'homme qui se croit trahi. Il empoisonne celle qu'il suppose infidèle; elle meurt au milieu d'une valse qu'elle danse avec lui. Instruit trop tard de son erreur, il perd la raison.

Ravel avait écrit sa partition sans se préoccuper d'aucun scénario. Ce qu'il voulait, c'était s'abandonner au rythme, c'était traduire la griserie de la valse viennoise, emportant les couples enlacés. La musique de la valse, avec ses crescendos et ses rallentandos passe sur les danseurs, les courbe et les relève comme le vent qui fait onduler les épis dans la plaine. Entre les deux crescendos, un moment, la *Valse* s'apaise; et cette minute d'hésitation, Roland Manuel l'a précisément comparée à un « appel de l'abîme ». Il y a, certes, chez Ravel, si peu romantique d'ordinaire, quelque chose de byronien dans ce poème chorégraphique, et cela, qui justifie Massine, explique l'acquiescement du compositeur qui n'avait donné pour cadre à son ouvrage que ces simples indications : des nuées tourbillonnantes; une salle peuplée d'une foule tournoyante; une cour impériale vers 1855. Mme Ida Rubinstein avait fait de cette cour impériale la Vienne de François-Joseph; André Derain en a fait Compiègne ou Saint-Cloud sous Napoléon III. Décor blanc, habits noirs, et un seul uniforme : un officier des hussards de la garde. Ce que l'on admire par-dessus tout, c'est l'art avec lequel Massine imprime à sa chorégraphie le sens même de la musique, c'est la fidélité avec laquelle les moindres pas de la moindre ballerine, le moindre geste du moindre comparse traduisent les nuances rythmiques de la partition. Et cela, c'est une réussite qui s'ajoute à celles du même chorégraphe sur cette même scène, à *la Boutique fantasque*, au *Beau Danube*. Solange Schwarz, Geneviève Kergrist, Goubé entourent Massine et partagent son succès.

Le charme profond de l'*Enfant et les Sortilèges* tient à l'intime union de la musique de Ravel et du livret de Mme Colette. Cet accord renouvelle le miracle de *l'Heure Espagnole*. Mais il y

avait entre Franc-Nohain et Ravel des affinités, alors qu'entre l'art direct et simple de Colette et les artifices, le goût du compliqué de Ravel, l'opposition est complète. Les automates de l'horloger Torquemada, l'ironie légère, les sous-entendus et l'humour de Franc-Nohain, c'est le domaine où Ravel se meut à l'aise comme il se trouvait de plain-pied avec le Jules Renard des *Histoires naturelles.* Colette lui apportait un scénario dont la poésie est faite de sensibilité, de tendresse pudiquement voilée; et il faut croire que les sortilèges bénéfiques qui agissent sur l'Enfant, ont charmé le musicien lui-même. Sans rien abdiquer des raffinements de son art — qui jamais n'a été plus « ravellien » que dans cette féerie — le compositeur s'y montre plus dépouillé, il a — je cite encore Roland Manuel — « bâillonné sa propre éloquence, et libéré son œuvre de toute trace d'*écriture artiste* ». Il n'a pas cessé pour autant d'être un prodigieux artiste, sachant orchestrer comme personne et donner à tout ce qu'il dit une couleur personnelle entre toutes reconnaissable. Sa *prosodie* est d'une justesse qui émerveille : tracée par lui, la ligne mélodique non seulement est en plein accord avec la phrase parlée, mais elle en renforce, elle en complète le sens, en rend plus clairs les sous-entendus, en prolonge les intimes résonances.

La mise en scène de Louis Musy est d'une ingéniosité, d'une poésie merveilleuses. Elle est bien servie par des décors ravissants dus à un très jeune artiste, Michel Terrasse, petit-fils du peintre Pierre Bonnard et du musicien Claude Terrasse. Michel Terrasse avait illustré un livre de Colette. Gérard Bauer le présenta au directeur de l'Opéra-Comique qui n'hésita pas un instant à confier *l'Enfant et les Sortilèges* à ce débutant. Audace récompensée : jamais au théâtre on n'a trouvé tant de fraîcheur unie à tant d'imagination. Dans tout cela, pas une faute de goût. Et une interprétation de premier ordre, avec Mme Martha Angelici dans le rôle de l'Enfant, Mlles Solange Delmas, Renée Tarn, Solange Michel, Denise Dupleix, Agnès Disney, Marguerite Leghouy autour d'elle; et pour *l'Heure Espagnole,* Mlle Denise Duval, exquise dans Concepcion, MM. Giraudeau, J. Vieulle, Clavensy, Payen — tous excellents. Ce qu'on se plaît à louer dans les spectacles que nous offre aujourd'hui l'Opéra-Comique, c'est qu'on y constate le souci de bien servir les œuvres, et que tant d'excellents résultats obtenus montrent que tout le personnel fait preuve d'un esprit d'équipe sans lequel de pareilles réussites seraient impossibles.

René Dumesnil.

Saverio **Mercadante nella Gloria e nella Luce**, par *Biagio Notarnicola* (Rome, Editrice « Diplomatica »). — **Mercadante qui laissa une œuvre abondante (une soixantaine d'opéras, de la musique d'église et des symphonies), qui connut une célébrité universelle, est aujourd'hui assez oublié. Non point que son nom ne soit souvent cité; mais il ne suffit pas de retenir un nom de compositeur, les titres de ses ouvrages (au moins de quelques-uns) pour qu'il continue de vivre.** On a dit : « **Verdi a chassé** Mercadante **du nid ». Scudo, en** 1855 déjà, **dans un article sur *Donizetti et l'école italienne depuis Rossini,*** exécutait **en trois lignes l'auteur** des *Orazi e Curiazi* **qui, à Naples,** en 1846, **avaient cependant remporté** un succès **triomphal, et du *Giuramente (Le Serment)*, créé à la** Scala en 1837, **et qui se soutenait depuis** ce temps : « **Reste M. Mercadante,** écrivait **Scudo, musicien instruit et** fort habile, **mais à qui le ciel a** refusé le don de **l'originalité.** Après avoir marché **sur les traces de** Rossini **et s'être ingénié à reproduire** la manière de **Bellini, le voilà** qui ambitionne **aujourd'hui la** triste gloire de **M. Verdi. L'Opéra d'*Elisa e Claudio*, son premier succès, est** resté son **meilleur ouvrage...** » **Jugement sommaire, injuste sans** doute — **car la gloire de Verdi est** de celles **que la postérité a ratifiées et même largement étendues, et** comparer **Mercadante à Verdi ne** saurait **aujourd'hui passer pour dénigrant, — jugement qui pourrait** sans doute **être révisé si l'on s'avisait** de **reprendre quelqu'un de ces** opéras **oubliés. Peut-être l'étude** très **consciencieuse de M.** Biagio Notarnicola **incitera-t-elle quelque** théâtre **à tenter l'aventure. En attendant, les curieux d'histoire musicale** trouveront **dans ce livre** matière **à réflexions.**

Petit guide de l'auditeur de musique : Les chefs-d'œuvre du piano, par *Claude Rostand*, avant-propos d'Alfred **Cortot (Editions « le Bon** Plaisir », **Librairie Plon, 316 p.** 450 fr.). — **Dans la collection où** M. Jean **Chantavoine avait déjà** publié deux volumes — ***Petit guide de l'Amateur de Symphonies*, et *Petit guide de l'Amateur d'opéras*** — M. **Claude Rostand fait paraître aujourd'hui un excellent livre à** l'usage **des amateurs de piano (et** non point **des pianistes amateurs).** La nuance importe : **le propos de** l'auteur **est, en effet, de préparer** l'auditeur **à comprendre les morceaux que le concert, la radio ou le** disque **lui permettront d'écouter.** Chaque morceau est replacé dans l'ambiance historique qui l'a vu naître, analysé du point de vue de son inspiration, de sa signification, de sa forme et des moyens employés. Ces notices assez brèves, mais très suffisamment développées, évitent le jargon technique, ou, lorsque son emploi est inévitable, l'expliquent. Auprès des ouvrages les plus célèbres, M. Claude Rostand a fait place à ceux qui sont injustement oubliés, trop souvent négligés des artistes. Il en est, parmi ceux-là, et en nombre, qui comptent parmi les plus significatifs de la littérature pianistique. On souhaite que le livre de M. Claude Rostand soit lu aussi par les virtuoses trop enclins à donner sempiternellement les mêmes programmes.

Les Français sont-ils musiciens? par *Bernard Gavoty* (Editions du Conquistador, 32, rue Fabert, Paris. 234 p. 400 fr.). — Troublante question que celle-ci, question à laquelle on ne peut répondre sans avoir fait consciencieusement l'inventaire musical de la France, avant d'avoir examiné bien des aspects mal connus du problème, essayé de se débarrasser des idées reçues, des préjugés courants. La France possède-t-elle un patrimoine musical, une tradition, un génie propre, des artistes, un public? Oui, certes. Est-ce suffisant pour qu'un peuple soit musicien? Prudemment Bernard Gavoty répond : Les Français sont beaucoup plus musiciens qu'ils ne le pensent. Un peu moins, toutefois, qu'ils ne pourraient l'être. Il existe en France une élite musicale — c'est-à-dire, auprès des musiciens professionnels, compositeurs ou exécutants, un public averti, fervent de l'art sonore, sensible à la beauté des formes et à la qualité de l'inspiration. Que ce public soit trop restreint, c'est une autre vérité. Il est en notre pouvoir de faire qu'il devienne plus nombreux.

Des possibilités inconnues de l'organe vocal dans l'art du chant et son étude, par *Romer Ourasco*, préface du docteur Pierre Lansel, avec douze planches d'anatomie hors texte (Imprimerie administrative centrale, Paris, 8, rue de Furstenberg). — Ce n'est point une méthode de chant, mais un exposé des lois physiologiques qui régissent l'art de se servir judicieusement de la voix. De ces lois, l'auteur déduit les possibilités pour le chanteur d'acquérir l' « entière liberté de l'organe vocal », en prenant « conscience » de sa voix, et de l'origine de ses défauts. M. Ourasco a observé que

l'inspiration normale correspondait à une chute du diaphragme qui s'opère en 1/10ᵉ de seconde. Normalement, ce phénomène quasi instantané est une sorte de réflexe; mais chez beaucoup d'individus, il est gêné, ralenti, par de mauvaises habitudes respiratoires. Ceux-là parlent ou chantent « contre leur souffle ». Chez certains, le larynx au lieu de monter et descendre, reste immobile par suite de l'habitude prise de contracter les muscles qui, normalement, doivent demeurer détendus. Autant de causes de mauvaise émission du son. Comme la crise du chant est, hélas! aujourd'hui fort grave, il se peut que les conseils donnés par M. Ourasco aident à la conjurer. Ce ne serait pas un mince résultat.

ALLEMAGNE

LE REGNE D'ORPHEE. — C'est le propre des grands mythes de stimuler l'esprit de l'homme et de provoquer sans cesse des interprétations nouvelles. Comment Orphée n'aurait-il pas attiré les poètes, depuis Horace, qui faisait de lui « sacer interpres deorum », jusqu'à Jean Cocteau, « le seul à qui la poésie ouvre le mythe, d'où il revient hâlé comme du bord de la mer »! Cette phrase est de Rainer Maria Rilke, chez qui nous pouvons découvrir l'aboutissement et l'épanouissement d'une conception du poète que Walter Rehm nous présente avec un grand luxe de citations dans un livre très dense : *Orpheus. Der Dichter und die Toten* (Schwann. Düsseldorf, 1950, 704 p., 24 DM). Le germaniste de l'Université de Fribourg y a réuni trois poètes avec lesquels il s'était déjà familiarisé lorsqu'il étudia la problématique de la mort dans la littérature allemande : Novalis, Hoelderlin, Rilke; il les examine d'abord en eux-mêmes avant de les mettre en contact avec le royaume des morts.

Aussi ne tient-il presque aucunement compte de l'importance qu'eut Orphée pour les poètes antérieurs. Sans envisager nous-même tout le domaine germanique nous voudrions au moins faire une place à Gœthe qui, en 1827, donc postérieurement à Novalis et Hoelderlin, évoquait Orphée dans une « Réflexion » (n° 616 des *Maximen und Reflexionen* éditées par G. Müller, Kroener, 2ᵉ édition, 1947, 98-99); l'idée qu'il y exprime et qui pour ainsi dire recule dans le temps le début de l'évolution subie par le mythe d'Orphée au XIXᵉ siècle permet d'en mieux mesurer l'ampleur. Gœthe se refère au noble philosophe (Schelling dans ses *Conférences sur l'art*) qui a parlé de l'architecture comme d'une musique figée; il dirait plus volontiers : « une musique devenue muette ». Il invite le lecteur à se représenter Orphée en présence d'un chantier chaotique; le divin chanteur s'installe à l'endroit le plus favorable, et au son de sa lyre les masses de rochers s'animent,

se déplacent, s'ordonnent rythmiquement en maisons, rues et villes. Les sons s'évanouissent, l'harmonie demeure, et les habitants d'une telle ville cheminent au milieu de mélodies éternelles. Aussi « l'esprit ne peut-il pas s'abaisser, ni l'activité s'endormir; l'œil se charge des fonctions, obligations et devoirs de l'oreille ». Gœthe, qui déclarait lui-même que l'œil était l'organe avec lequel il s'emparait du monde, lui transmet donc les prérogatives de l'oreille, lui confie la mission de voir une musique devenue architecture. Il y a plus : l'habitant de cette cité née du rythme musical ne cessera pas, même au cours des journées les plus ordinaires, de se sentir « dans un état idéal »; il bénéficiera donc « de la plus haute jouissance morale et religieuse », tout comme le touriste sensible qui va et vient dans Saint-Pierre de Rome. Fidèle à l'idéal classique, Gœthe tend donc, ainsi que l'avait fait son ami Schiller, à rapprocher l'esthétique et l'éthique; il propose de former l'homme par la beauté : n'est-ce pas envisager « l'éducation esthétique du genre humain »?

Si, sans être fermé à la musique comme on l'a parfois prétendu, Gœthe observait à son égard une attitude assez réservée, parce qu'il redoutait le démonisme inclu en elle, par contre, les romantiques lui accordent la prééminence. D'autre part, ils considèrent volontiers le poète comme un magicien capable de créer un monde, comme un voyant dont l'intuition pénètre jusque dans l'au-delà. Dès lors, Orphée peut entrer en scène, car il est celui qui descendit aux enfers pour en ramener Eurydice, celui qui a vu et vaincu la mort. Architecte du rythme chez Gœthe, il devait être, pour Novalis, dans la deuxième partie de *Henri d'Ofterdingen*, le vainqueur de la mort; armé de son chant tout-puissant, il allait descendre en elle et ramener à la vie le monde des ombres, dont il serait le Sauveur; plus tard, mis en pièces par les Bacchantes, il serait lui aussi une ombre dans le monde d'en bas, mais l'amour opérerait un deuxième miracle : à son tour sa bien-aimée le rendrait à la vie et à la poésie. Novalis n'eut pas le temps de créer le Christ-Orphée et Hoelderlin n'eut pas davantage la possibilité de mettre en œuvre toutes ses idées. Dans sa quête de la Grèce il rencontra Orphée, qui ne le quitta plus, qui lui fut toujours un exemple et une consolation. Walter Rehm montre sa descente au pays de la mort, au pays du passé, au pays grec; mais il n'y a pas pour le poète de distinction et de séparation entre la vie et la mort, le passé et le futur. Orphée est immortel et les poètes, chantres de l'amour et de la mort, conduiront leurs fidèles dans le royaume orphique.

Orphée semble bien mourir avec le romantisme; loin de penser,

comme Eichendorff, que le poète est « le cœur du monde », Kierkegaard lui oppose l' « homo religiosus » et Nietzsche, devenu l'anti-Wagner, ne dissimule pas son hostilité. En vérité, Hofmannsthal pouvait dans son admirable essai sur *Le poète à notre époque* le comparer au pèlerin princier de la légende d'Alexis qui de la Terre Sainte revient dans sa maison en mendiant inconnu : la domesticité lui montre sous l'escalier l'endroit où le chien a sa place, la nuit. Mais là il devient le frère muet de toutes les choses, qui toutes ont accès dans son âme, et « de même que le sens le plus intime de tous les hommes crée autour d'eux le temps et l'espace et le monde des choses, de même, avec le passé et le présent, l'animal et l'homme, le rêve et la chose, avec ce qui est grand ou petit, avec ce qui est sublime ou insignifiant, le poète crée le monde des correspondances ». Nous nous garderons d'omettre l'expression allemande : « Die Welt der Bezüge », car il était réservé à Rilke de vivre plus qu'aucun autre dans ce qu'il appelle : « der reine Bezug ». Les *Sonnets à Orphée*, ces deux extraordinaires cycles de poèmes inspirés au poète presque contre son gré sont le monument le plus grandiose qu'on ait élevé à la gloire du Dieu devenu le Sauveur des choses terrestres, qu'il hausse dans l'Invisible. Orphée a été comme chez Gœthe le Dieu de l'ordre et de l'harmonie; aussi l'essaim des Ménades dédaignées et désireuses de détruire a-t-il assailli avec rage celui dont le « jeu constructif » était pour elles une menace; impuissantes, elles ont fini par l'écraser,

cependant que ton chant s'attardait encore dans les lions et les rochers et dans les arbres et les oiseaux. Là tu chantes maintenant encore (I, 26);

il a fallu ce crime pour que la nature entière devînt une plainte harmonieuse. — Orphée a été surtout l'amant qui descendit aux enfers pour chercher son amante et, annexant au royaume de la vie l'empire de la mort, il a conquis le droit de célébrer la terre :

Seul, qui déjà éleva la lyre
jusque parmi les ombres
peut pressentir et proclamer
la louange infinie.
Seul, qui avec les morts a mangé
le pavot, leur pavot,
ne perdra plus jamais fût-ce
le plus léger des sons. (I, 9.)

Il est donc le Dieu de la métamorphose, que seule la rose peut célébrer; il nous prêche et nous prouve que la mort est seulement

l'autre moitié de la vie, qu'il faut s'ouvrir à elle pour acquérir « l'existence », et le poète de s'écrier :

Sois toujours mort en Eurydice, monte en chantant plus fort, en célébrant plus haut remonte dans la pure correspondance.

Est-il possible d'aller plus loin? Walter Rehm constate que chez Novalis et Hoelderlin le Christ attire à lui Orphée, tandis que chez Rilke, Orphée prend la place du Christ, devient le Sauveur et le Consolateur : c'est en Orphée que l'on vit, que l'on meurt et que l'on ressuscite. L'idée est exacte et cela s'explique sans doute par le fait que Rilke considérait volontiers le Christ comme un obstacle sur le chemin qui conduit à Dieu. Mais si le royaume d'Orphée n'est pas celui du Christ, il reste néanmoins le royaume du Divin, auquel nous permet d'accéder la magie poétique.

J.-F. Angelloz.

Le Docteur Faustus, par *Thomas Mann*, traduit par Louise Servicen (Albin Michel, 1950, 644 p., 780 fr.). — Nous ne referons pas l'article que nous avons publié dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1949, mais il serait injuste de ne pas signaler et recommander la traduction du *Dr Faustus*. Elle représente un tour de force, bien que Mlle Servicen ait pris des libertés qu'un censeur trop sévère aurait soin de relever, et une belle réussite. Voilà donc le roman du grand écrivain accessible à tout le public français; remercions-en la traductrice et l'éditeur, qui n'ont pas manqué de courage et s'en verront récompensés : *audaces fortuna juvat.*

Les têtes interverties, par *Thomas Mann*, traduites par Louise Servicen (Albin Michel, 1949, 211 p., 240 fr.). — Peu avant le roman du génie allemand et de l'Allemagne qu'est le *Dr Faustus* paraissait cette « légende hindoue »; la coïncidence n'est sans doute due qu'au hasard et pourtant elle illustre l'oscillation de l'auteur entre le monde germanique et l'Orient, entre la longue « nouvelle » et le grand récit épique. Ici Thomas Mann nous conte l'histoire de Sita aux belles hanches placée entre deux hommes dont chacun pouvait se dire son époux, puisque, à la suite d'une interversion malheureuse, l'un des deux en avait la tête et l'autre le corps. C'est joliment conté et joliment traduit; c'est plaisant et profond, érotique et ironique; on le lira et même on le relira.

Grand Opéra, par *Vicki Baum*, traduit par M. Thouvenel (Stock, 1950, 282 p.). — On lit toujours les romans de Vicki Baum avec plaisir et aussi avec le sentiment qu'ils ne sont pas accordés à notre époque; c'est peut-être pour cela qu'ils aident les lecteurs à l'oublier. Tous les drames et toutes les intrigues, toutes les sottises du macrocosme humain aboutissent — en partie grâce au téléphone, qui joue un grand rôle — à l'Opéra Métropolitain où l'on joue Carmen. Tout se passe dans les coulisses en quelques heures : on aime et on renonce, on meurt et on se lance dans la vie, on se sacrifie et on piétine autrui. C'est la vie en marge de l'illusion théâtrale, à laquelle parfois elle emprunte, et le talent de l'auteur nous y intéresse aussi longtemps que dure la représentation, mais pas longtemps après la chute du rideau.

Les requins, par *Theodor Plievier*, traduit par M. Müller - Strauss (Amiot-Dumont, Paris, 1950, 231 p.). — Un auteur qui a réussi *Stalingrad* est en grand danger; après avoir évoqué l'agonie d'une armée il nous conte les aventures de Joe et de Johny aux prises avec des « requins » chargés de recruter — en les grisant — des matelots pour de mauvais bateaux; tant pis pour eux, mais c'est dommage pour Plivier.

Das trunkene Schiff, par W. *Hausenstein* (Karl Alber, Fribourg-Munich, 1950, 217 p., relié toile 9 DM).

— Le gouvernement allemand a choisi comme consul général à Paris M. Wilhelm Hausenstein, bien connu par ses travaux artistiques, en particulier sur le baroque; il dirigea le supplément artistique de la *Frankfurter Zeitung* avec un sens esthétique incorruptible jusqu'au jour où les nazis supprimèrent le journal et interdirent l'écrivain. Nous avons une raison particulière de nous réjouir : M. Hausenstein joue le rôle de médiateur spirituel entre son pays et nous. Il vient encore de le faire en publiant une belle édition bilingue de nos poètes, de Chénier à Mallarmé; le centre en est *Le bateau ivre,* qui donne son titre au recueil. C'est une gageure que de vouloir traduire en vers rimés Verlaine et Mallarmé, et l'exactitude en souffre, mais l'ensemble est un bel hommage. Une introduction de Benno Reifenberg, des commentaires importants et dix-neuf reproductions complètent ce volume, qui est fort bien présenté.

Die göttliche Komödie, choisie et présentée par *August Vezin* (Herder, Fribourg, 1950, 390 p., relié 7.50 DM). — C'est à une tendance semblable que répond le présent volume: mettre à la portée du public allemand les grandes œuvres des littératures étrangères. Pour la *Divine Comédie* de Dante les difficultés étaient grandes; on les a résolues en ne donnant qu'un choix, d'ailleurs très important (300 pages) de la traduction en vers rimés publiée par le même éditeur en 1920. Ce choix est précédé d'une intéressante introduction et suivi de commentaires indispensables. Le tout est l'œuvre de M. August Vezin spécialiste de Dante, auquel il a consacré une importante monographie.

Prières, par *Romano Guardini,* traduction de Mme Ancelet-Hustache (Bloud et Gay, 1950, 63 p., 120 fr.). — L'illustre théologien allemand est sans doute celui qui exerce l'action la plus forte sur la religiosité catholique de notre époque; ses ouvrages font autorité. Celui qui vient de paraître ne révélera pas le professeur de théologie ou le lettré qui cherche Dieu dans les œuvres des romanciers et des poètes, mais la créature en face du Créateur. Il réunit en effet des « prières théologiques » prononcées à l'église à la fin de conférences religieuses du soir et en prenant appui sur elles. L'auteur les caractérise à merveille quand il écrit : « La connaissance elle-même doit se muer en prière, tandis que la vérité devient amour. » Mme Ancelet Hustache les a traduites avec ferveur, comme des hymnes en prose.

Nausikaa, par *Eckart Peterich* (Alber, Fribourg, 1947, 112 p.). — Inscrire en tête d'un compte rendu le seul titre de cette très belle pièce en cinq actes et en vers iambiques, c'est laisser croire qu'Eckart Peterich est surtout auteur dramatique. En fait il est d'abord un poète d'inspiration élevée et de facture classique, dont la maison Herder (Fribourg) a publié *Sonette einer Griechin* (nouv. éd., 1949, 38 p.), ainsi qu'un recueil important (*Gedichte,* 1933-1946, 1948, 148 p.) et une intéressante poétique intitulée *Das Mass der Musen* (Herder, 1947, 77 p.). Il est également auteur comique avec *Die Schreiber* en 5 actes et en prose (Alber, Fribourg, 1949, 114 p.). C'est dire l'ampleur du talent d'Eckart Peterich, humaniste et cosmopolite, poète allemand qui habite Paris.

Peter Camenzind, par *Hermann Hesse.* Traduction de F. Delmas (Calmann - Lévy, 1950, 217 p., 330 fr.). — C'est avec Peter Camenzind que Hesse se fit connaître, il y a bientôt cinquante ans, et les lecteurs trouveront dans ce roman en partie autobiographique un prélude à bien des œuvres ultérieures. L'enfance du poète, ses études, ses rencontres, ses timides essais d'amour juvénile et toujours la nature consolatrice avec ses montagnes et ses lacs, avec le Fœhn et le soleil, avec les nuages surtout, qui « planent entre le ciel de Dieu et la pauvre terre comme de beaux symboles de toutes les aspirations humaines, participant de l'un et de l'autre » (p. 23). Ce héros aspirant à écrire un grand poème dans le calme montagnard, n'était-ce pas déjà Hesse composant à Montagnola son *Jeu des perles de verre?* F. Delmas, qui avait traduit magnifiquement *Narcisse et Goldmund* l'œuvre équilibrée de la maturité, a consacré au roman de la jeunesse tout son talent et tout son cœur.

Briefe Kaiser Franz Josefs an Frau Katharina Schratt (Ullstein, Vienne, 1949, 501 p., 32 ill., 1 facsimilé). — L'Autriche n'est morte qu'il y a trente ans et pourtant qu'elle nous paraît lointaine! Tous les événements que nous avons vécus depuis sa chute l'ont reculée dans un passé où l'histoire semble légende, et cependant combien de Viennois peuvent dire qu'ils ont

connu l'amie du dernier empereur, l'actrice Catherine Schratt, morte en 1940. Ils peuvent maintenant lire les lettres qu'il lui adressa pendant trente ans, de 1886 à 1915. Cette édition a été confiée à un historien qui connaît bien l'atmosphère de cette époque, M. Jean de Bourgoing. Une étude documentée sans être pédante introduit véritablement dans ce recueil de lettres, des remarques et un index en facilitent la lecture. L'ensemble — qui est fort bien présenté — constitue un document psychologique d'importance; il ne renouvelle pas l'histoire, mais il permet de voir dans l'empereur l'homme.

Was ist Dichtung, par *Charles du Bos*, traduit par Maria Mercedes von Nostitz (Herder, Fribourg, 1949, 108 p.). — Il est infiniment regrettable que du Bos ne soit pas encore connu en Allemagne, où il serait apprécié. Félicitons donc la maison Herder d'avoir publié une bonne traduction de *Qu'est-ce que la littérature?*

Der Mensch im Wandel der Zeiten. Tome I par I. M. Bauer et O. H. Müller (G. Westermann Braunschweig, 1950, 196 p.). — Le pays de Hesse a la chance d'avoir comme ministre de l'éducation publique le Dr Erwin Stein, un démocrate authentique, qui s'est attaché à la rééducation de son pays. Aidé par le Dr Haupt il a préparé et entrepris méthodiquement une réforme profonde de l'enseignement, dont il exposa les grandes lignes au cours d'une conférence faite à Paris sous les auspices du « Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle ». Une attention particulière est apportée à la rédaction des manuels d'histoire, d'où sont bannis les textes d'inspiration nationale socialiste ou nationaliste ou même militariste. Le premier volume qui va jusqu'en 1650 renseigne de manière objective et intéressante sur l'histoire de cette époque reculée, sur la vie, les travaux ou les mœurs, sur l'évolution religieuse, etc... Nous attendons avec confiance le deuxième volume, qui doit se terminer sur « la Charte de l'Atlantique, message de paix ».

Documents (Compagnie du Livre, 96, Bd Montparnasse). — Nous avons déjà dit l'intérêt du numéro spécial consacré à la littérature allemande contemporaine par la revue *Documents* que dirige J. du Rivau. Les numéros qui ont suivi apportent des renseignements très abondants sur les questions allemandes les plus actuelles. Ce sont : *Allemagne bicéphale* (175 fr.). *New Deal Allemand* (100 fr.). *Dialectique actuelle du protestantisme allemand* (125 fr.). *Terreur sur l'Allemagne* (125 fr.). *La république soviétique allemande* (125 fr.). *Démontages* (125 fr.). Il y a là véritablement une « documentation » indispensable, complétée chaque fois par des chroniques et reportages de toutes sortes.

Aussprache (Blüchert Verlag, Stuttgart). — C'est au contraire un dialogue franco-allemand qui emplit *Aussprache* dont le sous-titre est « International-Kulturpolitische Zeitschrift ». Au sommaire du n° 3/4 de 1950 figurent les noms de Dirks, d'André Philipp, Mounier, Alain Clément, Hans-Peter Berglar-Schröer, Maignial, Camus, etc...

Sæculum. — La maison Alber, de Fribourg-en-Brisgau, vient de publier le n° 1 d'une importante revue annuelle, dont le sous-titre est « Jahrbuch für Universalgeschichte ». Elle se propose, en partant des résultats obtenus au moyen de recherches scientifiques, à la fois d'aboutir à une représentation d'ensemble de l'histoire humaine et de prendre position en face des questions fondamentales qui touchent au sens et au but de l'histoire. L'Occident chrétien en est le centre, mais l'Orient, l'Islam, Byzance, le monde asiatique feront l'objet d'une attention spéciale. Ce n° 1 (1950, 162 p., 7 DM) réunit les études suivantes : *Die Phasen der ägyptischen Geistesgeschichte* (Joachim Spiegel), *The Eurasian Nomads and their Art in the History of Civilization*) (George Vernadsky), *Westöstlicher Humanismus* (Günther Schulemann), *Das Ethos der chinesischen Geschichtsschreibung* (Erich Haenisch), *Umweltkrise und schöpferische Tat in schriftloser Urzeit* (Franz Hancar). C'est une tentative intéressante, qu'il convient de suivre, mais il ne semble pas qu'on ait recherché des collaborateurs français, bien que la revue se réclame de Montesquieu et Grousset.
— J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LA FIGURE DE D. H. LAWRENCE. — David Herbert Lawrence est mort en 1930 à l'âge de 45 ans. Comme tout grand écrivain, il a plongé après sa mort dans une zone d'ombre d'où il commence à émerger. Cela s'entend de son œuvre, car il existe déjà sur lui plus de six cents travaux critiques, écrits de son vivant et depuis. Alors que les poèmes de Hardy et de Yeats sont actuellement introuvables, on se remet à publier ses livres. L'éditeur Heinemann, à Londres, a inauguré l'an dernier par une collection de toutes ses nouvelles (*The Tales of D. H. Lawrence*, 1138 p., 21/) une réimpression de cette œuvre qui est en bon chemin. Un choix de ses poèmes vient de paraître (*Selected Poems*, Penguin Book, 160 p., 1/6). La critique ne reste pas muette. Entre le 15 et le 29 septembre 1949, la revue *The Listener* a donné trois articles, l'un de souvenirs personnels par Lady Cynthia Asquith, le second sur Lawrence poète par G. Romilly, le troisième sur le romancier par F. R. Leavis. Enfin voici le dernier mot sur sa biographie : *Portrait of a Genius, but...*, par R. Aldington (London, Heinemann, 1950, VIII-367 p., 15/, illustré).

Lady Cynthia fait revivre Lawrence dans le feu immédiat de sa conversation-monologue; « mi-faune, mi-prophète »; avec ses sentences à l'emporte-pièce, comme lors de sa visite à l'atelier du peintre Augustus John : « Que les morts peignent les morts!... *Mortuus est* ». Cet article est accompagné d'un crayon de Lawrence par lui-même : front bas, oreilles collées et pointues, nez camard, curieuse dissymétrie dans les yeux très écartés et dans les coins de la bouche, longue figure en creux et en bosses, expression scrutatrice. Romilly trouve dans ses poèmes une sensibilité « de radar » et une « « grandeur essentielle », gâtées par une « agressivité » opiniâtre. Pour Leavis, le romancier est un « grand artiste », superlativement intelligent, servi par une sympathie imaginative exceptionnelle, ayant d'ailleurs, avec le don du comique, un style fort économe et précis.

Cependant, dit Aldington — et ce n'est pas incompatible avec une conscience d'artiste — il n'écrit qu'inspiré. Sa grandeur unique tient au langage « non entièrement sans défauts, mais d'une particulière intensité », et pour ainsi dire religieux, dans lequel il « s'affronte au Cosmos », parle étrangement d'émotions rares, des rapports torturés d'êtres tendus à l'excès, du désir sexuel avec ses lumières et ses ombres; à sa joie et à son exal-

tation devant les splendeurs de la nature. Aldington relève, après d'autres, son extraordinaire mémoire du détail concret, son imagination plastique et recréatrice, sa mystérieuse intuition, l'influence exercée sur lui par des écrivains comme Hardy et surtout Ruskin, son analogie avec Shelley.

D'ailleurs, Aldington a voulu faire œuvre, non de critique, mais de portraitiste et de biographe. C'est de cet angle qu'il cite sans cesse les écrits de Lawrence et donne son exégèse de beaucoup d'entre eux, notamment *Lady Chatterley's Lover*. Il se fait écouter aisément parce qu'il rédige avec vie et piquant et parce qu'il s'est mis lui-même dans son livre, peignant un monde révolu qu'il regrette, glissant à tous les tournants du récit des traits de sarcasme vigoureux et de profonde psychologie.

Aldington a connu Lawrence de 1914 à sa mort. Il a confronté ses souvenirs avec ceux de Frieda, femme du romancier, et de plusieurs de ses amis. Il peut juger de la ressemblance de certains portraits littéraires de Lawrence, par exemple ceux qu'a tracés Huxley, excellent dans *Two or Three Graces*, moins fidèle dans *Point Counter Point*. Il a vu cet homme-protée, « perpétuel paradoxe », extrême dans ses hauts et ses bas, sous ses aspects les plus séduisants et les moins engageants; appris peu à peu à le manier, à le prévoir, à porter sur lui un jugement clairvoyant, non sévère mais impartial.

Il est notoire, par exemple, que Lawrence a vécu avec sa femme dans une succession de félicité et de querelles qui allaient jusqu'au bris de mobilier, aux voies de fait, à la folie meurtrière. A ceux qui prendraient parti pour elle contre lui, Aldington oppose l'inébranlable fidélité de Frieda et ce qu'a dit elle-même cette femme plus âgée que son second mari, et qui lui avait sacrifié la sécurité bourgeoise, la considération sociale, trois enfants tendrement aimés : qu'il lui avait révélé un monde nouveau.

Mais il montre aussi cette femme ne pliant jamais devant lui, et Lawrence l'assaillant toujours, comme une vague un roc, d'un despotisme qui donne un sens à toute son histoire. Aldington a particulièrement bien analysé cette soif de dominer, qui n'était qu'un instinct vulgaire de fausse grandeur — le pouvoir par simple amour du pouvoir — et qui explique dans sa vie le perpétuel retour d'une même expérience et la fuite sans fin devant le même tourment d'inadapté. De là le naufrage de tant d'amitiés, après un premier élan réciproque dû à son charme rayonnant. Oui, notre biographe a bien vu les faiblesses de son modèle. Non seulement sa nervosité et sa mégalomanie, mais ses

exagérations de romantique : la maison de son enfance ne fut pas si misérable, ni lui si pauvre à partir d'un certain moment, ni sa vie un si « frénétique pèlerinage » qu'il le dit, sincèrement d'ailleurs. Car cet impulsif était très franc et clairvoyant. Aldington le fait aimer non seulement pour sa gentillesse, pour sa vitalité exubérante, mais encore pour sa franchise ironique vis-à-vis de lui-même. Il a passé, vers la fin de la vie de son ami, des nuits inquiètes à écouter sa toux de poitrinaire. C'est parce qu'il aimait son modèle qu'il a réussi son portrait. Il en excuse les énormes défauts sur le milieu familial et l'éducation, principalement sur l'influence néfaste d'une mère jalouse.

Un autre mérite enfin de ce livre, moins apparent mais non moins grand, tient au bon sens de son auteur. Quiconque a lu Lawrence trop jeune et s'est enlisé avec trop de bonne volonté dans les sables mouvants de ses théories souvent obscures, contradictoires et fantaisistes, fera bien de reprendre pied avec son dernier commentateur sur la terre ferme du pur et simple refus de comprendre. Il en éprouvera davantage l'extraordinaire vitalité de Lawrence, sa puissance d'amour et de haine, et la grandeur positive d'une œuvre dont la vertu s'exprime on ne peut mieux dans cette phrase d'une de ses lettres : « Il faut parler pour ce qui vit et croît, dans toute cette masse de destruction et de désintégration. »

Jacques Vallette.

LIVRES

Essais choisis, par *T. S. Eliot*, trad. Fluchère (Paris, Seuil, 1950, 414 p.). — Il était grand temps que la France connût Eliot critique. On trouvera ici une grande partie de son principal et copieux recueil, plus trois essais publiés de 1944 à 1948. Il faut remercier le traducteur, qui a également fait œuvre utile en expliquant en tête de volume l'attitude critique d'Eliot, difficile à maîtriser d'abord.

Bibliography of Comparative Literature, by *F. Baldensperger* and *W. P. Friederich* (Univ. of North Carolina, 1950, xxiv-701 p., 12 doll. 50). — Depuis qu'au siècle dernier Texte constitua la littérature comparée en discipline distincte, elle a marché à pas de géants sous l'impulsion de maîtres comme Baldensperger et Hazard. Le premier des deux publiait, il n'y a pas loin d'un demi-siècle, la 2ᵉ édition de la bibliographie de Betz, depuis lors complétée par mille travaux épars. C'est encore lui qui, en collaboration, dote aujourd'hui d'un instrument de travail imposant et indispensable quiconque s'intéresse aux rapports des œuvres et des auteurs dans le temps et dans l'espace. Ce labeur, mené à bien avec une ingéniosité et une rigueur de méthode dont témoigne la table des matières, suscite gratitude et respect.

Bedfordshire, by *L. Meynell* (xv-366 p.) ; **Isle of Man**, by *E. H. Stenning* (xiii-448 p.). Chacun : London, Hale, 1950, 15/. — Dans chacun de ces nouveaux « County Books », toujours les 49 parfaites photos pl. page. Tous deux sont fort bien écrits sur des sujets différents. Le premier parle d'un comté surtout rural, voisin de Londres, riche en coins charmants, en souvenirs, en locutions amusantes. Le second est d'un intérêt exceptionnel. L'île de Man forme dans le royaume une unité politique semi-autonome, grâce à une histoire qui plonge dans l'antiquité celtique et nordi-

que, et à son éloignement du pouvoir central. On n'a pas idée de la variété ni de la magnificence de ses paysages. Ce livre est une révélation.

The **Forsaken Garden**, ed. by *J. Heath-Stubbs* and *D. Wright* (*Ib.*, Lehmann, 1950, 287 p., 8/6). — Anthologie de la poésie anglaise de 1824 à 1909, qui exclut les grands romantiques et Hardy, mais fait une place méritée à des poètes mal connus en France comme Clare, H. Coleridge, Darley, Hood, et surtout à un ensemble de ballades précieuses et difficilement accessibles.

Plays, **Vol II**, by *Beaumont* and *Fletcher* (VIII-520 p.); **Plays, Vol. II**, by *J. Dryden* (422 p.). Chacun : *Ib.*, Benn, 1950, 8/6. — Voici, dans l'irremplaçable « Mermaid Series », encore un choix copieux de pièces illustres du XVIIe siècle, les unes d'avant, les autres d'après la Révolution, pourvues d'introductions. Il faut souligner l'importance des dédicaces et préfaces de Dryden pour l'histoire des doctrines littéraires.

A. **Daudet**, by *G. V. Dobie* (*Ib.*, Nelson, 1949, XIII-306 p., 21/). — Biographie littéraire agréable à lire, avec arrière-fond social et politique, et coups d'œil sur les amis de Daudet. 14 figures.

The **Voyages of Captain Cook**, ed. by *C. Lloyd* (XXIII-484 p.); **Selected Prose Works of J. Swift**, ed. by *J. Hayward* (XIX-483 p.). Chacun : *Ib.*, Cresset Press, 1949, 9/6. — Précédés de préfaces qui s'imposaient, voici deux recueils d'extraits qui devraient trouver de nombreux lecteurs. On a choisi pour Swift les textes les moins expurgés, et écarté tout ce qui aurait demandé un commentaire historique, ainsi que la correspondance et le *Journal à Stella*. Les *Voyages* de Cook apparaissent dans leur intérêt le plus vif, dégagés de fatras, dans la savoureuse robustesse d'un style d'homme vrai. On ne sait à quoi se prendre davantage : à cette personnalité révélée, ou à ses passionnantes découvertes.

French **Painting**, by *R. H. Wilenski* (*Ib.*, *Medici*, 1949, XV-310 p., 35/). — Examen de la peinture française des vitraux gothiques à nos contemporains. 206 ill. excellentes, dont 12 en couleurs (2 ou 3 moins bien venues), listes des principales œuvres des artistes de premier plan, index abondant. L'auteur, érudit et indépendant, donne à son histoire un arrière-plan social et, par de nombreuses comparaisons des peintures entre elles, montre à la fois le développement et la continuité du génie pictural français. Livre considérable. Légère erreur : *Signat* pour *Signac*.

Everyman's Encyclopaedia, Vol. V and VI (*Ib.*, Dent, 1950, chacun 758 p., 12/). — On a signalé les premiers vol. de cette importante encyclopédie. Ceux-ci se terminent sur Hasdrubal. Dans l'ensemble, texte et illustration sont à recommander nettement. Quel travail semblable se flatterait d'être complet? Je relève, après le clown Grock présent, l'absence du psychanalyste Groddeck; et l'omission du livre de Wahl sur l'existentialisme. Broutilles, dans une telle somme; sans doute y en a-t-il d'autres, qui ne diminuent guère la valeur du tout.

The Natural History of Selborne, by *G. White*, ed. Lockley (*Ib.*, *id.*, 1950, XXIV-296 p.). — Dans la littérature anglaise, ce prêtre de campagne représente un J.-H. Fabre aussi charmant à lire que le nôtre, et dont l'aimable personnage et l'observation rigoureuse se rehaussent mutuellement. *Selborne* est un classique sans doute inconnu chez nous; on ne saurait mieux nous le présenter que l'éditeur dans sa préface.

Stratton, by *R. Duncan* (*Ib.*, Faber, 1950, 162 p., 9/6). — Duncan s'est fait connaître en France par son drame *This Way to the Tomb*. Même originalité dans celui-ci, qu'il a placé dans un décor contemporain. Un juge rigide et sombre tombe amoureux de sa bru et découvre paradoxalement qu'il lui suffit d'avoir tué ce qu'il aime pour être racheté. Dans ce théâtre poétique mêlé de fragments lyriques, la réalité donne continuellement la main au symbole : la femme du juge lui sert de conscience; la continuité de la famille empêche l'homme de se libérer des servitudes du temps. Et surtout le drame est dominé par un problème capital : celui du salut.

Phases of English Poetry, by *H. Read* (*Ib.*, *id.*, 1950, 146 p., 10/6). On est agréablement surpris de lire un Read accessible sans peine. Il a toujours beaucoup à nous donner, mais ce tableau de la poésie anglaise selon les genres est pénétré de clarté, peut-être par la contagion des nombreux critiques français auxquels il se réfère. Les

analyses et les illustrations sont riches et fécondes, et sous-tendues par une attention continue aux rapports entre la sensibilité poétique et l'esprit d'une époque, et par une base critique ferme : le triple critère du son, du sens et du pouvoir suggestif.

Underworlds, by *F. Scarfe* (*Ib.*, Heinemann, 1950, VIII-74 p., 8/6). — Déjà connu comme critique, Scarfe publie son premier recueil de vers. Deux sections : « Altérité », « Mondes cachés »; extrayant des créations idéales, le premier de la veille, le second du sommeil. Scarfe a le grand mérite d'être musical et de ne pas être abscons. Il se fait lire avec plaisir.

The Moor of Venice, by *R. Flatter* (*Ib.*, *id.*, 1950, x-225 p., 15/). — L'étude consacrée par Flatter à *Hamlet* a été louée ici l'an dernier. Cet essai sur *Othello* présente le même mérite de se fonder sur l'analyse attentive du texte (un peu sollicité cette fois-ci). Othello n'est-il que la crédule victime d'un démon? La pièce a-t-elle un sens, comme ne le veulent pas des auteurs considérables? ou la conclusion en est-elle vraiment pessimiste? Pour Flatter, Iago s'explique par une psychologie et par un enchaînement de circonstances tout humains; Shakespeare ne serait plus lui-même sans combat et sans victoire, et celle d'Othello consiste (comme pour Roméo ou pour Antoine) à rejoindre une morte dans la joie d'un amour que la mort accomplit. Cet optimisme est-il justifié? Il se soutient en très grande partie. De toute façon, voici encore une pièce importante versée au débat.

The African Witch (303 p., 9/6); **Mister Johnson** (223 p., 8/6); **Charley is my Darling** (339 p., 9/6); **Herself Surprised** (216 p., 8/6); by *J. Cary. Ib.*, M. Joseph. — Cary est décidément un des romanciers les plus diversement doués, les plus complets par l'expérience, les plus forts d'aujourd'hui. Du point de vue de la donnée, j'ai déjà parlé des deux cycles entre lesquels se partage son œuvre. Les deux premiers livres ci-dessus font partie du cycle africain et mêlent tous deux l'horreur et l'ironie, sans faiblesse mais sans dureté profonde. *Charley* montre les effets de l'évacuation sur les enfants pendant la guerre; une sympathie délicate le dispute au tragique. Le dernier, étude de femme de la classe ouvrière, complète le désopilant *The Horse's Mouth :* c'est assez pour qu'on ne puisse pas ne pas le lire; il est, comme souvent chez Cary, raconté à la première personne, et pourtant, comme les autres, de style économe et détaché. Ce détachement (encore un des dons complexes et rares de Cary) s'allie à une capacité peu commune d'entrer dans la peau de ses personnages.

The Book of the It, by *G. Groddeck*, transl. by V. M. E. Collins (London, Vision Press, 301 p., 15/). — Ce livre a exercé une grande influence sur plusieurs écrivains anglais actuels : première raison de son importance. L'auteur, disciple de Freud, y donne sous forme de lettres une symbolique et une mythologie de l'inconscient. En raison même de son caractère aventureux pour des profanes (Groddeck, médecin, prétend pouvoir soigner par la psychanalyse jusqu'aux maladies organiques), c'est un puissant excitant pour l'esprit; les Latins que nous sommes en seront peut-être utilement secoués hors de leurs cadres habituels.

Henri Bremond, by *H. Hogarth* (*Ib.*, S. P. C. K., 1950, xv-180 p., 13/6). — La vie et l'œuvre de cet humaniste dévot n'avaient jamais, sauf erreur, été traités en volume. Il est séant que cette première biographie paraisse dans l'Angleterre à laquelle il consacra une si grande part de sa curiosité et de son talent. L'homme y revit : aussi bien au physique, grâce aux illustrations, que dans son intimité et dans sa psychologie finement analysée; ceux qui l'ont connu le retrouveront avec sa piété, son ironie, sa vigueur et sa subtilité intellectuelles, sa bonté secourable aussi. Les étapes de sa vie sont bien en place, notamment l'affaire Tyrrell. La critique de l'œuvre est lumineuse et ferme. Bremond est un des Français qui ont le plus fait honneur à leur pays dans ce demi-siècle : si on l'ignore, qu'on l'apprenne ici de H. Hogarth.

Recollections of the Gala, by *N. Moore* (*Ib.*, Poetry London, 1950, 79 p., 7/6). — Premier recueil depuis six ans d'un poète dont le *Mercure* a parlé. Toujours la même facilité heureuse, qui est à ses meilleurs moments joie aisée et ironie mêlée de pathétique, avec plus de force et de fondu que précédemment.

The Symbolist Aesthetic in France, 1885-1895, by *A. G. Lehmann* (Oxford, Blackwell, 1950, VIII-328 p.,

25/). — Claudel et Valéry, Yeats et Eliot, George et Rilke, sont, en principe sinon en chronologie stricte, les héritiers de la 2e génération du symbolisme. C'est de la 1re génération, plus connue en général par ses tendances que par ses créations, que traite Lehmann dans ce livre dense, aux analyses perçantes, aux formules nettes. Il aura beaucoup fait, dans sa revue des principes esthétiques de Baudelaire à Gourmont et Dujardin, pour les classer, les clarifier, en retenir ce qui paraît durable (il rejette l'idée de la poésie principe de connaissance). Son travail est un trait d'union entre la philosophie de l'art et l'histoire des idées littéraires.

The **Romantic Imagination,** by *C. M. Bowra* (Oxford Univ. Press, 1950, IV-306 p., 18/). — L'imagination est fondamentale chez les romantiques anglais. Faculté et procédé cognitifs, elle leur ouvre la réalité secrète du monde non par communication directe, mais par la création d'états visionnaires, strictement individuels et momentanés, et dont la grandeur est de ne pas perdre le contact avec le domaine des sens. Voilà l'idée appliquée par l'auteur à Blake, Coleridge, Wordsworth, Shelley (réaction utile, dans ce cas, à des préjugés tenaces), Keats. Ils ont su conserver, au moins un temps (car Coleridge et Wordsworth firent naufrage), cet équilibre que, de diverses façons et surtout par la suite, rompirent Byron, Poe, Swinburne, les 2 Rossetti, à chacun desquels est consacré un chapitre dans la 2e moitié de ce travail construit et suivi à merveille. On discuterait d'ailleurs sur le détail : ce qui est dit de Shelley est plus admissible en soi que relativement à Keats p. ex.? quelque injustice pour Hugo? Mais ce ne sont là que points d'interrogation.

Livres reçus. — *Catalina,* par W. S. Maugham, trad. Claireau (Paris, Plon, 1950, 253 p., 240 fr.). — *La croisière du Cachalot,* par F. Bullen, trad. Dufour (Paris, Sulliver, 1950, 341 p.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 27.5 et 3.6.50. — Série : le Viet-Minh. 27.5 : Consolidation de l'Occident. L'agriculture anglaise. Terre-Neuve et le Canada. Christian Bérard à Londres. La poésie anglaise jusqu'en 1909. 3.6 : Réponse à Schuman. Perspectives du Labour Party. L'Europe et la Ruhr. La stérilisation eugénique. Pour une attitude pacifique. Proust.

The Listener, 25.5-8.6.50. — Séries : Loi et châtiment; Religion et capitalisme (25.5-1.6). L'art en Angleterre, 1700-1840 (25.5-8.6). — 25.5 : URSS et Extrême - Orient. Winnipeg. La duchesse de Marlborough. Peintures indiennes. La poésie anglaise contemporaine. Galuppi et l'opéra-comique. 1.6. : La « bombe » de Schuman. La Macédoine yougoslave. La religion et la nature de l'univers. La Révolution de 1648. Science et métapsychie. L'art à Copenhague. Le compositeur Holst. 8.6 : Allemagne et Occident. Racisme et couleur. Procès soviétiques. Raisons d'optimisme pour la G.-B. 2 ans dans l'Antarctique. Le renne. Berthe Morisot. Wordsworth et la nature. Gide et Claudel. Le compositeur Jenkins.

The American Society Legion of Honor Magazine, Spring, 1950. — Remarquable article de F. Baldensperger sur la conquête des Etats-Unis par Balzac.

Nine, Spring 1950. — Cette jeune revue devient un grand périodique littéraire. Articles sur St. John Perse, R. Campbell, J. C. Ransom, la situation de l'écrivain, W. S. Graham. Nombreux poèmes de haute qualité. Très bel ensemble de plus de 90 p.

The Modern Quarterly, Summer 1950. — Marxisme et éthique. L'évolution de la philosophie idéaliste de Mach à Heidegger. L'avenir de l'économie européenne. Arrière-plan social de la peinture florentine. Voyage au Parnasse américain. Discussion des tests mentaux.

J. V.

CIVILISATION ANTIQUE

BATAILLE AUTOUR DE CICERON. — Entre tant de plaidoyers où la dialectique puissante de M. Carcopino s'attache à élucider divers « secrets » de la littérature ou de l'histoire

romaines, il n'en est peut-être pas de plus vigoureusement ni plus lumineusement construit, de plus tendu par la rigueur d'une démonstration, il n'en est pas où éclate de façon plus complète sa maîtrise des événements des Rome républicaine et impériale, que l'ouvrage qu'il a récemment fait paraître sur les secrets de la Correspondance de Cicéron (1).

La thèse est la suivante : nous ne savons exactement quand ni dans quelles circonstances la correspondance de Cicéron a été éditée; nous ne pouvons songer ni à l'époque d'Auguste ni à celle d'après Tibère; nous sommes ainsi orientés vers l'époque qui suit immédiatement la mort de Cicéron, celle du second triumvirat, et l'on ne peut concevoir qu'à cette date l'édition ait vu le jour sans l'agrément d'Octave. Relisons la correspondance : il nous apparaît qu'elle fut inspirée dans son choix par le désir de dresser contre Cicéron le réquisitoire le plus violent, qu'elle le présente sous les dehors les plus noirs, dans le détail de sa vie privée comme dans ses démarches politiques et qu'elle porte ainsi la marque des raisons de propagande qui en ont motivé l'édition.

Malgré l'ampleur de l'argumentation et l'allure entraînante du plaidoyer, le public savant semble montrer quelque résistance à ces conclusions. Je ne veux point, m'égarant dans un domaine qui n'est pas le mien, prendre part moi-même à la bataille; mais la lecture des thèses adverses, l'examen des attaques et des ripostes a fait naître en moi quelques réflexions que j'indiquerai brièvement.

Toute thèse qui choque les idées reçues suscite d'emblée la méfiance, et ce n'est point à coup sûr une raison de sa fragilité; il a fallu attendre Galilée pour s'aviser que la terre tourne; Doerpfeld, pour constater que les théâtres classiques étaient de simples constructions en bois; Ullrich, pour reconnaître que l'histoire de Thucydide a été composée en deux fois; et il n'empêche que ces savants étaient dans le vrai. Mais ici, la proposition révolutionnaire ne concerne point des faits d'archéologie ou d'histoire; elle se meut sur le plan politique; elle veut rendre sensible une propagande. Or celle-ci, pour être efficace, devait être immédiate. Comment donc les effets n'en ont-ils été reconnus que si tard? Comment l'Antiquité n'a-t-elle fait jamais la moindre allusion au portrait chargé du grand homme qu'on voulait lui proposer? Que penser d'une propagande à retardement qui n'opère que vingt siècles plus tard?

(1) Jérôme Carcopino, *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, Paris, L'Artisan du Livre, 1947; 2 vol. pet. in-8° de 446 et 494 pages.

J'ajoute que toute propagande s'adresse au lecteur moyen; elle ne suppose de sa part ni attention trop soutenue, ni intelligence trop vive; n'était-il donc pas à craindre que le lecteur hâtif ne tirât des invectives contre César, dont la correspondance abonde, une impression défavorable à la cause que le choix systématique voulait défendre? pour voir se dessiner l'homme versatile, passant, suivant les circonstances, de la flatterie au dénigrement et se discréditant lui-même, n'était-il pas nécessaire d'avoir la persévérance de lire de bout en bout? est-il croyable que le propagandiste au service d'Octave et appliqué à la justification de César ait couru le risque de ne pas rencontrer des lecteurs de l'intelligence de M. Carcopino?

Plus d'un critique a retiré de l'étude de M. Carcopino l'impression qu'il avait pris à son compte les termes du réquisitoire qu'il analysait; il s'en est aisément disculpé : en montrant dans la correspondance un choix tendancieux, il dissocie, en principe, l'image vraie de Cicéron de celle que la correspondance fait paraître. Mais je m'explique assez bien que les critiques aient été tentés de les confondre. Le portrait qu'il a tracé d'après ce qu'il appelle « les exigences de sa démonstration » est présenté avec tant de conviction, la cause plaidée avec tant de chaleur qu'on a peine à dégager du réquisitoire les sentiments personnels de l'avocat. Je ne vois nulle part qu'il ébranle les indications des lettres par un témoignage extérieur; plus d'une fois, au contraire, il soutient leurs affirmations de celles d'un autre écrivain. S'il lui advient de comparer les données accablantes de la correspondance aux jugements bienveillants de Plutarque, c'est pour confondre ce dernier, pour critiquer son information, comme si la vérité pure n'était que de l'autre côté. A aucun moment, il ne laisse soupçonner que la versatilité que nous découvrent les lettres écrites au jour le jour et sous l'impression immédiate des événements, ne nous livre pas le fond du personnage, mais son attitude superficielle, ses réactions momentanées et mobiles; il veut en faire émerger l'être intérieur, la personnalité vraie. En sorte que je me demande comment il s'y prendrait pour nous montrer, après son livre, son amitié pour Cicéron, ou simplement que le témoignage que l'on tire des lettres est erroné. Et sans doute son art de l'argumentation lui permettrait-il de construire le plaidoyer avec autant d'élan que le réquisitoire; mais j'imagine qu'il éprouverait quelque difficulté.

Je terminerai par deux remarques de caractère plus général. Je demeure rebelle à l'idée que la correspondance d'un grand écrivain se publie pour des raisons politiques; ou du moins, je

demande qu'en ce cas l'explication la plus simple, celle de sa valeur littéraire, ne puisse entrer en ligne de compte. Or, je vois que Cicéron lui-même avait pensé à la publication; qu'il demande à Atticus de rentrer en possession de la lettre qu'il a écrite à l'historien Lucceius, car, dit-il, « elle est fort belle — *valde bella est* »; il pensait donc que le lecteur en apprécierait les mérites artistiques — ce que M. Carcopino appelle « ses élégances ». J'ai peine à croire que sa présence dans le recueil actuel ait pour objet de le ridiculiser. Si des considérations littéraires entrent en ligne de compte, la position des érudits qui envisagent, pour la publication, l'époque où, les passions politiques apaisées, le jugement esthétique se joue plus librement, reprend toute sa force. Les lettres du grand écrivain auraient, pour avoir été portées à la connaissance de la postérité, le mérite, qui se suffit à lui seul, d'être bien écrites; leur valeur historique interviendrait en seconde ligne; toute considération polémique en serait absente.

Mais il faudrait alors renoncer en partie à la savante argumentation que nous offre M. Carcopino; et cette extrémité chagrinera sans doute ceux qui admirent, comme moi, le talent de l'auteur et prennent plaisir au jeu des mécanismes intellectuels. Mais une brillante argumentation risque de séduire moins par ses résultats que par son propre déroulement et l'on confond aisément l'amour de la vérité et l'amour de la démonstration; ils ne sont pourtant pas nécessairement solidaires : la vérité est l'objet d'une proposition; la démonstration ne cherche qu'à entraîner l'adhésion; elles ne sont pas toujours liées l'une à l'autre. Quand les intellectuels athéniens, à la fin du V[e] siècle, découvrirent la souplesse de l'outil qui s'appelle intelligence et reconnurent son utilité, ils dissocièrent du même coup l'instrument de son objet; ils substituèrent à ce qui est, ce qui sert, et s'appliquèrent à faire triompher les causes mêmes que l'évidence condamnait. Le plus intelligent des poètes tragiques, Euripide, ne résista pas au plaisir d'aller contre la vérité dramatique pour le plaisir des enchaînements logiques; l'émotion tragique y perdit; les amateurs d'idées s'en réjouirent. De même, l'on emporte de ces pages une très haute idée de ce que peuvent les démarches de l'intelligence; leur valeur objective est éclipsée par leur aspect utilitaire; elles veulent prouver plus qu'établir; elles mettent en pleine évidence l'intelligence de l'artisan. Atteignent-elles à la vérité? c'est une tout autre question.

Fernand Chapouthier.

L'enfant d'Agrigente, suivi de **Le Grec et la nature,** par *A.-J. Festugière* (Paris, Plon, Collection « Les îles d'or », 1950; 1 vol. pet. in-8°, 190 pages). — On ne saurait trop recommander à l'attention ces pages charmantes nées d'un très vif amour de la Grèce antique et d'un désir de la faire comprendre. Une suite d'essais consacrés à des sujets divers présentent l'âme grecque au contact de ses paysages et de ses dieux. Euripide, les épigrammes de l'Anthologie, les philosophes y paraissent dans de multiples citations traduites avec goût et sincérité. Le problème des rapports du paganisme et du christianisme y est abordé par endroits. Tout l'ouvrage, qui en est à sa seconde édition, respire une chaude sympathie pour la pensée et la vie antique et le lecteur le plus rebelle ne saurait tarder à la partager.

Pour et contre la poésie, par *J.-J. van Dooren* (Bruxelles, Collection Lebègue, 1948; 1 vol. in-12, 70 pages). — On trouvera groupés dans ce livre, pour la commodité des étudiants en lettres classiques, les extraits du *Pro Archia* de Cicéron et du *Dialogue des Orateurs* de Tacite consacrés à la discussion de la poésie. Les textes sont accompagnés de notes abondantes. Le rapprochement de ces deux textes rarement mis en parallèle prêtera à de multiples observations sur la qualité des arguments, la valeur des points de vue, les variétés d'attitude dues à la différence des époques et des circonstances. — F. C.

HISTOIRE LITTERAIRE

SUR STENDHAL (1). — **De droit ou de fait, le Stendhal-Club existe, et d'une existence plus réelle peut-être que ne le croient ceux qui paraissent le mieux placés pour savoir. Le Stendhal-Club, aujourd'hui, c'est, au moins, le groupe des chercheurs stendhaliens qui s'est formé autour d'Henri Martineau et du Divan. Or il se trouve que les travaux poursuivis à l'écart de ce groupe sont peu nombreux, et qu'en tout cas ils dépendent étroitement de ses communications et de ses éditions. Si Henri Martineau est à Stendhal ce que Marcel Bouteron est à Balzac, les stendhaliens forment probablement une équipe plus homogène que les balzaciens. Pourquoi? Pour deux raisons peut-être, entre vingt autres possibles : parce que la figure d'un Stendhal passionné de lucidité est mieux centrée que celle d'un Balzac sans cesse oscillant entre l'esprit de système et l'emportement poétique (« Pour moi, dit Mme de la Chanterie, la poésie est un certain excès dans le sentiment »), parce qu'aussi, dans un autre ordre, les *Notes stendhaliennes* du *Divan* entretiennent entre les stendhaliens une liaison qui manquait aux balzaciens jusqu'à la création récente de l'excellent *Courrier balzacien.***

(1) Henri Martineau et François Michel : *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, avec contribution de Luigi-Foscolo Benedetto, Ferdinand Boyer, Armand Caraccio, Vittorio del Litto, Pierre Jourda, Pierre Martino; documents inédits. In-16, 276 p., Mercure de France, 1950.
Henri Martineau : *Le Calendrier de Stendhal*, avec la collaboration de Jules Lefranc et de Marion Lièvre. In-8° (15×20 cm), 412 p., Le Divan, 1950.

Les *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club* paraissent quarante-six ans après la première série des *Soirées du Stendhal-Club*, publiée par Stryienski en 1904, et quarante-deux ans après la deuxième série, publiée en 1908 par Stryienski et Arbelet. En 1908 aussi avaient paru les *Plus belles Pages de Stendhal*, choisies par Paul Léautaud. Les trois volumes étaient édités par le Mercure de France à une époque où il y avait encore quelque audace à reconnaître en Stendhal un de nos grands hommes, et même, plus simplement, un de nos grands écrivains; ils ont été pour beaucoup (en particulier le recueil de Léautaud) dans le mouvement qui depuis a pris tant d'ampleur. Le livre que présentent aujourd'hui, sous la même couverture jaune du Mercure, Henri Martineau et François Michel vient renouer une tradition ancienne.

Il réunit douze études. Les unes apportent des inédits : des notes prises par Stendhal en 1803 alors qu'il lisait la *Littérature* et *Delphine* de Mme de Staël (et c'est alors que naissent certaines de ses idées sur Shakespeare, et peut-être même que s'ébauche en lui le thème de *Racine et Shakespeare)*, un long fragment, datant de 1805, du journal de Crozet (on y voit bien clairement comment à cette époque les apprentis-écrivains *pensaient théâtre* comme ils devaient plus tard *penser roman :* Beyle, et Balzac après lui, dans leur jeunesse, n'imaginaient pas d'autre début qu'à la scène), douze lettres écrites par Stendhal, de 1825 à 1827, à « l'agent littéraire » Moore qui lui servait d'intermédiaire pour sa collaboration au *New Monthly Magazine* (les commentaires de François Michel, à ce propos, sur l'attitude de Beyle envers Cuvier, sur sa passion de la clandestinité,. sur les services qu'il a rendus sans le savoir à la propagande britannique contre la France sont de l'intérêt le plus vif). Quatre chapitres font le point des rapports de Stendhal avec Musset, avec Canova, avec ses amis de Civita-Vecchia, avec Mérimée. Deux autres décrivent en lui le cosmopolite et celui que le cinéma a si étrangement malmené. Et, pour équilibrer la préface où sont présentées historiquement les activités du Stendhal-Club, le chapitre final livre le procès-verbal d'une séance consacrée par le Club à l'examen de l'épigraphe des *Promenades dans Rome*.

En dehors de ce texte, anonyme, et de la préface, signée H. M. et F. M., trois de ces études portent les initiales d'Henri Martineau et quatre celles de François Michel. Deux de celles-ci doivent être signalées à part : *Bathilde Curial* et *Les Alibis de Stendhal.* Elles apportent des lumières nouvelles, la première sur les côtés tendres et délicatement sensibles de Beyle, la seconde sur ce qu'il y avait en lui de farouche. Pendant longtemps a régné la doctrine de sa

sécheresse et de sa dureté. Puis on n'a plus vu en lui que l'amant passionné et le peintre des figures de femmes les plus exquises de notre littérature romanesque (en quoi pèche et excelle, par exemple, le *Stendhal Romancier* de M. Bardèche). Or Stendhal n'est pas l'un ou l'autre; il est à la fois l'un et l'autre et probablement l'un par l'autre. On le retrouve donc dans les *Nouvelles Soirées* avec toute sa difficile complexité : non pas en vertu de quelque parti pris, mais parce qu'il était ainsi. Il semble, en effet, que dans les statuts du Club, codifiés ou tacites, figure l'obligation de s'en tenir aux faits. On les discute, on les commente, on les éclaire : on ne les interprète pas. Les membres sans doute peuvent avoir leur opinion ou leur jugement, mais ils tiennent à rester historiens. Et c'est ce qui donne à leurs travaux un surcroît de valeur pour les lecteurs qui, sans souci d'érudition, voient en Stendhal un maître d'humanité : ce chemin est le seul qui permette d'approcher un peu plus près de cet homme énigmatique, et d'entrevoir un peu mieux ce qu'il fut vraiment.

Aussi faudra-t-il dorénavant regarder comme la base de toute bibliographie stendhalienne le *Calendrier de Stendhal* qu'Henri Martineau publiait — et cette fois dans sa propre maison du Divan — en même temps que paraissaient les *Nouvelles Soirées*. Ce gros livre a pour ancêtre, selon l'auteur lui-même, le § 7 de l'Appendice des *Plus belles Pages*. Paul Léautaud, sous le titre « Les Itinéraires de Stendhal », y a tenté pour la première fois de dresser, année par année, la liste « des villes par lesquelles passa Stendhal au cours de son existence ». Le propre de ce travail, qui occupe à peine une dizaine de pages (on en compte près de 400 aujourd'hui dans le *Calendrier* : l'écart des deux chiffres donne la mesure des résultats acquis en quarante et quelques années), était sa précision et l'absence de tout bavardage; des dates, des noms, des références. Henri Martineau, peu après, reprenait lui-même l'idée, et donnait en 1912 un *Itinéraire de Stendhal* qu'il juge maintenant « aussi fautif qu'incomplet ». Sans cesse remanié et complété, *l'Itinéraire* est devenu le *Calendrier*. C'est une chronologie, qui résume l'état présent de nos connaissances sur la vie de Stendhal.

Un chapitre par année. En tête de chaque chapitre, un court exposé d'ensemble, et, s'il y a lieu, des plans donnant les emplacements exacts des logis occupés par Stendhal. Ensuite les faits, par ordre chronologique, et pour chacun d'eux la référence. A la fin un index des noms cités : noms de personnes, noms de lieux, titres d'œuvres. C'est tout. C'est le résultat de quarante ans de travail. C'est un instrument désormais indispensable. Et c'est

un monument. Il consacre définitivement une méthode nouvelle à laquelle il faut souhaiter que l'on vienne de plus en plus. Il n'y a pas de manière plus stricte, plus juste, plus droite, plus honnête de fonder une étude quelconque. Pas de phrases. Les faits qui portent tout, établis avec le maximum de critique. Il ne reste plus qu'à suivre le modèle; qui le fera, par exemple, pour Balzac?

S. de Sacy.

BALZAC

Lettres à l'Etrangère, t. IV, 1846-1847, par *H. de Balzac;* in-8 (16 × 25 cm), 386 p. (Calmann-Lévy). — Le premier volume, 1833-1842, a paru, sauf erreur, en 1899; le deuxième, 1842-1844, en 1906; le troisième, 1845 - 1846, en 1935. Faut-il s'armer de patience pour attendre le cinquième et dernier? Mais par quel excès de modestie ne voit-on pas paraître le nom de Marcel Bouteron? Ce monument, cette publication capitale ressemble à la *Correspondance* de Baudelaire : il n'y est apparemment question que d'argent (et de bric-à-brac); fort peu de littérature. Et pourtant, de tous les livres posthumes de Balzac, celui-là est le plus important, de loin, et le plus révélateur. Que fut au juste Mme Hanska? Le livre de Pierre Descaves, qui fait le point, ne la rehausse pas; mais entre la femme « historique » et celle qu'aima Balzac, il y a un monde; il n'est pas sûr que sans elle Balzac eût été tout à fait ce qu'il fut : ces *Lettres* sont la meilleure et peut-être la seule réponse de Mme Hanska à l'histoire; elle suffit.

Mademoiselle du Vissard *ou la France sous le Consulat,* par *Honoré de Balzac,* notice du Vicomte de Lovenjoul, avant-propos de Marcel Bouteron, texte établi par Pierre-G. Castex; in-16, 96 p., tirage limité à 1.107 ex. (José Corti). — Des découvertes d'une telle importance sont extrêmement rares. Il s'agit du premier chapitre d'un roman entrepris par Balzac en 1847, situé par lui près de Pontorson, en 1803, et qui devait faire suite aux *Chouans*. Cet inédit ne compte pas seulement par sa longueur — une quarantaine de pages —, mais par son état déjà très poussé : c'est au moins une quatrième rédaction. Du plus grand Balzac : et par l'allure de cette exposition, et par les thèmes qui s'y mettent en place. L'édition doit faire date.

Balzac, *le roman de sa vie,* par *Stefan Zweig,* trad. Fernand Delmas; in-8, 472 p., 7 h.-t., 750 fr. (Albin Michel). — S. Zweig a travaillé à ce livre pendant plus de dix ans, et il est mort avant de l'avoir tout à fait achevé. C'est l'éditeur du texte original et son ami, Richard Friedenthal, qui, d'après les dossiers conservés, en a terminé la mise au point. Ce qu'il y avait de tempétueux dans le génie de Balzac convenait particulièrement au talent de Zweig, qui voyait là son grand œuvre. Non sans raison. De menues erreurs sur des détails infimes ne diminuent pas, en fait, la valeur d'un livre qui est tout autre chose qu'un ouvrage d'érudition. Tout autre chose aussi qu'une vie romancée. C'est une évocation qui, fondée sur une documentation étendue, vise à restituer dans son mouvement vital l'existence de l'homme et du romancier — qui, ici, ne font qu'un. Il s'agit incontestablement d'un livre de premier plan, fort juste de ton dans l'ensemble, très ardent, très animé : une des meilleures introductions à la connaissance de Balzac. Il s'adresse à un public moins averti que la *Vie* d'André Billy, qui à côté de lui garde toute son importance. Traduction digne du livre.

La vie privée de Balzac, par *Jules Bertaut;* in-16, 256 p., 300 fr. (Coll. « Les vies privées », Hachette). — Limité à une « vie privée », ce livre souffre un peu du voisinage du plus ambitieux *Balzac* de Stefan Zweig. Mais il est honnête, sérieusement documenté, fort vivant, — digne enfin de son auteur, qui se retrouve ici dans son époque de prédilection.

Les Cent-Jours de M. de Balzac, par *Pierre Descaves;* in-16, 248 p., 300 fr. (Calmann-Lévy). — Ces Cent-Jours sont ceux que Balzac passe à Paris entre le moment où il rentre d'Ukraine marié enfin avec Mme Hanska, et le 18 août 1850 où

il meurt. Pour l'essentiel, le livre est fait — et d'une manière fort vivante — de « l'affaire Hanska » : l'attitude et la conduite de la nouvelle Mme de Balzac à la mort du romancier et pendant les 32 ans qu'elle lui survécut, et, rétrospectivement, avant le mariage. Quel procès! On en trouvera ici toutes les pièces, largement présentées, largement commentées. Et à cette occasion on trouvera aussi sur le Vicomte de Lovenjoul un chapitre qui n'est pas le moins curieux du livre.

Les idées de Balzac d'après la Comédie humaine, par *Geoffroy Atkinson;* in-16, 5 vol., 112, 116, 116, 116 et 136 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — Etrange entreprise. M. G. Atkinson, de Amherst College (Massachussets), a relevé dans la *Comédie humaine* les passages traduisant les idées de Balzac sur la psychologie, les passions, la physiologie (t. I), sur les mœurs, l'histoire, la métaphysique, la philosophie, les sciences naturelles, l'enfance et l'éducation (t. II), etc. Et avec un grand soin critique d'ailleurs, il publie ces fiches classées. Du moins pouvait-on espérer trouver là un utile dossier, et un gain de temps pour les chercheurs. Or ce Balzac transformé en auteur de maximes apparait comme un grand sot, dont il ne reste rien. D'où il résulte que, suivant le précepte du *Chef-d'Œuvre inconnu*, le romancier ne méditait que les pinceaux à la main; c'est-à-dire qu'il est impossible de séparer sa « pensée » de ses romans : il pensait *dans* l'œuvre. Détachées du monde romanesque et du mouvement romanesque, ses « idées » meurent et pourrissent. Une boucherie. — Dommage; car on dit qu'il se prépare actuellement en Amérique de grands travaux balzaciens : cette expérience-ci est bien décevante.

Balzac dans le monde, numéro spécial de la *Revue de littérature comparée* (avril-juin). — D'abord, une présentation d'ensemble de J.-M. Carré : *Balzac dans le monde.* Puis : *L'étape maîtresse de Vienne dans la carrière de Balzac*, par F. Baldensperger; *La fortune de Balzac en Angleterre*, par S. Monod; *Balzac aux Etats-Unis*, par M. Jones; *Balzac et le vérisme italien*, par P. Arrighi; *Balzac au Danemark*, par M. Gravier; *Balzac et la littérature hollandaise*, par J. Tielrooy.

Les circonstances ont fait que l'Allemagne et la Russie manquent au tableau; deux chapitres qui eussent été peut-être les pièces maîtresses du recueil.

Faute de place, nous ne pouvons pas citer le détail des *Notes et documents*, qui sont pourtant d'un intérêt vif. Signalons pourtant, présentée par S.-R.-B. Smith, une correspondante inédite de Balzac et de Miss Patrickson. Cette dernière se fit complice de la supercherie de Mme de Castries qu'elle dénonça ensuite. Ses lettres sont curieuses.

Bulletin du Bibliophile (1950, n° 2). Philippe Bertault, qui avait déjà identifié le chanoine de la Berge, confesseur de Mme de Mortsauf, apporte de nouvelles précisions sur ce personnage transporté de la réalité dans le *Lys* sous son véritable nom.

Le Courrier balzacien (n° 6). — Parmi les études, informations, renseignements bibliographiques qui font le prix de cette excellente publication, il faut signaler particulièrement : *Balzac à Cherbourg* par Marcel Allix (précisions sur le voyage de 1822), *L'hystérie de Wanda de Mergi* par le Dr Fernand Lotte (en marge de *L'Envers de l'Histoire contemporaine*) et *Les mondes fermés, asiles du bien* par Jean Chaillet (en marge de *L'Envers*, du *Médecin de Campagne* et du *Curé de village*). — En hors-texte, une caricature inédite représentant Balzac en 1835.

TEXTES

Collection « Textes littéraires français » (Droz à Genève, Giard à Lille). — On a souvent attiré ici l'attention du lecteur sur ces publications qui se recommandent par la sûreté des textes, par l'appareil critique, par l'ensemble des éclaircissements : introductions, glossaires, notes, etc. Chaque volume est un instrument de travail fort sérieux pour les étudiants et les spécialistes; et cependant le commentaire se garde d'étouffer le texte, et se contente de jeter sur lui toutes les lumières nécessaires.

C'est donc cette édition du *Neveu de Rameau* que pourra rechercher l'homme cultivé qui, bien qu'étranger à l'érudition, appréciera les 90 pages d'introduction et les 220 pages de notes, appendice, lexique et bibliographie qui encadrent les 110 pages du texte. Ce travail est dû à M. Jean Fabre.

M. Fernand Desonay fait précéder d'une étude de 30 pages, où se trouvent mis au point les problèmes qu'elle pose, la *Deffense et Illustra-*

tion de la Langue francoyse. Edition précieuse : c'est, à l'occasion du quatrième centenaire, et tiré à 1.000 exemplaires, un fac-similé de l'édition originale de 1549.

M. Mario Roques et Mme Marion Lièvre donnent de *Mélite* une édition critique basée sur le texte de la première édition (1633). Dans son Avertissement M. Mario Roques souligne les raisons qu'on a aujourd'hui de se détourner, pour les premières pièces de Corneille, des dernières éditions publiées de son vivant. *Clitandre* a déjà paru, d'autres pièces suivront *Mélite :* cet effort est essentiel à la rénovation du vieux Corneille qui s'accomplit sous nos yeux.

Collection du Flambeau. — Nous avons déjà signalé le remarquable effort que représente cette collection, où un éditeur (Hachette) réussit à donner pour un prix modique (200 fr.) de forts volumes, bien imprimés, sur bon papier, reliés, où les textes classiques sont présentés à larges traits par un critique ou écrivain réputé, et éclairés d'une annotation suffisante et même abondante.

Les derniers volumes parus sont les suivants : *Les Caractères* de La Bruyère (préface d'Henri Queffélec, glossaire et notes d'Henri Bénac, 384 p.), *Théâtre* de Beaumarchais (préface de Gérard Bauër, notes de René Sers, 314 p.), *Lettres* de Mme de Sévigné (préface de Mme Saint-René Taillandier, notes d'Olivier Maisani, 320 p.), *Poésies* de Victor Hugo (préface de Marcel Arland, notices et notes d'Henri Chabrol, 2 vol. de chacun 320 p.; il y a lieu de signaler particulièrement ce dernier recueil, dont la publication a coïncidé avec l'entrée de l'œuvre de Hugo dans le domaine public).

De Victor Hugo, pour son entrée dans le domaine public, la collection des « Classiques Garnier » publie 4 volumes de poèmes : *La légende des Siècles* en 2 vol., *Les Feuilles d'Automne* et *Les Chants du Crépuscule* en 1 vol., *Les Voies intérieures* et *Les Rayons et les Ombres* en 1 vol. Les avant-propos et les notes placés par M. André Dumas en tête et à la suite de chaque œuvre composent un ensemble d'éclaircissements précis et vivants.

Contes de France et de Terre Sainte *aux XIIe et XIIIe siècles par un Ménestrel,* choisis, traduits et commentés par *Henri Longnon;* 14 × 19 cm, 196 p. (« Collection Delphica », IAC, Lyon). — C'est du Ménestrel de Reims qu'il s'agit, dont les histoires, publiées en 1837 et 1876, n'avaient jamais été translatées en français moderne. Ce choix de contes est bonhomme, malin, vif et charmant.

De la République, extraits, par *Jean Bodin;* in-16, 120 p., 2.000 ex. (Coll. « Le Jardin du Luxembourg », Librairie de Médicis). — Bien que le choix ne soit pas fait sans arrière-pensée partisane, on aura plaisir à trouver dans ce charmant petit livre quelques textes d'un précurseur de la pensée politique souvent allégué et bien rarement lu.

Poésies de ***Sponde,*** publiées par Alan Boase et François Ruchon; 13 × 20 cm, 324 p. (Coll. « Les Trésors de la Littérature française », Pierre Cailler, Genève). — Deux parties, dans un élégant et précieux volume, sensiblement égales; la première, historique, critique et bibliographique, contient principalement une biographie de Sponde par François Ruchon et une étude sur son œuvre poétique par Alan Boase; les *Poésies* de Jean de Sponde forment la seconde. — Souhaitons le succès qu'il mérite à un livre qui s'efforce après les essais peu fructueux auxquels nous assistons depuis quelques années — de remettre Sponde à sa juste place.

Le « Discours sur les passions de l'amour » ne serait donc pas de Pascal, mais de Charles-Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye et de Sourdis. Impossible de résumer en quelques lignes l'argumentation de M. Louis Lafuma, qui publie à la fois (chez Delmas) le *Discours* accompagné d'une annotation et d'un commentaire où l'on retrouvera la précision scrupuleuse de ses travaux précédents, et un mince opuscule où il expose les raisons qu'il a de l'attribuer à d'Escoubleau. Son argumentation minutieuse impressionne; et une fois de plus, les pascalisants auront à compter avec les recherches et les découvertes d'un érudit à qui déjà ils doivent tant.

De Flaubert voici deux recueils inédits. L'un, *Lettres à Raoul-Duval* (in-16, 320 p., 390 fr., Albin Michel), ajoute à la *Correspondance* déjà si riche, et si éloignée encore d'être publiée au complet. Une préface d'Edgar Raoul-Duval sur le destinataire et un commentaire suivi de Georges Normandy éclairent ces lettres qui, selon ce dernier, « n'ajouteront rien » à la gloire de l'écrivain, mais serviront à préciser sa biographie.

Très important en revanche est le *Flaubert et ses projets inédits* de Marie-Jeanne Durry (14×19 cm, 416 p., Nizet). C'est l'édition, l'étude critique et historique et le commentaire de trois carnets de notes de Flaubert datant de 1862 à 1879. Il faudrait rendre compte longuement et des documents et des analyses. L'ensemble se situe au point d'où l'on peut mesurer à la fois le bouillonnement des projets de Flaubert, ses idées sur son œuvre, la cristallisation qui se fait en lui — et le fardeau qu'est chaque fois pour lui la réalisation. C'est dire que tout le problème de la création littéraire chez Flaubert est ici ramassé : ici donc se trouve tout le problème Flaubert.

La Vie littéraire, 5e série, par *Anatole France,* avertissement de Jacques Suffel; in-16, 364 p., 550 fr. (Calmann-Lévy). — France avait donné au *Temps* quelque quatre cents articles, et ses quatre séries de la *Vie littéraire,* publiées de 1888 à 1892, n'en avaient repris que cent quarante environ. D'autres fragments nourrirent plusieurs autres livres (notamment le *Jardin d'Epicure*). M. Jacques Suffel a recueilli parmi les inédits les trente-six articles qui forment ce volume-ci. Et c'est une heureuse surprise; car il est au moins l'égal des précédents. Bien sûr, les jugements se ressentent souvent de l'homme et de l'époque (encore qu'on eût attendu pis sur Baudelaire ou Mallarmé). Mais quelle aisance et quelle élégance, quel art de la décontraction, et quelle leçon de maintien! Encore une fois, le dernier mot n'est pas dit sur France : cette expérience-ci est concluante.

PÉRIODIQUES

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, t. XII-2 (Droz, Genève). — Parmi les travaux et les documents qu'apporte ce nouveau fascicule d'un recueil souvent signalé ici, signalons, de V.-L. Saulnier, *Diverses amitiés de Maurice Scève :* complément à la thèse si importante sur Scève que l'auteur a publiée dernièrement.

Bulletin du Bibliophile (1950, no 2). — V.-L. Saulnier : *Problèmes d'attribution concernant Maurice Scève et ses sœurs* (complément à l'importante thèse de l'auteur sur Scève). — André Vial : *Mise au point* (au sujet de la bibliographie de Maupassant).

Revue des Sciences humaines (*Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation*) (Lille) juillet-décembre 1949. — Au moment où s'accumulent les signes avant-coureurs d'un puissant renouveau du baroquisme, ce numéro spécial sur le baroque doit susciter chez les lettrés une attention particulière.

Un sommaire fort riche réunit les titres suivants : *Propositions sur le baroque et la littérature française* par Marcel Raymond, *Les larmes de Saint-Pierre, poème baroque* par Raymond Lebègue, *Poètes anglais et français de l'époque baroque* par Alan M. Boase, *Baroque ou classicisme?* par Victor L. Tapié, *Note sur le baroque méridional* par André Chastel, *Baroque et préciosité* par Antoine Adam.

Revue de Littérature comparée (janvier-mars 1950). — R. Lebègue : *La Comédie italienne en France au XVIe siècle,* mise au point générale qui fait apparaître une influence plus forte que celle de la comédie antique, surtout à partir de 1571. — V. Cerny : *Les origines européennes des études baroquistes;* à rapprocher du numéro spécial de la « Revue des Sciences humaines » signalé d'autre part. — Z. L. Zalleski : *Le théâtre de Jules Slowacki et le problème des personnages étrangers.*

Parmi les « Notes et documents », citons *Maurice Scève et l'épitaphe à Laure,* de V.-L. Saulnier, complément à un chapitre de sa thèse.

MEDECINE

PHYSIOLOGIE. — La médecine, pour une très grande part, est basée sur la Physiologie : étudiant les organes dans leurs propriétés fonctionnelles, dans leur vie propre, c'est elle qui permet de connaître et d'apprécier leur état, leurs lésions et, par le

fait, de discriminer l'état de santé de l'état de maladie et de guider la clinique et la thérapeutique.

Ce fut le domaine de Claude Bernard qui a jeté les bases de la médecine expérimentale. Digne successeur de cet illustre savant, le Professeur Binet, doyen de la Faculté de Médecine, est non seulement lui-même un grand savant, mais il est aussi un apôtre : il a, pour la Physiologie, la prédilection qu'on peut ressentir pour son enfant — ce qu'elle est un peu par les progrès qu'elle lui doit — et il voudrait la faire partager par tous.

Déjà, l'an dernier, parmi les questions les plus importantes, il a publié un état, dans le monde, des travaux qui les concernent; cette année, dans *Regards sur l'organisme vivant* (1) à qui, soulignons-le, il donne comme sous-titre « Invitation à la Physiologie », indiquant bien ainsi le but qu'il poursuit, il expose les travaux faits dans son laboratoire, aperçu fournissant la matière de tout un volume. Ecrit avec la facilité, la clarté et la précision qui sont la marque de cet auteur, ce livre ouvre des horizons immenses à quiconque est curieux des phénomènes biologiques, et il ne peut qu'inciter le lecteur à suivre attentivement les travaux qui se poursuivent dans cette branche.

Si nous pénétrons avec lui dans le pays des merveilles où il nous convie, même en nous cantonnant dans les premiers chapitres qui traitent des problèmes sanguins et circulatoires, nous sommes saisis d'admiration devant les données qui nous sont exposées et qui nous font toucher du doigt l'ordonnance admirable de cette organisation. S'agit-il de l'état de veille ou de l'état de sommeil anesthésique, les globules rouges sont différemment dosés, suivant parallèlement la réduction de l'activité musculaire et des échanges respiratoires, s'équilibrant ainsi exactement aux besoins d'oxygène. De même, la polyglobulie se manifeste dans tous les cas où l'oxygène est raréfié, altitude, asphyxie, et la réciproque est vraie : une atmosphère sur-oxygénée détermine une diminution correspondante du taux des globules rouges et, bien entendu, ce taux redevient normal quand les conditions le redeviennent elles aussi. Ainsi donc « la valeur respiratoire du sang est une qualité qui s'adapte aux besoins de l'organisme. »

S'agit-il d'une diminution de ces précieux globules rouges à la suite d'une hémorragie? Aussitôt la masse sanguine tend à se reformer : une partie du liquide lacunaire qui baigne les tissus passe dans les vaisseaux et le sang en réserve dans certains organes, le foie, l'intestin et surtout la rate est mobilisé et cette dernière envoie dans le sang les hématies accumulées dans ses mailles. Ainsi se réalise une véritable auto-transfusion et, en même temps, se manifeste une hypercoagulabité sanguine qui tend à arrêter l'hémorragie.

L'organisme vivant réagit donc spontanément contre ses déper-

(1) Gallimard, Paris, 1949.

ditions sanguines, tend à réparer ses pertes et à se régénérer. Comme le disait Claude Bernard, dans des notes reproduites par l'auteur, « la saignée favorise la réparation organique. » Par le fait, se trouve un peu réhabilitée cette opération thérapeutique tant vantée jadis, tant décriée depuis : sa faveur tenait vraisemblablement à la constatation de cas « de réparation organique »; mais il en fut fait un tel abus qu'il s'ensuivit une défaveur qui, à la lumière des travaux actuels, apparaît peut-être excessive.

La suite des chapitre augmente encore notre émerveillement, notamment en ce qui concerne la thermorégulation qui permet de supporter des variations de température dans des limites assez étendues. Là aussi l'organisme se montre capable de réaliser sa propre défense qui n'est pas moins précieuse et admirable que la régénération du sang.

●

A travers ces pages, l'organisme vivant n'apparaît pas comme une combinaison fortuite d'éléments divers ayant chacun leur vie propre elle-même déjà remarquablement organisée; ces éléments sont intimement liés les uns aux autres, solidaires dans leurs actions qui concourent toutes à une fin qui est la vie de l'ensemble. C'est ainsi que se réalise entre les organes et les fonctions un équilibre qui constitue essentiellement l'état de santé.

Cependant, si un organe est déficient, il se peut que l'équilibre ne soit pas rompu et que, de son seul fait, cette déficience ne détermine pas l'état de maladie : une solidarité nouvelle intervient, d'autres organes suppléent dans une certaine mesure à l'insuffisance et l'équilibre se trouve rétabli; c'est le cas de la régénération sanguine et de la thermo-régulation qui, entre autres phénomènes du même ordre, constituent une auto-défense de l'organisme, contribuant ainsi à la même fin que chacun des éléments en soi.

L'organisme est peut-être une machine, mais c'est une machine organique qui tire de cette qualité des possibilités particulières et une élasticité qui est la condition même de ses possibilités d'adaptation. Cette machine, statique dans sa composition, possède au point de vue fonctionnel un dynamisme qui ne se limite pas à chacun des éléments qui la composent : ce dynamisme est parfaitement réglé et dirigé dans le sens utile sous l'influence de la sensibilité organique qui fait non seulement participer toutes les parties à la vie de l'ensemble, mais aussi fait jouer à certaines un rôle compensateur lors de la carence de certaines autres.

Si donc on est saisi d'admiration devant la perfection de chacun des organes, on l'est encore bien davantage à voir le merveilleux enchaînement des fonctions, la liaison remarquable entre certaines, l'importance des mécanismes régulateurs et leur déclanchement

en quelque sorte automatique pour la conservation et la bonne marche d'une machine si perfectionnée.

L'auteur de *Regards sur l'organisme vivant* s'est cantonné dans l'exposition des faits et de leurs causes immédiates; mais à lire son livre on ne peut s'empêcher de penser que le déroulement aussi régulier et aussi constant de ces phénomènes dans un but bien défini, ne saurait vraisemblablement être fortuit et conduit tout naturellement à la notion de finalité.

A. Herpin.

Les Jumeaux, par *M. Lamy* (Corrêa). — Après un exposé historique qui nous montre les jumeaux alternativement comme bénéfiques ou maléfiques, ce livre expose fort clairement les conditions dans lesquelles se produisent les naissances gemellaires : issus soit de la double fécondation d'un même ovule, soit de celle simultanée de deux ovules, les jumeaux sont essentiellement différents dans l'un et l'autre cas : similitude absolue dans le premier, relative dans le second. On peut considérer, en somme, que les vrais jumeaux sont ceux issus de la double fécondation d'un même ovule (monozygotiques), les dizygotiques n'étant en fait que des frères ou des sœurs du même âge n'ayant en commun qu'une partie du patrimoine héréditaire. Cette particularité détermine des différences fort importantes entre les uns et les autres tant au point de vue des questions d'hérédité que de l'étiologie de diverses affections; les monozygotiques ont tendance à contracter les mêmes maladies. Leur étude permet des observations fructueuses et de résoudre des problèmes délicats. La vitalité des jumeaux est moindre que celle des enfants uniques du fait de la gêne qu'ils ont éprouvé *in utero* et leur taux de mortalité est sensiblement plus élevé.

Equipe chirurgicale, par *M. Cazenove* (Cahiers du nouvel humanisme). — Souvenirs pénibles de la dernière guerre; puis la débâcle et la délivrance douloureuse dans une ville martyre.

Livres reçus. — *Encyclopédie des connaissances sexuelles*, par Costler et Willy (Office de centralisation d'ouvrages).

PHILOSOPHIE

INSTINCT, INTELLIGENCE, RAISON...

« Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée... »
(La Fontaine. *Fables.* X, 1)

Notre ami Marcel Roland, après tant de patientes obsrvations sur le monde animal — et plus spécialement sur le monde des Insectes — vient de publier un beau livre (enrichi de magnifiques photographies par Pierre Auradon) : *Parmi les Insectes et devant la Nature* (1).

(1) Durel, Paris, 1950. Prix : 900 fr.

Il y résume, en quelque sorte, les données essentielles contenues dans une dizaine de volumes qu'il a déjà consacrés à cet inépuisable sujet (2). Il le fait avec cette gracieuse bonhomie, cet amour de la Nature, cette poésie simple qui sont dans sa manière et qui s'unissent chez lui à beaucoup de savoir.

Mon propos n'est certes pas d'analyser un tel ouvrage. Moins encore de le discuter sur quelque point que ce soit. J'y ai pris trop de plaisir. Mais il incite à philosopher...

Instinct, intelligence, raison, trois notions qu'il convient de soigneusement distinguer pour éviter les obscurités et les confusions. Quand Descartes paraît couper le monde en deux, mettant d'un côté la *res extensa*, de l'autre la *res cogitans*, il définit l'âme uniquement par la pensée rationnelle. Qu'il ait voulu, par voie de conséquence, ne voir dans les Animaux que de pures « machines », on l'a dit, on l'a répété, — aussi bien pour adopter la thèse que pour la combattre. Pourtant, ses conceptions sont moins sommaires. Flourens ne s'y est pas trompé; il cite, à cet égard, un passage significatif, tiré de la Correspondance du grand philosophe : « Il faut remarquer que je parle de la *pensée*, non de la vie et du sentiment; car je n'ôte la vie à aucun animal... Je ne leur refuse pas même le sentiment, pour autant qu'il dépend des organes du corps. Ainsi, mon opinion n'est pas si cruelle aux animaux... »

Transposée en langage moderne, l'idée de Descartes s'énoncerait à peu près comme suit : tout ce que nous appelons le psychisme animal est de nature purement biologique; comme tout ce qui n'est pas, chez l'Homme, la raison proprement dite.

C'est bien dans cette direction que se sont engagées les recherches scientifiques en psychologie animale, dès la fin du XIX[e] siècle. On a disloqué l'ancienne notion globale et simpliste d'*instinct*. On a voulu faire l'économie de cette propriété indéterminée, sorte d'intermédiaire entre le réflexe et l'intelligence, à moins (on ne sait au juste) que ce n'en soit le contraire. « Quand nous voyons, dit la Logique de Port-Royal, un fait dont la cause nous est inconnue, nous nous imaginons l'avoir découverte lorsque nous parlons de *vertu* ou de *faculté*... Certains vous diront qu'il y a dans les artères une vertu pulsifique, dans l'aimant une vertu magnétique, dans le séné une vertu purgative... Et voilà le problème fort commodément résolu... »

Le verbalisme est de tous les temps. On commence par mettre une étiquette sur un groupe de phénomènes complexes, phéno-

(2) Aux édit. du Mercure de France.

mènes dont l'analyse serait longue, difficile, peut-être incertaine. Après quoi, s'interrogeant sur la « cause », on lit ce qui est écrit sur l'étiquette. Reste à savoir si cette remarque ne vaudrait pas contre l'emploi du mot *Raison*, quand on prétend désigner par là une « faculté » innée, un « instinct » d'un genre spécial... qui nous permettrait de raisonner.

Mais quoi! Il faut bien se servir de mots. L'essentiel est de n'en être pas dupe. Marcel Roland sait, à n'en pas douter, quand il nous décrit les mœurs des Insectes, que maint problème reste entier, dont celui de la *mémoire spécifique* et de l'évolution possible des conduites animales, qui poserait à son tour la question si controversée de l'hérédité des caractères acquis. Mais il a choisi d'être historien, biographe, pour ainsi dire, en même temps que peintre et « ami » des Insectes. C'est sa passion. Passion fort innocente, à tout prendre, et même bienfaisante, puisque cela nous vaut d'attachantes lectures.

●

Dans les grandes lignes, ce que l'on peut continuer à nommer commodément l'instinct se caractérise par sa fixité relative, par sa spécificité : chaque Espèce garde son comportement particulier et cette sorte d'automatisme minutieusement réglé, qui donne une impression saisissante.

Si nous sommes surtout attentifs aux comportements *extérieurs* de l'Animal, c'est que nous y pousse l'anthropomorphisme, l' « Einfühlung », la sympathie (au sens bergsonien). Elément essentiel de la poésie, cette intuition analogique n'est déplaisante que si elle dogmatise, si elle s'érige en théorie...

Mais, pensons-y : quand nous regardons une Araignée tissant sa toile, un Insecte capturant sa proie, que devons-nous admirer le plus? L'adroite précision de ses gestes... ou la *structure* même de l'Animal? Tout cela, en réalité, ne fait qu'un, pour qui sait voir au fond des choses. Et c'est alors l'immense phénomène de la *Vie*, dont nous aurions tort de ne retenir que les seules manifestations spectaculaires. Il faudrait ne s'étonner de rien. Ou bien s'étonner de *tout*. La construction des pattes ravisseuses de la Mante religieuse doit nous émerveiller autant que la façon dont elle s'en sert. Et ce n'est pas Marcel Roland qui me démentira sur ce point.

La Mettrie, qui nous est ordinairement présenté comme le fondateur du matérialisme français au XVIII[e] siècle, écrivit — nul

ne l'ignore — ***l'Homme-machine*** **(1748). Il allait, en somme, jusqu'au bout de la thèse cartésienne des « animaux-machines ». Ce que l'on oublie trop, c'est qu'il publia aussi *les Animaux plus que machines* (Berlin, 1755). Et ce singulier « matérialiste » croit voir de la vie psychique partout, jusque dans le végétal et l'inorganique. Préludant à Henri Bergson, il décrit dans *l'Homme-plante* une véritable « Evolution créatrice » où se trouvent, par anticipation, les thèses majeures de notre grand métaphysicien. Avec, en moins, la magie du style...**

Au fond, ce que cherche à décrire La Mettrie, c'est ce que Bergson nommera *l'Elan vital*, l'un des synonymes de l'instinct.

Or, si de nombreuses espèces animales sont « douées », comme l'on dit, de ces automatismes souvent très compliqués et très merveilleux, nous n'en assistons pas moins parfois à un phénomène *d'un autre ordre*, plus émouvant peut-être, à certains égards : *l'intelligence*.

Définissons vite ce terme, pour ne laisser place à aucune équivoque : il s'agit de *l'adaptation à une situation nouvelle*. Tantôt, cela ne dure que l'espace d'un éclair; tantôt c'est plus durable et plus fréquent, selon les Familles, les Espèces, voire selon les Individus, à l'intérieur d'une même Espèce. Chez certains Vertébrés supérieurs, il se réalise de véritables prouesses, et l'équivalent de ce que l'on appellerait, chez l'Homme, des inventions. C'est le cas, par exemple, pour les Chimpanzés étudiés par Koehler. Dans le monde des Insectes, c'est plus rare, sans doute. Pourtant, si l'instinct — comme on le croyait autrefois — était un mécanisme réglé une fois pour toutes, aucune modification ne pourrait être apportée expérimentalement ou accidentellement à son déroulement. Eh bien, pour ne prendre qu'un cas très simple et très connu, voici un Sphex qui s'apprête à enfouir dans son terrier une proie paralysée. Acte instinctif : il visite son terrier, au préalable, après avoir laissé son fardeau tout près de l'orifice. Pendant la courte absence du prédateur, nous déplaçons sa victime; nous la jetons à quelque distance. Le Sphex, sortant du terrier, la cherchera, la trouvera, la rapportera. Puis il ira, de nouveau, visiter le sous-sol. Huit fois, dix fois, même histoire... Oui, mais tout à coup, l'Insecte change de méthode : il enfouit directement sa proie, renonçant désormais et pour toujours aux précautions ancestrales. Il est tombé d'un automatisme dans un autre. C'est égal : cette décision brusque n'eût-elle mis qu'une fraction de seconde à se produire, marque, en fait, une *rupture* avec l'instinct...

Plus grand est le nombre et surtout la variété des difficultés

rencontrées par un être vivant pour assurer son existence, plus il s'écarte des comportements stéréotypés de la mémoire spécifique. Et cette *intelligence* animale, ces « consécutions empiriques des bêtes » (Leibniz), nous en retrouvons le développement maximum chez l'Homme. Pour lui, c'était une question de vie ou de mort.

Ce dont nous parlons ici, c'est de l'intelligence pratique, simple association d'images *orientée* par le besoin, le désir, etc... Cette pensée associative, nous ne l'avons pas abandonnée. Elle est à la base de notre existence quotidienne. Elle a sa logique élémentaire, et qui suffit en maintes circonstances : travaux manuels, sports, etc... Le langage lui-même, outil parmi les outils, n'est employé, par beaucoup, que de façon associative. Il fait illusion.

A vrai dire, l'histoire (naturelle) de notre Espèce présente des particularités sur lesquelles on n'insiste presque jamais en psychologie. Pour les bien connaître, il faudrait faire appel à des sciences auxiliaires comme la biologie, l'anthropologie, la préhistoire... On verrait alors que le fameux « esprit humain » ne se situe pas en dehors de la Nature. Il s'agit de ce que Bacon nommait un fait *itinérant*, ou, si l'on préfère, évolutif. Mais l' « itinéraire » est long et compliqué. Il s'étend sur plus d'un million d'années. Parmi les acquisitions à caractère *additif*, transmises, héritées, perfectionnées, assouplies au cours des siècles, certaines furent collectives; d'autres, comme les sciences, par exemple (avec leurs exigences croissantes dans l'ordre rationnel) furent cultivées par de minuscules sous-groupes de chercheurs. Et c'est encore, toutes proportions gardées, ce qui se passe sous nos yeux, si nous voulons bien y réfléchir.

Que si l'on renonce à évoquer cette lente « histoire », que si l'on se refuse à discerner à toute époque, hier, aujourd'hui, demain, des niveaux variables — allant, selon les individus et les sous-groupes, de l'ignorance la plus complète jusqu'à la plus haute spécialisation dans les connaissances — on commettra l'erreur de décrire un Homme *fictif*, toujours et partout semblable à lui-même. Le philosophe traditionnel, pratiquant une coupe horizontale dans l'évolution de notre Espèce, analysant son Moi cultivé, son Moi enrichi par tous les apports de ses prédécesseurs illustres, nous donne de l'Humain certain portrait flatteur, polyvalent, éternel... Dans ce portrait, le signe caractéristique est la Raison. Une Raison innée, qui ne doit rien à personne et qui réside « en puissance » chez tous, quand bien même elle ne passerait pas à l' « acte ». C'est un fait premier, irréduc-

tible. Il serait inconvenant d'en douter, si l'on veut se ranger parmi les gens « bien »...

Un garçonnet, interrogé (par Jean Piaget, si j'ai bonne mémoire) sur le cycle de l'eau dans la nature, ne s'en tira pas trop mal : les ruisseaux, les rivières et les fleuves, les mers et les océans, tout y figurait dans un enchaînement impeccable, sans oublier la formation des nuages et la pluie... Un seul détail pouvait appeler quelques réserves : le point de départ, l'origine première de l'eau, ce sont, affirmait l'enfant, les robinets...

Achille Ouy.

Transformation de la Philosophie française, par *Emile Brehier*, de l'Institut, Professeur honoraire à la Sorbonne. Un vol. de 255 p. in-8° jésus. Paris, Flammarion, 1950. Prix : 350 fr. — M. Emile Bréhier ne songe pas à donner, dans ce volume, une *histoire* de la philosophie contemporaine en France. Beaucoup de noms, dit-il, beaucoup d'indications d'ouvrages importants n'y figurent pas. On les trouvera au fascicule IV du tome II de son *Histoire de la Philosophie* (Press. Univ. de France). L'éminent historien de la pensée ne s'attache ici qu'aux idées essentielles. C'est un ensemble de réflexions, je dirais volontiers de méditations, concernant l'évolution, voire les « mutations brusques » de la philosophie française depuis le début du XXe siècle.

Les trente dernières années du siècle précédent virent la ruine du positivisme — au moins tel que l'avait conçu Auguste Comte. Ce qui en subsistait, c'était, pour beaucoup, une défiance à l'égard de la métaphysique, un désir de borner la science à la recherche des relations constantes entre phénomènes, une foi dans le déterminisme expérimental. La philosophie, alors, ne se présentait plus guère que comme une application de cet esprit positif aux sciences de l'Homme.

Pourtant, le spiritualisme n'avait point disparu. Henri Bergson voulut réintégrer l'humain dans le circuit vital. Sa méthode, si l'on peut dire, consiste à résoudre les problèmes en les dépassant. Ni analyse ni synthèse au sens habituel de ces termes, mais un approfondissement.

A un autre point de l'horizon, Durkheim replace l'homme dans le circuit social. Mais, ajoute M. Em. Bréhier, il l'y arrêtait et l'y fixait. L'influence de ce sociologue n'en fut pas moins considérable. Il a contribué plus que nul autre à transformer les sciences dites « morales » en sciences sociales.

Dans le domaine religieux, des penseurs comme Ed. Le Roy, Maurice Blondel, le P. Laberthonnière apportèrent un esprit nouveau : quelque chose comme une douce révolte contre le dogmatisme formaliste.

Quelque divergentes que paraissent les tendances philosophiques au début du XXe siècle, elles présentent au moins ce caractère commun : un « universalisme » décidé, un désir de ne pas isoler l'individu et de garder le contact avec les sciences positives.

Or, depuis quelques décades, se manifeste chez maints auteurs une conception nouvelle se traduisant par un constant appel à la transcendance. Orientation religieuse ou athée; mais, des deux côtés, pensée « engagée », pensée « en situation »... La défiance à l'égard des constructions conceptuelles se double d'un retour à la vie intérieure, qui débouche assez naturellement sur le transcendant. C'est le triomphe de la subjectivité.

Parallèlement, on assiste à une « crise des principes », à un pluralisme qui est rupture avec la fonction traditionnelle de la philosophie, — celle-ci recherchant l'unité, l'unification...

La répugnance à peu près générale contre tout *monisme* serait comme la caractéristique du temps présent, au moins chez nous. Aldous Huxley disait un jour que la France est le pays des extrêmes, le seul où un Descartes peut s'opposer à un Pascal. Elle n'est donc pas infidèle à sa tradition en paraissant aujourd'hui rejeter Descartes et suivre

Pascal. Mais M. Em. Bréhier voit là une situation périlleuse où la philosophie risque de s'achever en non-philosophie.

Certes, je n'ai pas la prétention, en ces quelques lignes, de résumer les dix-sept chapitres d'un livre qui est lui-même très condensé. Ce qui me rassure, c'est que tous les esprits attentifs à l'évolution de la philosophie voudront l'avoir lu. L'ampleur du sujet traité, la qualité de l'auteur suffisent à donner à cet ouvrage l'audience qu'il mérite.

L'activité philosophique contemporaine en France et aux Etats-Unis; Etudes publiées sous la direction de Marvin Farber. Tome second : **la Philosophie française.** Un vol. de 412 p. grand in-8°, de la Bibl. de Philos. contempor. Presses Universit. de France. Paris, 1950. Prix : 800 fr. — Le tome premier de cet ouvrage comportait dix-huit chapitres rédigés par des philosophes américains, suivis d'un dix-neuvième : réflexions d'un philosophe français (André Lalande). Le tome second, selon un rigoureux parallélisme, contient le même nombre de chapitres, dus, cette fois, à des Français, et se termine par : une réaction américaine sur l'état actuel de la Philosophie française (Richard McKeon).

Voici l'énumération des questions traitées : La tradition philosophique entre les deux guerres (Jacques Havet); la situation présente de la philosophie française (Jean Wahl); de l'esprit de l'histoire de la philosophie et des sciences (E. Bréhier); la Phénoménologie (Jean Hering); expérience et transcendance (Gaston Berger); de la « Philosophie de l'esprit » (René Le Senne); les trois mouvements de la métaphysique (Louis Lavelle); l'existentialisme depuis la Libération (Robert Campbell); bergsonisme et existentialisme (Auguste Cornu); principales publications sur la philosophie des sciences parues en France depuis 1900 (André Lalande); la logique en France au xxe siècle (Marcel Boll et Jacques Reinhart); la philosophie des valeurs (Raymond Polin); la philosophie catholique (Henri Duméry); situation de la philosophie religieuse (Roger Mehl); l'esthétique (Raymond Bayer); connaissance et critique sociale (Henri Lefebvre); la philosophie de l'Histoire (Raymond Aron); philosophie de l'enseignement (Henri Wallon); enfin, le chapitre, dont nous parlions plus haut, de Richard McKeon.

Beaucoup de remarques seraient à faire. Nous y reviendrons sans doute dans une chronique ultérieure. Nous pourrions dire que, à certains égards, les pages les plus instructives à lire, pour nous Français, sont celles du professeur américain. En effet, il prend plus facilement que nous du « recul » devant le panorama qui lui est offert. Il juge, comme on le dit en langage de peintres, avec un « œil neuf »... Prudemment, et sans y mettre, je crois, de malice, il précise, que ses commentaires visent « non pas la philosophie française telle qu'un Américain la voit, mais telle qu'elle est présentée par les dix-huit essais qui composent ce volume ».

Toujours est-il que l'ensemble des « positions » prises selon les groupes de penseurs offre un caractère plutôt disparate. Les diverses philosophies se fondent sur des principes opposés, emploient des formes d'analyse différentes. Leur opposition ne se manifeste pas tant par des solutions originales des mêmes problèmes, mais par la façon de poser les problèmes. Il y a là quelque chose d'assez déconcertant. Emile Bréhier, dans un livre récent (*Transformation de la Philosophie française*. Flammarion, 1950) exprime avec moins de réserve — puisqu'il est lui-même philosophe français — ce que nous devinons derrière les impressions courtoises du professeur américain : une sorte de glissement des problèmes qui les fait s'évanouir peu à peu et comme se dissiper en des genres de pensée très variés et qui n'ont rien à voir avec la philosophie, dont l'unité et par conséquent l'existence sont ainsi profondément atteintes (p. 232)...

A remarquer aussi que, décidément — mais on s'en doutait! — la psychologie, au sens où l'entendait Ribot, et la sociologie ne sont plus rangées dans la philosophie.

N'importe : tel qu'il est, l'ouvrage a son utilité. Et, sans vouloir flatter celui-ci aux dépens de celui-là, un chapitre comme « la situation présente de la philosophie française », par Jean Wahl, a de quoi satisfaire, par sa lumineuse objectivité, le plus sourcilleux lecteur.

La logique de l'assertion pure. Analyse des opérations fondamentales, par *Jean de La Harpe*. Un vol. de 80 pp. avec tableaux et dépliant. Collect. de la Nouv. Encycl. Philos. — Press. Universit. de France, 1950. Prix : 200 fr. — Les travaux de logique et de syllogistique se multiplient depuis quelques décades. Certaines exagérations ont été commises. Si la Mathématique peut fournir à la réflexion logique une matière d'autant plus précieuse

qu'elle est plus purement élaborée par l'esprit, il ne s'ensuit pas que Logique et Mathématique doivent se confondre. Il y a même un risque sérieux pour le logicien à imiter de façon servile les méthodes de l'algébriste, à s'abandonner sur la pente des automatismes du calcul logique sans un effort constant pour confronter les opérations avec l'expérience.

L'auteur souligne le rôle de l'assertion dans le jugement, et donne une analyse psychologique des opérations fondamentales de la Logique. Il reprend à son compte tout le problème du rapport de la *lexis* à l'assertion. Il utilise, pour ses fins, les travaux de Jean Piaget, et se réfère constamment à l'éminent logicien français R. Poirier, pour lequel il témoigne d'une admiration fort justifiée.

Professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse), Jean de La Harpe est mort prématurément, avant même que le petit livre dont nous parlons ici fût imprimé. C'est le professeur Arnold Reymond qui réalisa la mise au point définitive. Comme le dit Emile Bréhier dans l'Avant-Propos, ce travail est riche en discussions et réflexions pénétrantes, qui intéresseront le lecteur, — mettant en évidence des notions dont on se demande si la Logique est en droit de se désintéresser.

A propos des Logiques polyvalentes : les modalités et la vraisemblance, par *Marcel Boll et Jacques Reinhart*. Une broch. de 37 p. in-8° (Extrait de la Revue Philos. Avril-juin 1950). Press. Universit. de France. — Maintes constructions novatrices prennent prétexte de prétendues insuffisances de la logique bivalente pour compliquer à plaisir les subtilités de la syllogistique. La logique bivalente serait inapte à exprimer certaines nuances de la pensée. Ces *nuances* varient d'ailleurs d'un auteur à l'autre, dans un même domaine. Ne faudrait-il pas voir là un signe des temps, une mode intellectuelle, un aspect de ce « mobilisme » dénoncé par Julien Benda? C'est bien possible. Marcel Boll et J. Reinhart protestent que la logique bivalente demeure la seule discipline rationnelle, pourvu que l'on n'ignore pas ses véritables ressources, et que l'on ne s'obstine pas à réduire la logique à la logique propositionnelle.

L'étude publiée par la Revue philosophique reprend en somme, et précise sur certains points, la position prise par ces deux auteurs dans *La Conquête de la Vérité* (Edit. du Sablon, Bruxelles, 1946) et par Marcel Boll dans son *Manuel de Logique scientifique* (Dunod, 1948).

Maintenir contre vents et marées un rationalisme rigoureux, souple si l'on veut, mais souple comme l'acier et non comme l'étain ou le plomb, telle fut toujours l'attitude de Marcel Boll. Cette confiance inébranlable en la raison, nous la retrouvons dans les deux notes adressées à l'Académie des Sciences, et présentées toutes deux par M. Louis de Broglie (13 et 20 mars 1950 : « Une description corpusculaire et déterministe des franges de Fraunhofer et des franges de Young. » La recherche d'un déterminisme corpusculaire strict, pour expliquer les phénomènes dits ondulatoires ne serait plus, semble-t-il, vouée à l'échec.

I. — Le Concret et le Réel; II. — Le système nerveux et la Cybernétique : Chapitres I et XII de **Radio-Radar et Télévision**, par *Marcel Boll*. Un vol. de 432 p. grand in-8°. 240 gravures, un index. Larousse, Paris 1950. — Le philosophe aurait tort de ne point s'intéresser aux prodigieuses réalisations de la Science. Soyons reconnaissants à Marcel Boll, qui, dans un ouvrage d'initiation, ne craint pas d'adosser toutes applications techniques aux savoirs fondamentaux. C'est bien ainsi qu'il faut procéder pour « expliquer »; et c'est également ainsi que se font les neuf-dixièmes des inventions, dans le monde actuel.

Un chapitre comme celui qui ouvre la marche du gros livre sur « Radio-Radar et Télévision » est une solide leçon de philosophie scientifique. On y trouve de pertinentes, de profondes réflexions sur « l'univers du Physicien », si différent de l'univers du profane.

Quant au chapitre sur la Cybernétique, il offre un sujet d'obsédantes méditations, surtout pour qui aura lu l'ensemble du livre et sera donc préparé à bien saisir les dispositifs complexes grâce à quoi les machines calculatrices opèrent la « relève » de l'esprit humain, — au moins en certains domaines.

Blaise Pascal, âgé de dix-huit ans, imagina (1642) une première machine à calculer, très imparfaite sans doute comme réalisation technique, mais géniale dans son principe. On a, depuis, parcouru quelque chemin : nos calculateurs électroniques tiennent de la féerie. Ces « usines à calcul » produisent en quelques instants le travail qu'une centaine de calculateurs entraînés devraient effectuer pendant

des centaines d'années, sur des opérations si vastes que l'on avait, jusqu'ici, renoncé à les aborder.

L'ENJAC (Electronic numerical integrator and computer) permet à un savant de calculer quatre cent mille fois plus vite que s'il faisait ses opérations à la main. Léon Brillouin souligne que les techniciens et mathématiciens qui ont conçu et bâti l'ENJAC se sont rencontrés avec des spécialistes du système nerveux : les uns et les autres ont pu trouver des points de concordance très remarquables entre les deux types de fonctionnement « cérébral », — le mécanique et le vivant... Sous réserve de ne point confondre l'analogue et l'identique, il y a là, pour tout lecteur qui n'a pas « son siège fait », de quoi rêver...

Saint François d'Assise et son Message au monde, par *Jean Vignaud*. Un vol. de 215 p. grand in-8°. Bordas, Paris, 1950. — On me pardonnera, je pense, d'inclure dans la rubrique « Philosophie » ce compte rendu d'un livre excellent sur le Poverello. Mais quoi? l'Ethique est normalement incluse dans les préoccupations du philosophe. Et le « Message au monde » de saint François n'est-il pas une exquise leçon de morale? Ce saint, disait Maurice Denis, a mérité d'être vénéré par les incroyants tout autant que par les croyants eux-mêmes. Il compte des frères dans toutes les religions. Les vertus franciscaines, douceur, paix, charité, simplicité, sont celles qui réalisent le mieux la communion des cœurs purs.

Jean Vignaud n'a point la prétention d'apporter de l'inédit dans la biographie de saint François d'Assise. Il en a emprunté les éléments aux sources les plus sûres. Ce qui lui importe, c'est — en des temps si chargés de menaces — de rappeler le Message que le petit pauvre d'Assise a donné au monde, et que le monde doit écouter s'il veut redécouvrir le sens profond de la vie...

REVUES

Culture humaine. Revue mensuelle (Editions J. Oliven, Paris). Noté au sommaire : N° de Mai. — L'esprit d'observation (Dr R. Bize); une méthode psycho-somatique de culture humaine (Marc Augeard); les Habitudes-Aptitudes (J. Wilbois); Orientation des lectures (Odile Combes); Savoir apprendre (Henri Arthus), etc...

N° de Juin. — A propos des sourds-muets (Pierre Tugal); l'étude des langues (F. Oliver-Brachfeld); les personnages de Stendhal (R. Laudut); liaison entre générations (Jean Nadal), etc...

S. E. T. (Structure et évolution des Techniques), n° de mars-avril 1950. *Noté au sommaire.* — Etudes sur les techniques de production et transformation des matières premières (Max Sorbe), sur la synthèse organique industrielle (E. Kahane). Informations : Centre d'Etudes sociologiques, etc. Textes d'annonce et préannonce, etc.

Ouvrages reçus (et dont il sera rendu compte dans notre prochaine chronique : *La vocation actuelle de la sociologie*, par Georges Gurvitch, Professeur à la Sorbonne, Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Press. Univ. de France). *La Mémoire collective*, par Maurice Halbwachs (Press. Univ. de France). *Le problème de l'inconscient et le cartésianisme*, par Geneviève Lewis (Press. Univ. de France).

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCIX

N° 1041. — 1er MAI 1950

JAMES JOYCE .... *Poèmes* 5
SYLVIA BEACH .... *« Ulysses » à Paris* 12
ADRIENNE MONNIER .... *La Traduction d'« Ulysse »* 30
STUART GILBERT .... *Souvenirs de Voyage* 38
MARIA JOLAS .... *Joyce en 1939-1940* 45

★

JEAN QUÉVAL .... *« Diskussion »* 59
JEAN LAMBERT .... *Les Amours de Jupiter*, contes 74
L. JULIEN-CAIN .... *Edgar Poe et Valéry* 81
JACQUES MANGA .... *Ode interrompue*, poème 95
MAURICE RAT .... *Montaigne, la belle Corisande et Henri IV* 98
MAURICE HACAULT .... *Vocation*, nouvelle 107

MERCVRIALE. — **Lettres, p. 115.** — MAURICE SAILLET : **Poésie, p. 117.** — DUSSANE : **Théâtre, p. 121.** — JEAN QUÉVAL : **Cinéma, p. 124.** — RENÉ DUMESNIL : **Musique, p. 129.** — J.-F. ANGELLOZ : **Allemagne, p. 134.** — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes, p. 139.** — ROGER BASTID : **Brésil, p. 146.** — Dr G. CONTENAU : **Archéologie orientale, p. 149.** — GEORGES MONGREDIEN : **Histoire, p. 154.** — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes, p. 161.** — SÉBASTIEN CORRÉAL : **Questions morales et politiques, p. 166.** — MARCEL ROLAND : **Nature, p. 172.** — **Dans la Presse, p. 176.** — GUSTAVE CHARLIER, JACQUES LEVRON : **Variétés, p. 177.**

GAZETTE. — Le Livre du Jour : « Fêtes galantes », par Henri Cottez. — Une émule de Rétif de la Bretonne : la comtesse de Choiseul, par Hubert Fabureau. — La Correspondance de Maupassant. — Sottisier.

N° 1042. — 1er JUIN 1950

ALFRED JARRY .... *Descendit ad Inferos* 193
Présentation de M. Saillet.
ALEXANDRE ARNOUX .... *Moyen Age* 199
de l'Académie Goncourt.
PHILIPPE CHABANEIX .... *Quinze Poèmes* 214
JEAN GUÉHENNO .... *Renan ou l'Equation de l'Humanité* (I) 220
MARC BLANCPAIN .... *De Modane à Catane* 241
FOUAD GABRIEL NAFFAH .... *Poèmes* 255
JEAN HYPPOLITE .... *Le Peintre et le Philosophe* 259
JEAN LEBRAU .... *Ce Pays où l'Ombre est un besoin* 275
GEORGES GOVY .... *Sur la « Nuestra Señora »*, nouvelle. 281

MERCVRIALE. — MAURICE NADEAU : **Lettres, p. 304.** — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie, p. 310.** — DUSSANE : **Théâtre, p. 317.** — JEAN QUÉVAL : **Cinéma, p. 320.** — A. DUBOIS LA CHARTRE : **Radio, p. 325.** — LUCIE MAZAURIC, ANDRÉ CHAMSON : **Arts, p. 328.** — RENÉ DUMESNIL : **Musique, p. 331.** — YVES FLORENNE : **Disques, p. 335.** — J.-F. ANGELLOZ : **Allemagne, p. 338.** — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes, p. 344.** — LUCIEN MAURY : **Scandinavie, p. 350.** — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes, p. 355.** — R.-L. WAGNER : **Linguistique, p. 360.** — MARCEL ROLAND : **Nature, p. 364.** — ACHILLE OUY : **Philosophie, p. 369.** — **Dans la Presse, p. 378.**

GAZETTE. — Levaillant, ancêtre de Loti, par Hubert Fabureau. — Erratum. — Sottisier.

N° 1043. — 1er JUILLET 1950

RENÉ CHAR........................ *A une Sérénité crispée*.............. 385
JEAN QUÉVAL........................ *André Chamson*.............. 396
PETER BOWMAN........................ *Beach Red*, poème.............. 405
MAURICE SAILLET........................ *La Nature de Reverdy*.............. 418
JEAN GUÉHENNO........................ *Renan, ou l'Equation de l'Humanité* (fin).............. 437
HENRI QUEFFÉLEC........................ *Instants*, contes.............. 452

★

RENÉ-LOUIS DOYON........................ *« La Célestine »*.............. 462
FERNAND ROJAS........................ *Scènes de « La Célestine »* (I).............. 470
MARIANNE MAHN-LOT........................ *Isabelle la Catholique et les Juifs*.............. 491
RENÉ BOUVIER........................ *Ripperda*.............. 501

MERCVRIALE. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 517. — JUSTIN SAGET : **Poésie**, p. 523. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 528. — JEAN QUÉVAL : **Cinéma**, p. 531. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 537. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 541. — NINO FRANCK : **Italie**, p. 547. — PHILÉAS LEBESGUE : **Portugal**, p. 550. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 556. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 561. — **Dans la Presse**, p. 564.

GAZETTE. — Le Livre du Jour : « Justine ou les malheurs de la vertu », par Henri Cottez. — Champfleury, par Hubert Fabureau. — Erratum. — Prix Denyse-Clairouin, de New-York. — Sottisier.

N° 1044. — 1er AOUT 1950

PIERRE REVERDY........................ *Cette Emotion appelée Poésie*.............. 577
JEAN GILBERT........................ *A Pontigny avec Paul Desjardins*.............. 591
Présentation de J. Schlumberger.
JACQUES DUPIN........................ *Poèmes*.............. 612
GEORGES NAVEL........................ *Parcours*, récit.............. 615
ALBERT RANC........................ *Pour la Philosophie des Sciences*.............. 628
MARIE-JEANNE DURRY........................ *Poèmes*.............. 635
FERNAND ROJAS........................ *Scènes de « La Célestine »* (fin).............. 637

★

Romantiques I

E.-J. DELÉCLUZE........................ *Lettres à Albert Stapfer* (1821-1827).............. 658
Présentation de Robert Baschet.
RAYMOND SCHWAB........................ *Cuvier, Balzac et le Sanscrit*.............. 676
BERNARD CHENOT........................ *La Pensée politique de Chateaubriand*.............. 687
MARTHE NICOLAŸ........................ *La Duchesse de Dino* (I).............. [illegible]

MERCVRIALE. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 716. — JEAN QUÉVAL : **Cinéma**, p. 721. — A. DUBOIS LA CHARTRE : **Radio**, p. 726. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 728. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 731. — J.-F. ANGELLOZ : **Allemagne**, p. 736. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 742. — FERNAND CHAPOUTHIER : **Civilisation antique**, p. 747. — S. DE SACY : **Histoire littéraire**, p. 751. — Dr A. HERPIN : **Médecine**, p. 757. — ACHILLE OUY : **Philosophie**, p. 760.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 7760 - 1950
Dépôt légal : 3e trimestre 1950.

ENT DE PARAITRE

ÉMILE MÂLE
de l'Académie française

A FIN DU PAGANISME EN GAULE

et les plus anciennes basiliques chrétiennes

Un vol. illustré : **650 fr.**

ROGER PEYREFITTE

A MORT D'UNE MÈRE

Un vol. : **275 fr.**

MARC BLANCPAIN

LES FIANCÉS D'OLOMOUC

Un vol. : **325 fr.**

GABRIEL D'AUBARÈDE

A N C I L L A

Roman

Un vol. : **300 fr.**

LA R. A. F.

Un vol. illustré en hélio : **350 fr.**

FLAMMARION

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

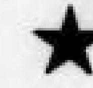
Format 15×21 cm. Tirage limité. Beau papier. Couverture deux couleurs.

GEORGES DUHAMEL. — *RÉCITS des TEMPS de GUERR*
(Vie des Martyrs, Civilisation, Lieu d'Asile, Entreti dans le Tumulte, Les sept dernières Plaies, Quatre Ba des). Tirage : 4.500 exemplaires numérotés. De volumes. Ensemble 1.800

GEORGES DUHAMEL. — *VIE et AVENTURES de SALAVI*
(Vie et Mort d'un Héros de Roman, Confession de Min Nouvelle Rencontre de Salavin, Deux Hommes, Jour de Salavin, Le Club des Lyonnais, Tel qu'en lui-mêm Tirage : 6.000 exemplaires numérotés. Deux volu Ensemble 1.800

ANDRÉ CHAMSON. — *SUITE CÉVENOLE.*
(Roux le Bandit, Les Hommes de la Route, Le Crime d Justes). Tirage : 2.500 exemplaires numérotés. volume. 900

LOUIS PERGAUD. — *ŒUVRES.*
(De Goupil à Margot, La Revanche du Corbeau, Le Mira de Saint Hubert, Le Roman de Miraut, Dernières H toires de Bêtes, La Guerre des Boutons, Lebrac bûcher Les petits Gars des Champs, Les Rustiques, La Vie d Bêtes, Léon Deubel, Ebauches). Tirage : 4.000 exe plaires numérotés. Quatre volumes. Ensemble : 3.000



OUVRAGES DISPONIBLES DE GEORGES DUHAMEL

Fables de mon Jardin .... 150 »
Le Bestiaire et l'Herbier ..... 180 »
Souvenirs de la Vie du Paradis. 150 »
La Pierre d'Horeb .... 150 »
Consultation aux Pays d'Islam. 75 »
La Possession du Monde ..... 210 »
Scènes de la Vie future ...... 150 »
La Nuit d'Orage .... 210 »
Le Prince Jaffar .... 180 »
Les Plaisirs et les Jeux ...... 210 »
Chronique des Saisons amères. 180 »
Vie des Martyrs .... 180 »
Civilisation. .... 180 »
Positions françaises .... 180 »
Lieu d'Asile .... 150 »

LUMIÈRES SUR MA VIE :

Inventaire de l'Abîme (1884-1901) .... 180 »
Biographie de mes Fantômes (1901-1906) .... 180 »
Le Temps de la Recherche (1906-1914) .... 180 »
La Pesée des Ames (1914-1919) 300

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN :

Confession de Minuit 210
Deux Hommes 150
Journal de Salavin 150
Le Club des Lyonnais 150
Tel qu'en lui-même 150

CHRONIQUE DES PASQUIER :

Le Notaire du Havre 210
Le Jardin des Bêtes sauvages. 210
Vue de la Terre promise ... 210
La Nuit de la Saint-Jean ... 210
Le Désert de Bièvres 210
Les Maîtres 210
Cécile parmi nous 210
Le Combat contre les Ombres 210
Suzanne et les jeunes Hommes. 210
La Passion de Joseph Pasquier. 210

R. DE GOURMONT ..	**Physique de l'Amour**	180 »
— ..	**Promenades littéraires, T. I, II, IV, VI et VII seulement** (ch. vol.)	180 »
— ..	**Promenades philosophiques. T. I et III seulement** (ch. vol.)	180 »
ANDRÉ FONTAINAS ..	**Confession d'un Poète**	150 »
ÉDOUARD GANCHE...	**Frédéric Chopin**	360 »
ANDRÉ GIDE	**Oscar Wilde**	45 »
—	**Prétextes**	180 »
—	**Nouveaux Prétextes**	180 »
—	**La Porte étroite**	180 »
—	**L'Immoraliste**	180 »
—	**Feuillets d'Automne**	240 »
GORKI	**Les Vagabonds**	150 »
IZAMBARD	**Rimbaud tel que je l'ai connu**	150 »
FRANCIS JAMMES ...	**Le Roman du Lièvre**	150 »
— ...	**Le Deuil des Primevères**	210 »
— ...	**De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir**	150 »
— ...	**Choix de Poèmes**	150 »
— ...	**Clairières dans le Ciel**	150 »
— ...	**Monsieur le Curé d'Ozeron**	150 »
— ...	**Le Patriarche et son troupeau**	180 »
— ...	**L'Antigyde**	150 »
— ...	**Pipe, Chien**	150 »
ALFRED JARRY	**Les Jours et les Nuits** (1.500 ex.)	300 »
—	**La Revanche de la Nuit** (1.000 ex.)	360 »
R. KIPLING	**Stalky et Cie**	150 »
—	**Les Bâtisseurs de Ponts**	150 »
—	**L'homme qui voulut être roi**	150 »
—	**Le Livre de la Jungle**	150 »
—	**Le second Livre de la Jungle**	150 »
—	**Kim**	300 »
—	**Capitaines courageux**	180 »
S. LAKS et R. COUDY	**Musiques d'un autre monde**	180 »
LE CARDONNEL.....	**Carmina Sacra**	150 »
PAUL LEAUTAUD ...	**Passe-Temps**	210 »
— ...	**Propos d'un Jour**	150 »
JULES LAFORGUE ...	**Moralités légendaires**	150 »
— ...	**Poésies** (*Œuvres I et II*), 2 vol. chaque	300 »
P.-L. LARCHER.....	**Le parfum de Combray**	150 »
M. MAETERLINCK....	**Le Trésor des Humbles**	180 »
FERNAND MAZADE...	**La Fête basque** (500 ex.)	360 »
JEAN MELIA........	**Venise d'hier et d'aujourd'hui**	240 »
JEAN MORÉAS......	**Les Stances**	150 »
NIETZSCHE	**Pages choisies**	150 »
—	**Ainsi parlait Zarathoustra**	210 »
—	**L'origine de la Tragédie**	150 »
—	**Par delà le Bien et le Mal**	150 »
—	**La Généalogie de la Morale**	180 »
ACHILLE OUY	**Victoires sur la bête**	150 »
—	**Ne pas gâcher l'adolescence**	150 »
A. ORLIAC.........	**Mallarmé tel qu'en lui-même**	210 »
REV. P. PAUL......	**L'énigme religieuse des Indes**	150 »
LOUIS PERGAUD....	**Le Roman de Miraut**	150 »
— ...	**La Guerre des boutons**	180 »

HENRI PICHETTE...	**Rond-Point** (1.000 ex.)	210 »
HENRI QUEFFELEC ..	**Pas trop vite, S. V. P.**	180 »
— ..	**Au bout du Monde** (Prix du Renouveau français 1949)	240 »
TH. DE QUINCEY....	**De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.**	210 »
RACHILDE.	**Quand j'étais jeune**	120 »
S. RAIZISS.........	**La Poésie américaine moderniste**	90 »
HENRI DE RÉGNIER.	**Les Rencontres de M. de Bréot**	180 »
—	**L'Altana ou la Vie vénitienne** (2 vol.)	300 »
—	**De mon temps**	150 »
—	**Flamma Tenax,** poèmes	150 »
—	**Lettres diverses et curieuses,** roman	150 »
—	**Lui ou les Femmes et l'Amour**	150 »
—	**1914-1916,** poèmes	90 »
—	**Le Plateau de laque,** contes	150 »
PIERRE REVERDY...	**Le Livre de mon bord**	180 »
— ...	**Main-d'œuvre,** poèmes 1913-1949	540 »
ARTHUR RIMBAUD...	**Poésies**	120 »
— ...	**Poésies,** *édition critique*	180 »
— ...	**Une Saison en Enfer**	75 »
— ...	**Œuvres** (*Vers et Proses*)	300 »
— ...	**Illuminations,** *édition critique*	180 »
MARCEL ROLAND...	**La grande Leçon des petites bêtes**	150 »
— ...	**Vie et Mort des Insectes**	150 »
— ...	**Quelques bêtes... et moi**	150 »
— ...	**Mimétisme et Instinct de défense**	150 »
— ...	**Chants d'Oiseaux et Musiques d'Insectes**	150 »
— ...	**La féerie du microscope**	150 »
— ...	**Les Conquérants ailés**	150 »
— ...	**Amour, Harmonie, Beauté**	150 »
— ...	**Les Bêtes nous parlent**	180 »
J.-H. ROSNY AINÉ..	**Les Compagnons de l'Univers**	180 »
— ..	**Les Xipéhuz**	180 »
JOHN RUSKIN......	**La Bible d'Amiens** (trad. et préf. de Marcel PROUST)	180 »
SAINT-ELME	**John ou l'Ingénuité catalane**	150 »
ALBERT SAMAIN....	**Aux Flancs du vase**	150 »
—	**Le Chariot d'or**	150 »
—	**Au Jardin de l'Infante**	150 »
GORAN SCHILDT....	**Gide et l'Homme**	210 »
MARCEL SCHWOB...	**Mœurs des Diurnales** (Pseudonyme Loyson-Bridet)	150 »
SOULIE DE MORANT.	**Précis de la vraie Acuponcture chinoise**	150 »
MARC TWAIN.......	**Contes choisis**	150 »
—	**Un Pari de milliardaires**	150 »
B. VALLOTON......	**Fascistes et Nazis en Provence**	120 »
E. VERHAEREN.....	**Les Forces tumultueuses**	150 »
—	**Impressions** (3 vol.), chaque	150 »
—	**Choix de Poèmes**	180 »
—	**Les Heures du soir**	150 »
—	**Les Villes tentaculaires**	150 »
H.-G. WELLS.......	**L'île du Dr Moreau**	150 »
—	**La Guerre des Mondes**	210 »
OSCAR WILDE......	**Ballade de la Geôle de Reading**	150 »
—	**Une Maison de Grenades**	150 »
—	**De Profundis**	180 »
STEFAN ZWEIG....	**Verhaeren**	150 »

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Vient de paraître

J. VAN DER ELST

LES TROIS MADONES ET AUTRES CONTES FLAMANDS

avec 7 illustrations hors texte

Un vol. in-16 de 190 pages .... **240 f**

Il a été tiré 20 *exemplaires sur Hollande Van Gelder à* **1.200** *fr. et* 100 *exemplaires s*
vélin de Rives à **750** *fr.*



HENRI PICHETTE

APOÈMES

Un vol. petit in-8o de 64 pages sous couverture deux couleurs. Tirage à 1.000 exemplair
sur vélin .... **150 f**

Ce livre appartient dorénavant
au fonds du MERCVRE DE FRANCE



Rappel

HENRI PICHETTE

RONT-POINT

édition originale

Il reste des exemplaires sur alfa à 210 fr.

ALFRED JARRY

LES JOURS ET LES NUITS

tirage limitié

Il reste des exemplaires sur vélin du Mara
à 300 fr.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

Vient de paraître :

HÖLDERLIN

HYMNES, ÉLÉGIES
ET AUTRES POÈMES

Traduction de
ARMEL GUERNE

volume de 120 pages in-8° couronne (19 × 24 cm) composé en Bodoni sous couverture deux couleurs.

Édition originale de cette traduction

Il a été tiré 15 exemplaires sur vélin pur fil Johannot à **1.200** fr.; 35 exemplaires sur in pur fil de Rives à **750** fr. et 950 exemplaires sur alfa Navarre à **360** fr.



HENRI PICHETTE

LE POINT VÉLIQUE

volume de 96 pages in-8° couronne (19 × 24 cm) composé en Bodoni sous couverture deux couleurs.

Édition originale

Il a été tiré 15 exemplaires sur vélin pur fil Johannot à **1.200** fr.; 35 exemplaires sur fil de Rives à **750** fr. et 950 exemplaires sur alfa Navarre à **360** fr.

Dans la même collection :

ALFRED JARRY

A REVANCHE DE LA NUIT

Édition critique établie par Maurice Saillet
Édition originale. **Il reste quelques exemplaires sur alfa à 360 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Vient de paraître :

HENRI MARTINEAU et FRANÇOIS MICHEL

NOUVELLES SOIRÉES
DU
STENDHAL-CLUB

avec contribution de

LUIGI-FOSCOLO BENEDETTO, FERDINAND BOYER,
ARMAND CARACCIO, VITTORIO DEL LITTO,
PIERRE JOURDA, PIERRE MARTINO

DOCUMENTS INÉDITS

Un volume in-16 de 276 pages.................................... 300 f
Il a été tiré 25 exemplaire sur vélin de Rives.......................... (souscrit

Rappel :

CASIMIR STRYIENSKI et PAUL ARBELET
SOIRÉES DU STENDHAL-CLUB, deuxième série.............. 210 f
La première série est épuisée.

RENÉ DOLLOT
STENDHAL JOURNALISTE.............................. 210 f

JEAN MÉLIA
CE QUE PENSAIT STENDHAL............................ 210
LES IDÉES DE STENDHAL.............................. 210
STENDHAL ET SES COMMENTATEURS........................ 210

VIENT DE PARAITRE

JEAN DE LA VARENDE

LES BELLES ESCLAVES

12 planches hors texte en héliogravure

Un volume : 425 fr.

ÉDOUARD PEISSON

LES RESCAPÉS DU NÉVADA

Roman

Un volume sous jaquette illustrée : 300 fr.

YVONNE PAGNIEZ

ILS RESSUSCITERONT D'ENTRE LES MORTS

Un volume : 300 fr.

PIERRE LASSIEUR

MÉMOIRES D'UN CONDAMNÉ A MORT

Roman

Un volume : 325 fr.

Collection *« LA ROSE DES VENTS »*

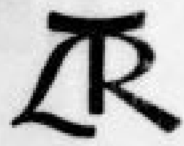
CARLO CÓCCIOLI

LE BAL DES ÉGARÉS

Roman traduit de l'italien par YVES VELAN

Un volume : 350 fr.

FLAMMARION



Un événement littéraire

LETTRES DE

CHARLES DU BOS

ET RÉPONSES DE

ANDRÉ GIDE

Une correspondance révélatrice

CHARLES DU BOS

JOURNAL IV

Ce journal 1928 est celui du « Dialogue avec André Gide »

Collection LE CHEMIN DE LA VIE

dirigée par Maurice NADEAU

MALCOLM LOWRY

AU-DESSOUS DU VOLCAN

Roman traduit de l'anglais par Stephen SPRIEL
et Clarisse FRANCILLON. Postface de Max-Pol FOUCHET

« Nous venons de lire et de relire l'œuvre prodigieuse »

Maurice NADEAU

« Le livre le plus fécond en prodiges que nous ayons lu depuis des mois »

Albert-Marie SCHMIDT

« Le roman le plus intéressant que j'ai lu depuis Lawrence et Joyce »

Stephen SPENDER



MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Extrait du catalogue :

J.-F. ANGELLOZ	**Gœthe**	**360 »**
P. ANGERS	**Commentaire à l'Art poétique de P. Claudel**	**360 »**
AURIANT	**Quatre Héros d'Alphonse Daudet**	**240 »**
GEORGES BELLUOT	**La rustique Comédie**	**150 »**
AD. VAN BEVER et P. LEAUTAUD	**Poètes d'aujourd'hui** (3 vol.), chaque vol	**180 »**
Professeur L. BINET	**Cent pas autour de ma maison**	**150 »**
JEAN BLAIRY	**Le beau Danube gris**	**180 »**
MARC BLANCPAIN	**La Maison du Bon Dieu**	**180 »**
LÉON BLOY	**Le Salut par les Juifs**	**150 »**
—	**Le Désespéré**	**210 »**
—	**Le Mendiant ingrat** (2 vol.)	**300 »**
—	**Le Femme pauvre**	**210 »**
—	**Celle qui pleure**	**210 »**
H. DE BOUILLANE DE LACOSTE	**Rimbaud et le Problème des Illuminations**	**600 »**
—	**« Bonheur » de Verlaine** (Edition critique)	**450 »**
BRYHER	**Beowulf** (Préface d'Adrienne Monnier)	**180 »**
BOUVIER ET MAYNIAL	**Une Aventure dans les Mers australes** (in-8°)	**150 »**
ANDRÉ CHAMSON	**Le dernier Village**	**150 »**
—	**Histoires de Tabusse**	**120 »**
G. CHAZALVIEL	**La Faim de vivre**	**210 »**
PAUL CLAUDEL	**Théâtre I**	**210 »**
—	**Théâtre II, III, IV** (ch. vol.)	**180 »**
—	**Connaissance de l'Est**	**180 »**
COLETTE	**La Retraite sentimentale**	**180 »**
—	**Claudine en ménage**	**180 »**
DIDEROT	**Les plus belles pages**	**360 »**
J. DIDIER	**Histoires de Kirk** (*Prix de l'Humour* 1948)	**150 »**
R. DOLLOT	**Stendhal Journaliste**	**210 »**
R. DE GOURMONT	**Le Chemin de Velours**	**180 »**
—	**La Culture des Idées**	**180 »**
—	**Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse**	**45 »**
—	**Dialogues des Amateurs sur les choses de ce temps.**	**180 »**
—	**Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses de ce temps**	**180 »**
—	**Epilogues T. I, II, III, IV** (ch. vol.)	**180 »**
—	**Le Latin mystique** (in-8°)	**300 »**
—	**Lettres intimes à l'Amazone**	**300 »**
—	**Le deuxième Livre des Masques**	**180 »**
—	**Une Nuit au Luxembourg, suivi de Couleurs** (in-8°).	**300 »**
—	**D'un Pays lointain**	**180 »**
—	**Pendant la Guerre**	**180 »**
—	**Pendant l'Orage**	**180 »**

R. DE GOURMONT ..	Physique de l'Amour	180 »
— ..	Promenades littéraires, T. I, II, IV, VI et VII seulement (ch. vol.)	180 »
— ..	Promenades philosophiques. T. I et III seulement (ch. vol.)	180 »
ANDRÉ FONTAINAS..	Confession d'un Poète	150 »
ÉDOUARD GANCHE...	Frédéric Chopin	360 »
ANDRÉ GIDE	Oscar Wilde	45 »
—	Prétextes	180 »
—	Nouveaux Prétextes	180 »
—	La Porte étroite	180 »
—	L'Immoraliste	180 »
—	Feuillets d'Automne	240 »
GORKI	Les Vagabonds	150 »
IZAMBARD	Rimbaud tel que je l'ai connu	150 »
FRANCIS JAMMES ...	Le Roman du Lièvre	150 »
— ...	Le Deuil des Primevères	210 »
— ...	De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir	150 »
— ...	Choix de Poèmes	150 »
— ...	Clairières dans le Ciel	150 »
— ...	Monsieur le Curé d'Ozeron	150 »
— ...	Le Patriarche et son troupeau	180 »
— ...	L'Antigyde	150 »
— ...	Pipe, Chien	150 »
ALFRED JARRY	Les Jours et les Nuits (1.500 ex.)	300 »
—	La Revanche de la Nuit (1.000 ex.)	360 »
R. KIPLING	Stalky et C[ie]	150 »
—	Les Bâtisseurs de Ponts	150 »
—	L'homme qui voulut être roi	150 »
—	Le Livre de la Jungle	150 »
—	Le second Livre de la Jungle	150 »
—	Kim	300 »
—	Capitaines courageux	180 »
S. LAKS et R. COUDY	Musiques d'un autre monde	180 »
LE CARDONNEL.....	Carmina Sacra	150 »
PAUL LEAUTAUD ...	Passe-Temps	210 »
— ...	Propos d'un Jour	150 »
JULES LAFORGUE ...	Moralités légendaires	150 »
— ...	Poésies (*Œuvres I et II*), 2 vol. chaque	300 »
P.-L. LARCHER.....	Le parfum de Combray	150 »
M. MAETERLINCK....	Le Trésor des Humbles	180 »
FERNAND MAZADE...	La Fête basque (500 ex.)	360 »
JEAN MELIA........	Venise d'hier et d'aujourd'hui	240 »
JEAN MORÉAS......	Les Stances	150 »
NIETZSCHE	Pages choisies	150 »
—	Ainsi parlait Zarathoustra	210 »
—	L'origine de la Tragédie	150 »
—	Par delà le Bien et le Mal	150 »
—	La Généalogie de la Morale	180 »
ACHILLE OUY	Victoires sur la bête	150 »
—	Ne pas gâcher l'adolescence	150 »
A. ORLIAC.........	Mallarmé tel qu'en lui-même	210 »
REV. P. PAUL......	L'énigme religieuse des Indes	150 »
LOUIS PERGAUD....	Le Roman de Miraut	150 »
— ...	La Guerre des boutons	180 »

HENRI PICHETTE...	**Rond-Point** (1.000 ex.)	210 »
HENRI QUEFFELEC ..	**Pas trop vite, S. V. P.**	180 »
— ..	**Au bout du Monde** (Prix du Renouveau français 1949)	240 »
TH. DE QUINCEY....	**De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.**	210 »
RACHILDE........	**Quand j'étais jeune**	120 »
S. RAIZISS........	**La Poésie américaine moderniste**	90 »
HENRI DE RÉGNIER.	**Les Rencontres de M. de Bréot**	180 »
—	**L'Altana ou la Vie vénitienne** (2 vol.)	300 »
—	**De mon temps**	150 »
—	**Flamma Tenax,** poèmes	150 »
—	**Lettres diverses et curieuses,** roman	150 »
—	**Lui ou les Femmes et l'Amour**	150 »
—	**1914-1916,** poèmes	90 »
—	**Le Plateau de laque,** contes	150 »
PIERRE REVERDY...	**Le Livre de mon bord**	180 »
— ...	**Main-d'œuvre,** poèmes 1913-1949	540 »
ARTHUR RIMBAUD...	**Poésies**	120 »
— ...	**Poésies,** *édition critique*	180 »
— ...	**Une Saison en Enfer**	75 »
— ...	**Œuvres** (*Vers et Proses*)	300 »
— ...	**Illuminations,** *édition critique*	180 »
MARCEL ROLAND...	**La grande Leçon des petites bêtes**	150 »
— ...	**Vie et Mort des Insectes**	150 »
— ...	**Quelques bêtes... et moi**	150 »
— ...	**Mimétisme et Instinct de défense**	150 »
— ...	**Chants d'Oiseaux et Musiques d'Insectes**	150 »
— ...	**La féerie du microscope**	150 »
— ...	**Les Conquérants ailés**	150 »
— ...	**Amour, Harmonie, Beauté**	150 »
— ...	**Les Bêtes nous parlent**	180 »
J.-H. ROSNY AINÉ..	**Les Compagnons de l'Univers**	180 »
— ..	**Les Xipéhuz**	180 »
JOHN RUSKIN......	**La Bible d'Amiens** (trad. et préf. de Marcel Proust	180 »
SAINT-ELME	**John ou l'Ingénuité catalane**	150 »
ALBERT SAMAIN....	**Aux Flancs du vase**	150 »
—	**Le Chariot d'or**	150 »
—	**Au Jardin de l'Infante**	150 »
GORAN SCHILDT....	**Gide et l'Homme**	210 »
MARCEL SCHWOB...	**Mœurs des Diurnales** (Pseudonyme Loyson-Bridet)	150 »
SOULIE DE MORANT.	**Précis de la vraie Acuponcture chinoise**	150 »
MARC TWAIN.......	**Contes choisis**	150 »
—	**Un Pari de milliardaires**	150 »
B. VALLOTON......	**Fascistes et Nazis en Provence**	120 »
E. VERHAEREN.....	**Les Forces tumultueuses**	150 »
—	**Impressions** (3 vol.), chaque	150 »
—	**Choix de Poèmes**	180 »
—	**Les Heures du soir**	150 »
—	**Les Villes tentaculaires**	150 »
H.-G. WELLS.......	**L'île du Dr Moreau**	150 »
—	**La Guerre des Mondes**	210 »
OSCAR WILDE......	**Ballade de la Geôle de Reading**	150 »
—	**Une Maison de Grenades**	150 »
—	**De Profundis**	180 »
STEFAN ZWEIG.....	**Verhaeren**	150 »

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

PIERRE REVERDY

MAIN-D'ŒUVRE

POÈMES 1913-1914

Un volume in-16 de 544 pages.......................... 540 f

Ce dernier livre, qui est la somme poétique de vingt-cinq ans de sa vie, nous met en présence d'une des œuvres importantes de notre temps : non seulement du point de vue de l'art littéraire, mais pour tout ce que la poésie impose de dignité à qui la pratique avec rigueur comme un art de vivre.

...La vérité à laquelle il faut toujours revenir à son sujet est que sa solitude obstinée se lie à toutes les autres solitudes dont la communauté est celle des hommes dignes de faire l'humanité (ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le Figaro littéraire*).

Tous ceux qui ont un peu le sentiment de la poésie mett depuis longtemps Reverdy à sa juste place. L'une des premiè

...L'époque tout entière, par la voix d'un de ses plus gra poètes... (ARMAND HOOG, *Carrefour*.)

Il a fallu que passe sur nous la guerre, que sombrent dans la bouffonnerie triste un certain nombre de ceux à qui il avait ouvert la porte de la poésie moderne, pour que nous nous apercevions qu'au milieu des décombres demeurait vivant ce grand poète honnête et solitaire.

...Le recueil qui paraît aujourd'hui lui donnera sa vraie place, qui est parmi les premières (MAURICE NADEAU, *Combat*).

Si beaucoup de jeunes poètes savent bien tout ce qu'il doivent, je ne crois pas que la critique ait pris conscienc de cette influence en profondeur, qu'il exerce depuis v cinq ans, ni de la richesse de son œuvre.

...Son œuvre, jadis protégée par je ne sais quelle dist est désormais de celles qu'on ne peut comprendre que si o *accueille d'un cœur fraternel* (ALBERT BÉGUIN, *La Gazett Lausanne*).

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

PIERRE REVERDY

LE LIVRE DE MON BORD

NOTES 1930-1936

n volume in-16 de 256 pages........................ **180 fr.**

Bréviaire d'énergie intérieure... J'ai lu peu d'ouvrages moralistes où l'on voie le sens de la valeur cultivé avec e loyauté plus exigeante... Ce *Livre de mon Bord* est lui d'une navigation solitaire, mais sur un vaisseau dont pilote rassemble sur soi l'univers pour la meilleure time de ses devoirs souverains (ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le garo littéraire*).

Tout ce grand fonds de pensées et de rêveries, de questions posées et de méditations ruminées dont le poème jaillit et auquel, pourtant, il est *irréductible*, le voici offert. Le fonds de Reverdy est d'une grande et belle richesse, la richesse de celui qui cherche précisément à se dépouiller d'un excès de richesse et à se définir, à définir le monde, dans sa plus exacte simplicité (*Les Lettres françaises*).

Pierre Reverdy se révèle à nous comme moraliste, un raliste considérable.. Ce n'est pas la sincérité que dmire ici; je sais trop bien comment on obtient la cérité; non, c'est une lucidité difficile et qui va très n dans la découverte (EDMOND JALOUX, *La Revue fran-ise*).

Reverdy, poète critique à son tour, se place d'emblée sur le rang des La Rochefoucauld, des Joubert. C'est l'homme, s'éclairant de sa longue et minutieuse expérience, qui vient relayer l'animal obscur (STANISLAS FUMET, *Arts*).

ouce « flèche empoisonnée », qui ne pouvait jaillir que l'arc d'un pur lyrique! Car voilà ce qui me touche pro-dément dans ce *Livre de mon Bord :* comme l'indique ljectif possessif, il traduit l'admirable égoïsme d'un poète il offre, pour les années 1930-1936, une digne suite à ui d'Alfred de Vigny... Non moins que son ton confi-tiel, cette étroite et constante liaison entre l'éthique l'esthétique fera du *Livre de mon Bord* un précieux i pour maint passager de la traversée terrestre (RENÉ OU, *Les Nouvelles littéraires*).

HÖLDERLIN *(trad. Armel Guerne).*

HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES

Format 19 × 25 cm. Tirage limité à 15 Johannot. (**1.200** fr
35 Rives (**750** fr.) et 950 alfa (**360** fr.).

ALFRED JARRY *(édition établie par Maurice SAILLET*

LA REVANCHE DE LA NUIT

Format 19 × 25 cm. Tirage limité à 15 Johannot *(épuisés*
35 Rives *(épuisés)* et 950 alfa (**360** fr.).

LES JOURS ET LES NUITS

Format 14 × 19 cm. Tirage limité à 15 simili-Japon *(épuisé*
et 1.500 vélin (**300** fr.).

HENRI PICHETTE

LE POINT VÉLIQUE

Format 19 × 25 cm. Tirage limité à 15 Johannot *(épuisé*
35 Rives (**750** fr.) et 950 alfa (**360** fr.).

ROND-POINT

Format 10 × 16 cm. Tirage limité à 50 Rives *(épuisés)*
950 alfa (**210** fr.).

APOÈMES

Format 14 × 19 cm. Tirage limité à 1.000 vélin (**150** fr.).



HENRI MARTINEAU et FRANÇOIS MICHEL

NOUVELLES SOIRÉES DU STENDHAL-CL

In-16 (**300** fr.). Il a été tiré 25 exemplaires sur Rives *(épuisé*

J. VAN DER ELST

LES TROIS MADONES et autres contes flamand

I-16, 7 h. t. hélio (**240** fr.). Il a été tiré 20 Hollande (**1.200**
et 100 Rives (**750** fr.).

PIERRE ANGERS

COMMENTAIRE A L'ART POÉTIQUE
CLAUDEL

In-16 (**360** fr.).